

Aux sources de l'Europe

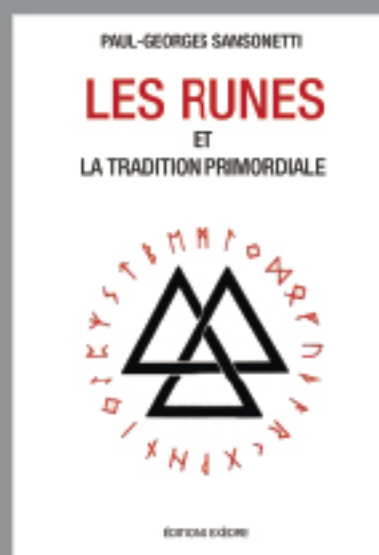
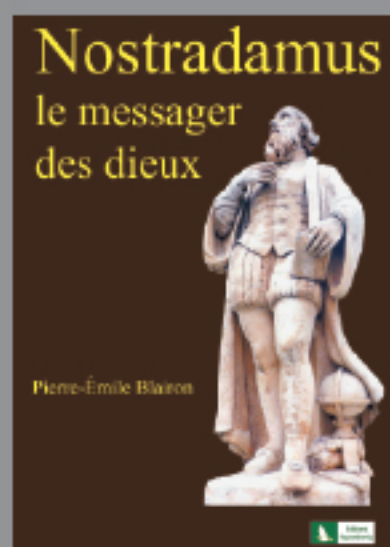
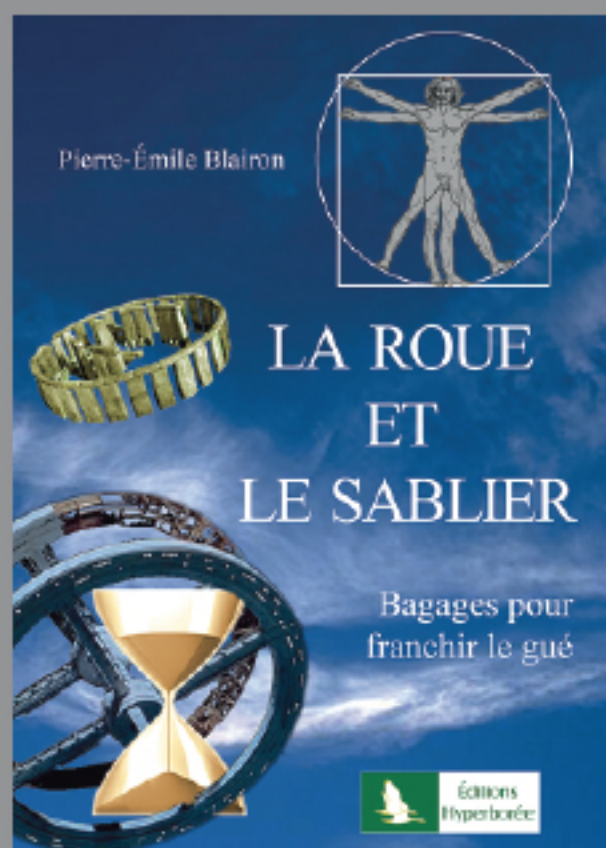
HYPERBORÉE

N°5 (nouvelle série)

automne-hiver 2015-2016 - 18 euros



Julius Evola, Mircea Eliade, Jean Giono, René Guénon, Hésiode, Howard Phillips Lovecraft, Friedrich Nietzsche, Oswald Spengler, John Ronald Reuel Tolkien





La flèche de la cathédrale d'Ulm en Allemagne, la plus haute du monde, d'une hauteur de 162 m, et la fusée, qui constitue, techniquement, la quintessence de l'esprit créateur européen, le miracle de la rencontre des forces traditionnelles et du futur technologique.



Hyperborée est une revue semestrielle éditée par l'association Hyperborée, B.P.1, Maison des associations, le Ligourès, place Romée de Villeneuve, 13090, Aix-en-Provence.

Directeur de la publication : Pierre-Émile Blairon
Présidente de l'association : Marie-Véronique Amella
Conception graphique : Djipp
Impression : SNM, Marseille
Contact : pebhyperbor@yahoo.fr
Site : hyperboreemagazine.fr

SOMMAIRE

4

ÉDITORIAL

L'Europe se fera au bord
du tombeau... des rois
de France
Par *Pierre-Émile Blairon*

5

**Lovecraft : rémanence d'un
indicible ailleurs**
Paul Catsaras

18

**Des angles et des états de
conscience**
Paul-Georges Sansonetti

30

**Technique faustienne :
titanisme occidental ou voie
des dieux hyperboréenne**
Thierry Diez

44

Le cadran des quatre âges
Paul-Georges Sansonetti

54

**Génotype et privilèges
spirituel chez Tolkien**
Alain Colomb

64

**Le nombre d'or, permanence
de la tradition primordiale**
Pierre-Émile Blairon

84

**Cryptage en terre
du milieu**
Paul-Georges Sansonetti

90

**De la géométrie au pôle ? il
n'y a qu'un lancer de dés**
Jean-Paul Caillez
Norbert Cassagnes

94

**La roue et le sablier : un livre
indispensable nous armant
de vérités**
Paul-Georges Sansonetti

99

Abonnement

L'EUROPE SE FERA AU BORD DU TOMBEAU... DES ROIS DE FRANCE

Pierre-Émile Blairon

La paternité de la première partie de cette phrase reviendrait à Friedrich Nietzsche. L'a-t-il écrite ou dite ? Rien n'est moins sûr, il reste qu'elle est visionnaire. La paternité de la deuxième partie est tout à fait certaine, c'est Paul-Georges Sansonetti qui l'a prononcée à l'autre bout de mon téléphone ; elle n'est donc pas vérifiable non plus, mais vous me ferez l'amitié de me croire. Il me disait en effet que c'était un beau symbole que les terroristes des attentats de Paris aient été arrêtés à quelques pas de la basilique qui renferme les tombeaux des rois. Saint Denis souillée, cernée, oubliée, méprisée, condamnée...

Nous assistons aux derniers soubresauts d'un monde agonisant ; Giono écrivait dans *Triomphe de la vie* : « Une civilisation tombe et s'écrase au ralenti ; à peine si ses os viennent de se briser ; ses viscères vont peut-être mettre un demi-siècle à éclater et il en faudra peut-être encore un demi avant qu'elle soit cette charogne tombée de la grande falaise. Mais, dès à présent, elle est tombée ; elle a même terminé sa chute ; elle commence à s'écraser en bas ».

Les deux demi-siècles sont déjà largement passés ; Giono ne dit pas qu'à la fin du cycle, la chute s'accélère. Et il parlait seulement d'une civilisation ; or, il s'agit maintenant d'un grand cycle qui s'achève, et nous avons à lutter contre le diable lui-même, un diable polymorphe, qui pousse en avant ses créatures maléfiques qui ont tout autant l'aspect répugnant des barbares de Daech que celui policé et souriant des politiciens qui nous entraînent vers l'horreur.

Nous sommes tellement à la fin du cycle que, non seulement, nous entendons le cliquetis des armes au coin de nos rues, « la rumeur des batailles » au loin dans la plaine, mais aussi le chant profond des dieux qui annoncent le grand renouveau. Apocalypse et Révélation sont étroitement imbriquées dans le 666.

Saint-Denis réveillée ! L'épée d'Excalibur qu'un bras vengeur lève sur le monde à genoux ! Et les ombres des grands monarques qui glissent lentement pour se rassembler autour d'elle...

Nous avons convoqué dans ce numéro, pour la grandeur de l'Europe, quelques-uns des grands esprits européens pour assumer la garde. Ils sont là, passant d'un article à l'autre, clamant haut et fort leur liberté.



LOVECRAFT : RÉMANENCE D'UN INDICIBLE AILLEURS

Paul Catsaras

« Je n'ai aucune patience pour les modernes qui n'adhèrent pas à la Tradition ». (Lettres de H. P. Lovecraft à Maurice W. Moe, en 1931. S. T. Joshi, Éditions Against Religion, p. 39-42).

Parmi tous les vestiges d'antiques civilisations, disséminés autour du globe, il en est de comparables que nous retrouvons aux quatre coins de la terre, des ruines à l'architecture impressionnante : pyramides précolombiennes au Mexique où, entre autres, Tiahuanaco nous écrase d'une majesté non humaine ; cités haut perchées – gardiennes d'un mystère que leur construction laisse pressentir – dans les Andes ; colossales pyramides d'Égypte ou de Chine sans parler du massif rocheux immergé de Yonaguni (îles occidentales du Japon) présentant une structuration pour le moins déroutante et daté, selon certains chercheurs, de plus de 10. 000 ans avant notre ère ; ce qui en ferait un monument contemporain de l'Atlantide (selon le chiffre avancé par Platon) et, donc, bien plus ancien que le monde mésopotamien.

Ces constructions colossales ne trouvent d'explications qu'à travers une autre perception du monde proposée, à partir des années 60, par Jacques Bergier et Louis Pauwels dans la revue *Planète*, dédiée au

d'octobre-novembre 1961, fait paraître *Hypnos*, une nouvelle de H.P. Lovecraft écrite en 1922. Dans un article de la revue *Hyperborée*¹, on a pu lire qu'il existait une face cachée, ésotérique et surtout métaphysique, se reliant à la notion de Tradition primordiale, des ouvrages de celui que ses admirateurs dénommèrent le « solitaire de Providence ».

Or, pour bien comprendre l'œuvre d'un écrivain, il faut connaître l'homme. C'est pourquoi, en premier, nous reviendrons sur la vie de l'inventeur génial du mythe littéraire des « Grands Anciens » pour, ensuite, nous avancer, à travers une géométrie des plus déroutantes car non euclidienne, vers de fabuleuses créations architecturales, leitmotiv de ses textes. Ainsi, émergera la vision cyclique d'un génie du fantastique qui écrivait : « Il ne faut pas croire que l'homme soit le plus vieux et le dernier des maîtres de la terre »²



Le 13 septembre 2012, des scientifiques découvraient au Pôle sud, suite à une fonte des glaces, ce qui ressemble à des pyramides. l'une d'elle (photo) est sur la côte. Singularité géologique ou tout autre chose.

réalisme fantastique. Perception que bien d'autres se sont efforcés de reprendre depuis. Le premier numéro de ce périodique bimensuel devenu mythique, daté

1. Cf Paul-Georges Sansonetti dans la revue *Hyperborée* Hiver-printemps 2012-2013 numéro 3 (nouvelle série) *La face cachée de Lovecraft*, page 53..
2. *L'abomination de Dunwich* H.P Lovecraft, Éditions J'ai Lu, Paris, 2008.

L'auteur

« *L'âge adulte est un enfer* » (Lettres d'Arkham, Éditions Marginalia).

Le 20 août 1890 naissait Howard Philips Lovecraft dans la ville de Providence (Massachusetts), d'une vieille famille de Rhode Island. Son père devait décéder en 1893 d'un accès de démence provoquée par la syphilis. Sujet à de graves crises nerveuses et à de fréquentes terreurs nocturnes, couvé par sa mère et ses deux tantes, le jeune Howard ne pourra suivre une scolarité normale avant ses douze ans. Il passera beaucoup de temps dans la vaste bibliothèque familiale avec son grand-père qui l'encouragera à lire notamment des contes et des textes pour enfants tirés de *L'Illiade* et *L'Odyssée* et des *Mille et une Nuits*. Par ailleurs, c'est un garçonnet surdoué : il parle à un an, récite des poèmes à deux ans, sait lire à quatre ans ! Entre sept et neuf ans, il rédige ses premiers écrits, apprend le latin, possède déjà un petit laboratoire de chimie, s'intéresse aux sciences et surtout à l'astronomie qui, d'une part, va lui ouvrir les portes d'un imaginaire cosmique et, d'autre part, conjugué à diverses disciplines, lui permettra d'acquérir une rationalité scientifique dont il ne se départira jamais. C'est à douze ans qu'il rentre au lycée afin de poursuivre ses études. La mort de son grand-père, en 1904, qui contraint la famille à déménager, provoque chez lui un état suicidaire. L'année 1908, victime d'une dépression, il ne peut terminer ses études et recevoir son diplôme : l'université lui ferme ses portes et il en ressentira longtemps un sentiment de honte et de déception. Mais son bagage littéraire et scientifique joints aux terreurs nocturnes dont il souffre toujours déterminent ses sujets de prédilection qu'il exprimera sous forme de fiction, d'essais, de poésies sans oublier une abondante correspondance : sa première nouvelle date de 1905 et s'intitule *la Bête de la Caverne*.

En 1917 il écrit *La Tombe et Dagon*, récit qui paraîtra dans *The Vagrant*. Sa mère, atteinte de dépression nerveuse et internée depuis deux ans, décède en 1919 suite à une opération. Lovecraft est ravagé par le chagrin. Quelques mois plus tard, il rencontre une jeune juive d'origine russe, Sonia Greene(3), propriétaire d'une boutique de mode à New-York. Après leur mariage, en 1924, ils s'installent dans cette mégapole aux allures de Babylone moderne. La découverte de la cité va lui donner l'occasion de descriptions dantesques :

3. Dans une des *Lettres à Alfred Galpin*, datée du 25 juillet 1934, Lovecraft avoue sa méfiance envers le monde hébraïque. Pour autant, outre son attirance pour Sonia Green, il entretient de cordiales relations avec des Israélites comme l'écrivain Robert Bloch.



Esquissant un sourire, habillé en fille et les cheveux longs, comme il était de coutume à l'époque, H. P. Lovecraft, entre sa mère et son père.



Ce garçonnet au visage sérieux et que l'on devine déjà habité par des rêveries, où l'immémorial révèle un grandiose ayant pour ombre la terreur, est le futur « solitaire de Providence ».

Sa première description, datée de 1922, est enthousiaste : « J'ai failli m'évanouir d'exaltation esthétique en admirant ce point de vue - ce décor vespéral avec les innombrables lumières des gratte-ciel, les reflets miroitants et les feux des bateaux bondissants sur l'eau » (avec) « à l'extrémité gauche l'étincelante statue de la liberté, et à droite l'arche scintillante du pont de Brooklyn. C'était quelque chose de plus puissant que les rêves de la légende de l'Ancien Monde (...) - un poème dans le feu de Babylone ! (...). Tout cela s'ajoutant aux lumières » (et aux) « bruits étranges du port, où le trafic du monde entier atteint son apogée. Trompes de brume, cloche de vaisseaux, au loin le grincement des treuils... vision des rivages lointains de l'Inde, où les oiseaux au plumage étincelant sont incités à chanter par l'encens d'étranges pagodes entourées de jardins, où des chameliers aux robes criardes pratiquent le troc devant des tavernes de santal avec des matelots à la voix grave dont les yeux reflètent tout le mystère de la mer (...) Ah, mon dieu ! Qu'il fasse que je puisse exprimer la magie de la scène ! »⁴. Cependant, tout cet envoûtement va bientôt laisser place à une matérialité beaucoup moins exaltante. Sonia, malade, perd son commerce et part pour Cleveland chercher du travail. Seul, sans argent, incapable de trouver un emploi, dans un quartier à forte concentration d'immigrés, Lovecraft se met à haïr cette ville : « mes espérances furent rapidement déçues. Là où la lune m'avait donné

l'illusion de la beauté et du charme, la lumière crue du jour ne me révéla que le sordide, l'aspect étranger et la malsaine prolifération d'une pierre qui s'étendait en largeur et en hauteur (...) Une multitude de gens se



Sonia Greene visiblement épanouie à côté d'un H. P. Lovecraft comme assombri par sa perception de ce qui existe bien au-delà de l'humain.

déversaient dans ces rues qui ressemblaient à des canaux. C'étaient des étrangers trapus et basanés, avec des visages durs et des yeux étroits, des étrangers rusés, sans rêves et fermés à ce qui les entourait »⁵.

4. Lettre à sa Tante Lillian Clark.

5. Extrait de la nouvelle *Lui*, parue en 1926 dans la revue *Weird Tales*.



New York en 1933. Une ville affairée, remplie d'individus portés par une agitation perpétuelle tandis qu'au toujours plus haut des buildings de Manhattan répond, avec la vogue des dirigeables, la tentative d'appropriation du ciel. D'abord émerveillé, Lovecraft ne tardera pas à rejeter une façon de vivre imposant le cosmopolitisme et normalisant la vulgarité.



En 1926, Lovecraft et Sonia entament une procédure de divorce⁶. Lui retourne à Providence et s'installe chez sa tante Lillian Clark. Il ne quittera plus sa ville bien aimée sauf pour quelques voyages dont le plus lointain sera la visite de Québec. Cette période, très prolifique, verra naître ses plus grands textes et s'affirmer son style : *La couleur tombée du ciel*, *Le monstre sur le seuil*, *Dans l'abîme du temps*, *La clef d'argent*, *Le cauchemar d'Innsmouth*...

Il meurt le 15 mars 1937 à quarante-six ans d'un cancer de l'intestin. Malade exemplaire, selon les infirmières, il fera montre d'un stoïcisme digne de certains consuls romains - figures façonnées par le courage et la dignité - qu'il admirait tant et quittera ce monde sans un mot de regret.

Une archéologie de la démesure

« *Ph'nglui mglw'nafh Cthulhu R'lyeh wgah'nagl fhtagn* » (Invocation rituelle dédiée à l'attente du retour d'une impensable entité océane).

Toute l'œuvre de Lovecraft s'articule autour de l'idée que la terre est plus ancienne que ce que nous

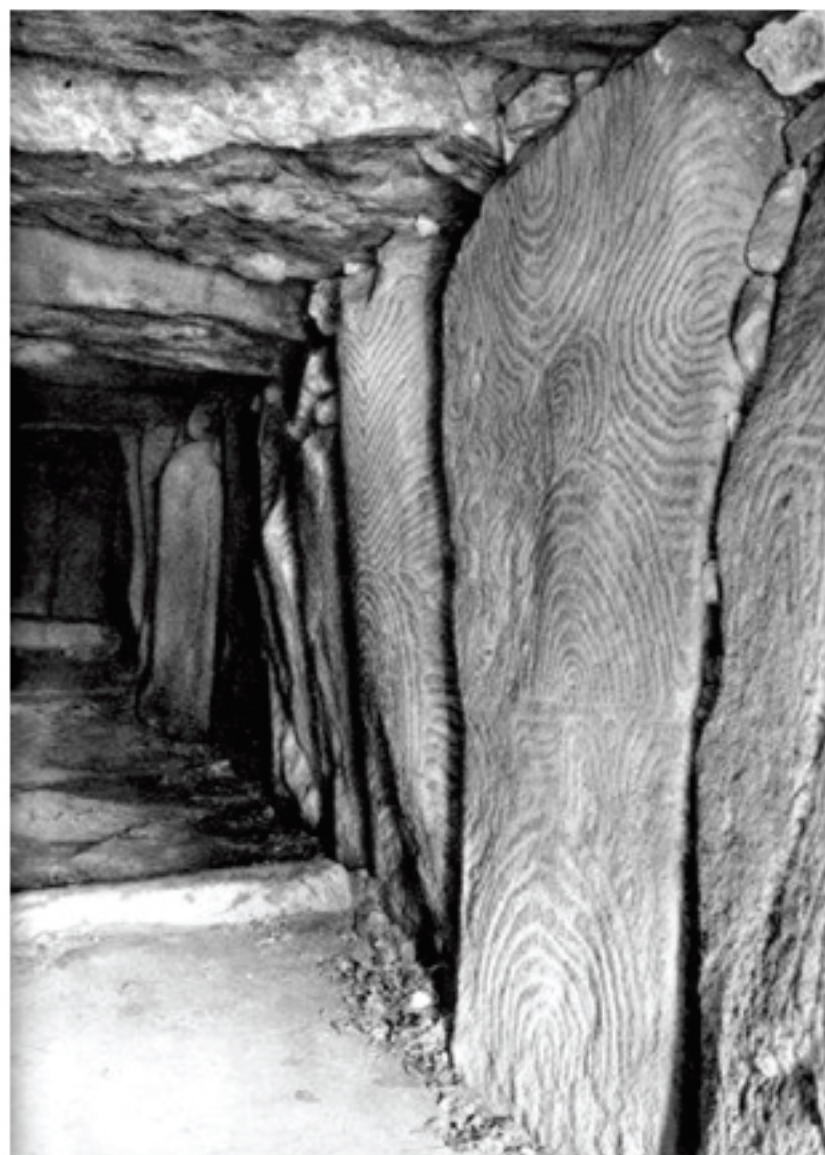
affirment les scientifiques, plus audacieux en la matière que les religions monothéistes. Nous ne nous attarderons pas sur sa description d'une humanité que marquent décrépitude et dégénérescence provoquées par un métissage immodéré. Mentionnons toutefois que, dans l'une de ses nouvelles, l'auteur décrit un rassemblement nocturne autour d'un feu avec, au son de tam-tams, une danse débridée ponctuée de braillements. Notre époque y verrait une rave party, à la différence notable qu'un tel délire collectif s'accompagne ici de sacrifices humains : « une fureur animale et une licence orgiaque s'exacerbaient jusqu'à un degré démoniaque au moyen de hurlements et de glapissements qui déferlaient dans ces bois enténébrés comme des rafales pestilentielles venues des abîmes infernaux »⁷. Quant aux participants, « C'était tous des sang-mêlé de la plus basse espèce, présentant des signes manifestes de détraquement cérébral »⁸.

6. Ils divorceront trois ans plus tard.

7. *L'appel du Cthulu*, recueil de nouvelles intitulé *Dans l'abîme du temps*, Éditions Denoël, Paris, 1954, p. 135.

8. *Ibid.*, p. 137.

Nous pourrions multiplier les citations montrant que Lovecraft avait déjà prévu ce à quoi on assiste actuellement : un effarent chaos génétique de peuples sans mémoires dont le seul but consiste à survivre, à l'imitation des termites ou des rats ; et ce, dans un monde envahi par l'étiollement des consciences livrant nombre d'individus à leurs pulsions sauvages et à l'abandon d'une élémentaire dignité. En fait, pour cet auteur, comme pour ceux d'entre les ésotéristes les plus rigoureux, la déchéance de tant de personnes, voire de pans entiers de la société, procède d'influences ténébreuses que favorise éminemment la fin du cycle.



À l'intérieur du tumulus de Gavrinis (Morbihan) ces tracés sinueux, évocateurs de géantes empreintes digitales, font songer à ce qui se trouve dans *La Cité sans nom*. Ici, ces motifs remontant au Néolithique évoquent des « ondes », telles qu'on les voit sur des flots ou qu'on les imagine comme vibrations. Cette caverne artificielle serait donc le lieu où des « ondes » - des états vibratoires - provoquent la fluidité des parois de pierre pour passer dans un possible ailleurs.

Maintenant, intéressons-nous aux ruines et aux monuments gigantesques révélant l'existence de civilisations inconnues qu'engendrent les songes vertigineux de notre auteur. De nos jours, la puissance de l'Égypte demeure dans ses constructions colossales, celle des Grecs se reflète dans le Parthénon et celle des Romains dans le Colisée, symbole de l'Impérialisme. Lovecraft nous suggère que l'importance d'un cycle réside principalement dans les races - humaines ou non - porteuses d'un destin grandiose, accompli sur cette terre ou dans un ailleurs inconnu, et qui laissent sur leur passage les traces d'une sublimité insupportable pour notre raison⁹. En 1921, il met en scène un personnage se souvenant de

« villes géantes abandonnées ; et ce, avant qu'il n'explore *La Cité sans nom* et ne découvre sur les murs et le plafond de curieuses lignes ondulées presque entièrement effacées, vestiges de l'art de cette race disparue : « ...et je songeais à Sarnath la maudite qui s'élevait jadis au pays de Mnar à l'aube de l'humanité - ainsi qu'à Ib, taillée dans la pierre grise avant l'apparition de l'homme... »¹⁰.

9. S'il faut en croire certains chroniqueurs, le seul régime à y penser fut le troisième Reich. Le chancelier donna des ordres précis pour que tous les monuments qui devaient être édifiés durant son régime soient réalisés dans cet état d'esprit (cf. *Au cœur du Troisième Reich*, Albert Speer, Éditions Fayard/Pluriel, Paris, 2011). Jacques Bergier, grand admirateur de H. P. Lovecraft, avait l'impression que des Martiens s'étaient subrepticement emparés du pouvoir en Allemagne. Si, un jour, le Reich devait être détruit, il faudrait que les ruines soient encore plus impressionnantes que tout ce que l'on aurait pu construire par la suite, donnant ainsi l'idée que seuls des géants en étaient à l'origine. C'est pourquoi les alliés rasèrent jusqu'au sous-sol tous les monuments. Seule la Carthage punique connut un tel sort dans l'histoire du monde.

10. Éditions Mnemos, page 37.

L'auteur insiste et insistera tout au long de son œuvre sur la fascination et la force qu'exerce l'architecture. Rappelons que l'urbanisme étant, selon une formule bien connue, « la coquille du rite » - le rite manifestant un sacré qui relie l'être au divin - traduira la spécificité d'un peuple, l'expression de son identité formelle, son esprit prenant possession de l'espace. Architecte né, ainsi que l'a pertinemment souligné Michel Houellebecq, Lovecraft a su créer, à partir de ses visions, des mégaloïdes si démesurément uniques que l'adjectif « lovecraftien(ne) » s'est imposé comme le seul approprié à les nommer. Actuellement, on ne trouve que Teotihuacan, la « cité des dieux », au Mexique, qui approche des visions de notre auteur. De fait, il nous parle de très anciennes villes nimbées de mystères car n'appartenant pas à l'Histoire des hommes et construites par on ne sait quelles races suprahumaines ou plutôt non humaines. En ces lieux s'élèvent des monuments inouïs puisque présentant des angles anormaux se chevauchant ou s'interférant dès lors qu'une dimension supplémentaire – et même, selon les circonstances, plusieurs ! - se greffe (nt) sur les trois dans lesquelles nous évoluons. Maurits Cornelis Escher ou, parfois, Victor Vasarely élaborèrent des trompe-l'œil dans lesquels la spatialité semble transgresser les lois qui la régissent. Mais, avec ces artistes, il ne s'agit que d'une timide approche des effarants volumes que suggèrent les écrits de Lovecraft.

C'est ainsi qu'une série de nouvelles véhiculent l'idée d'un « autrepas » d'autant plus déconcertant que sa clarté semble émaner de plusieurs sources et que son horizon perturbe la perspective : « ce qui est près est loin et ce qui est loin est près », écrit, avant de mourir, un certain Robert Harrison Blake, dans le récit intitulé *Celui qui hantait les ténèbres* (daté de 1930). Ce personnage est confronté à une créature siégeant, au sommet d'un clocher, dans un minéral en forme de trapézoïdre : cet objet « avait l'aspect d'un polyèdre presque noir strié de rouge présentant plusieurs petites surfaces plates irrégulières. Ce devait être un cristal vraiment remarquable, ou bien une pierre inconnue artificiellement taillée et polie (...) Cette pierre exerça sur Blake un pouvoir d'attraction presque inquiétant. Il ne pouvait parvenir à en détacher les yeux, et, tandis qu'il contemplait ses surfaces étincelantes, il lui sembla qu'elle devenait transparente et contenait des mondes merveilleux »¹¹. A plusieurs reprises, Blake est submergé par des visions : il « contempla un désert infini où s'alignaient des monolithes démesurés. Il vit des tours et des murailles dans les sombres abîmes de la mer, et de

vertigineux espaces aériens où flottaient des lambeaux de brume noire sur un arrière-plan de vapeur violette »¹².



Ce superbe cristal pourrait être un module inspirant une architecture présentant des angles dont la complexité déborde notre espace tridimensionnel.

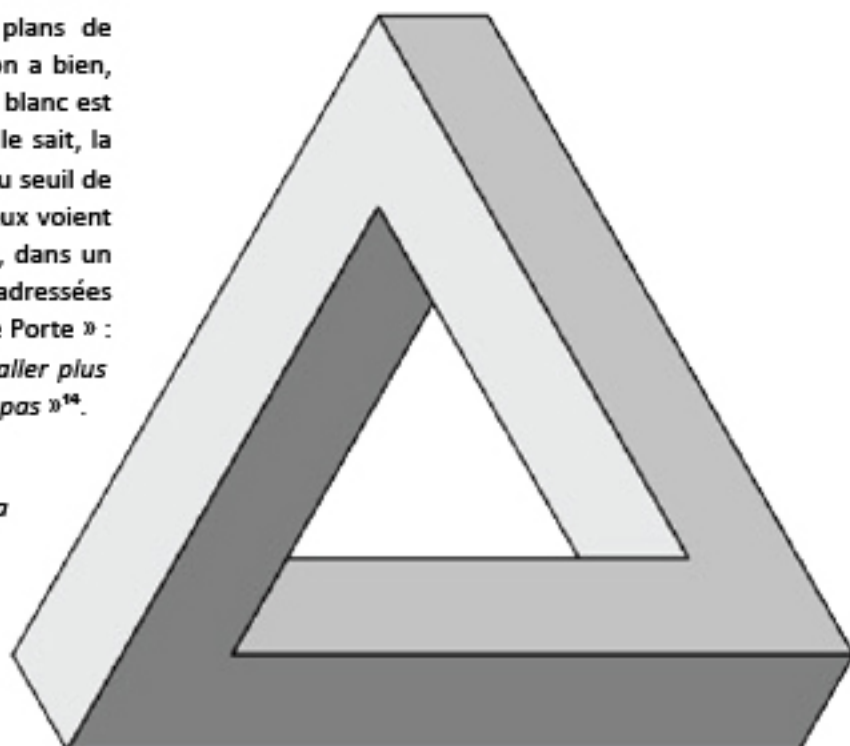
11. Dans le recueil intitulé *Par-delà le mur du sommeil*, Éditions Denoël, Paris, 1954, p. 91-92.

12. *Ibid.*, p. 94.

De l'aveu de ceux qui le connaissent, « Il parle très souvent du Trapézoèdre étincelant qu'il définit comme une fenêtre ouverte sur le temps et l'espace »¹³. À n'en plus douter, Blake vient de changer de régime ontologique, ce qui lui ouvre la porte d'un autre univers. Ici intervient le premier exemple d'une récurrence du récit lovecraftien : une structure qui, par les angles qu'elle présente, permet d'outrepasser nos trois dimensions. D'une certaine façon, ce polyèdre fait songer à la pierre philosophale. Toutefois, celle-ci, même reposant en haut de ce substitut de l'Âxe du monde que constitue le clocher, appartient à d'autres athanors que ceux dont usèrent Nicolas Flamel ou Robert Fludd. Dans les couleurs d'un Grand Œuvre déployant des plans de conscience endormi chez l'homme ordinaire on a bien, sur ce cristal habité, le noir et le rouge mais le blanc est remplacé par le blême de l'épouvante. Or, on le sait, la peur pourrait être définie comme un gardien du seuil de la connaissance initiatique et seuls les audacieux voient s'ouvrir des portes sur l'inconnu. Pour preuve, dans un autre récit de Lovecraft, ces paroles adressées à quelqu'un qui se trouve au seuil de « l'Ultime Porte » : « Si vous avez peur, vous n'avez pas besoin d'aller plus loin. Vous pouvez retourner sain et sauf sur vos pas »¹⁴.

Une autre nouvelle, *La maison de la sorcière*, met en scène un jeune homme, Walter Gilman, passionné de mathématiques et de physique quantique. Il choisit de s'installer dans une vieille demeure ayant appartenu à une sorcière, Keziah Mason, originaire de Salem. Celle-ci, vivant au XVII^e siècle, avait le pouvoir d'échapper au temps et à l'espace grâce à des graphiques qu'elle traçait et qui révélaient alors des voies l'entraînant, par-delà les murs, vers des lieux inaccessibles aux êtres du commun. L'un de ces motifs multipliant les méandres, tracés dans la cellule où on la retenait prisonnière et qui lui permit de s'évader semble s'apparenter à la singulière disposition des murs de la chambre de Gilman qui « affectait une forme irrégulière : le mur nord s'inclinait très nettement du haut en bas vers l'intérieur de la pièce, tandis que le plafond s'inclinait vers le plancher dans la même direction (...) À mesure que les jours s'écoulaient, il s'absorba de plus en plus dans la contemplation du mur nord et du plafond de sa chambre car il ne tarda pas à trouver dans leurs angles étranges une signification mathématique qui semblait offrir de vagues indices concernant leur but. La vieille Keziah avait dû avoir d'excellentes raisons d'habiter une pièce aussi curieuse : n'avait-elle pas prétendu en

effet pouvoir franchir les limites de notre espace en se servant de certains angles ? »¹⁵. Comme on le devine, cette chambre remplace le trapézoèdre découvert par Blake.



Le triangle du mathématicien anglais Roger Penrose (né en 1931) suggère un univers échappant à la logique de nos trois dimensions tel que ceux où nous entraîne l'imagination de H. P. Lovecraft.

13. *Ibid.*, p. 96.

14. Dans *À travers les Portes de la Clef d'Argent*, nouvelle du recueil intitulé *Démons et Merveilles*, Éditions des Deux Rives, Paris, 1955, p. 57.

15. Recueil *Dans l'abîme du temps*, op.cit., Éditions Denoël, Paris, 1954, p. 84.

Pareil endroit, sorte de générateur amplifiant les potentialités psychiques, va agir sur le sommeil de Gilman qui, en rêve, « plongeait dans des abîmes infinis où régnait un crépuscule de couleur surnaturelle » et qui « étaient peuplés de masses bizarrement colorées, présentant des angles indescriptibles »¹⁶. Une nuit, il se retrouve « étendu sur une haute terrasse bordée d'une balustrade, dominant une jungle illimitée de pics, de plans, de dômes, de minarets, de disques horizontaux, et maintes autres formes encore plus extravagantes faites de pierre ou de métal, qui resplendissait sous l'éclat éblouissant d'un ciel polychrome »¹⁷.

Ces tracés complexes enchevêtrant des angles existent aux Indes et se nomment *Shri Yantra*. Elles servent de support à des exercices de concentration. Il s'agit d'une sorte de « sceau de Salomon » complexe car en place des deux triangles équilatéraux interpénétrés on a une répétition de cette figure avec, cependant, des angles différents.



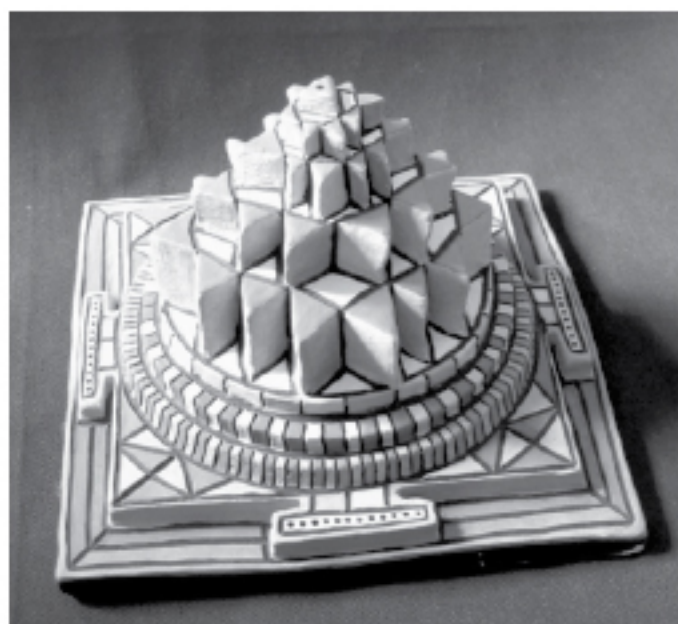
Même thématique avec *Le monstre sur le seuil*, nouvelle écrite en 1933, nous narrant les mésaventures d'Edward Derby, victime de ce qui ressemble à une possession démoniaque. L'histoire est relatée par son camarade d'enfance qui nous confie: « Les visites de mon ami commencèrent à devenir plus fréquentes, et il se laissa aller à certaines confidences parfaitement incroyables qui me firent craindre pour sa raison. Il me parla de terribles réunions dans des lieux solitaires, de ruines cyclopéennes au cœur des forêts du Maine, sous

lesquelles de vastes escaliers descendaient jusque dans des abîmes mystérieux, d'angles compliqués menant, à travers des murs invisibles, à d'autres régions de l'espace et du temps ». Puis, il est question d'« objets stupéfiants, d'une couleur et d'une matière indéfinissables, dont les lignes et les surfaces démentielles ne correspondaient à rien de connu sur cette terre »¹⁸. Nous n'irons pas plus avant.

16. *Ibid.*, p. 86.

17. *Ibid.*, p. 97.

18. Dans le recueil intitulé *Par-delà le mur du sommeil*, Éditions Denoël, Paris, 1954, p. 62.



Deux représentations du Shri Yantra. D'abord en deux dimensions, formé par 5 triangles, pointe en haut, et de 4, pointe en bas. L'exercice consistant à fixer cette figure donne l'impression de traverser un maillage conduisant vers un ailleurs situé hors du notre monde que nous arpentons. Les deux lotus concentriques représentent, par le nombre de pétales, les huit directions de l'espace – sous-entendu, le centre du monde – et, autour, avec seize, le carré de quatre exprimant soit les éléments (terre, eau, feu, air) soit la volonté selon la signification du triangle de Pythagore. Par la notion de centralité et l'exercice constant de la volonté (portée au carré) on parvient à franchir les limites du monde. Puis, la même figure en trois dimensions qui nous fait songer à l'une de ces architectures non humaines qu'évoque Lovecraft.

Ceci nous entrainerait très loin, dans un ailleurs multidimensionnel dont, cher lecteur, nous ne reviendrons pas ! Mais je ne peux m'empêcher, avant de clore ce paragraphe – peut-être éprouvant pour les nerfs - de citer l'extrait d'une autre nouvelle, « *Le cauchemar d'Innsmouth* », parue en 1931. Dans l'attente du bus lui permettant de rejoindre Innsmouth, bourgade à la réputation sinistre, le narrateur visite une bibliothèque où, sous verre, trône une tiare visiblement non destinée à l'espèce humaine : « *Il n'était pas nécessaire d'être particulièrement sensible à la beauté pour rester comme moi littéralement suffoqué devant la splendeur singulière, surnaturelle, de l'œuvre riche, déroutante, fantastique qui reposait, là, sur un coussin de velours violet. Aujourd'hui encore, je suis presque incapable de décrire ce que j'ai vu, bien qu'il s'agît nettement d'une sorte de tiare, ainsi que je l'avais lu. Elle était haute en avant, très large et d'un contour curieusement irrégulier, tel qu'on l'aurait conçu pour une tête monstrueusement elliptique ; l'or semblait y dominer, mais avec un autre métal magnifique, difficile à identifier. Elle était en parfait état, et l'on aurait passé des heures à étudier les dessins saisissants et d'une originalité déroutante - les uns simplement géométriques, d'autres nettement marins - ciselés ou modelés en relief sur sa surface avec un art d'une habilité et d'une grâce incroyables (...) On eût dit que c'était l'œuvre d'une autre planète* »¹⁹.

Une architecture effarante autant que fabuleuse

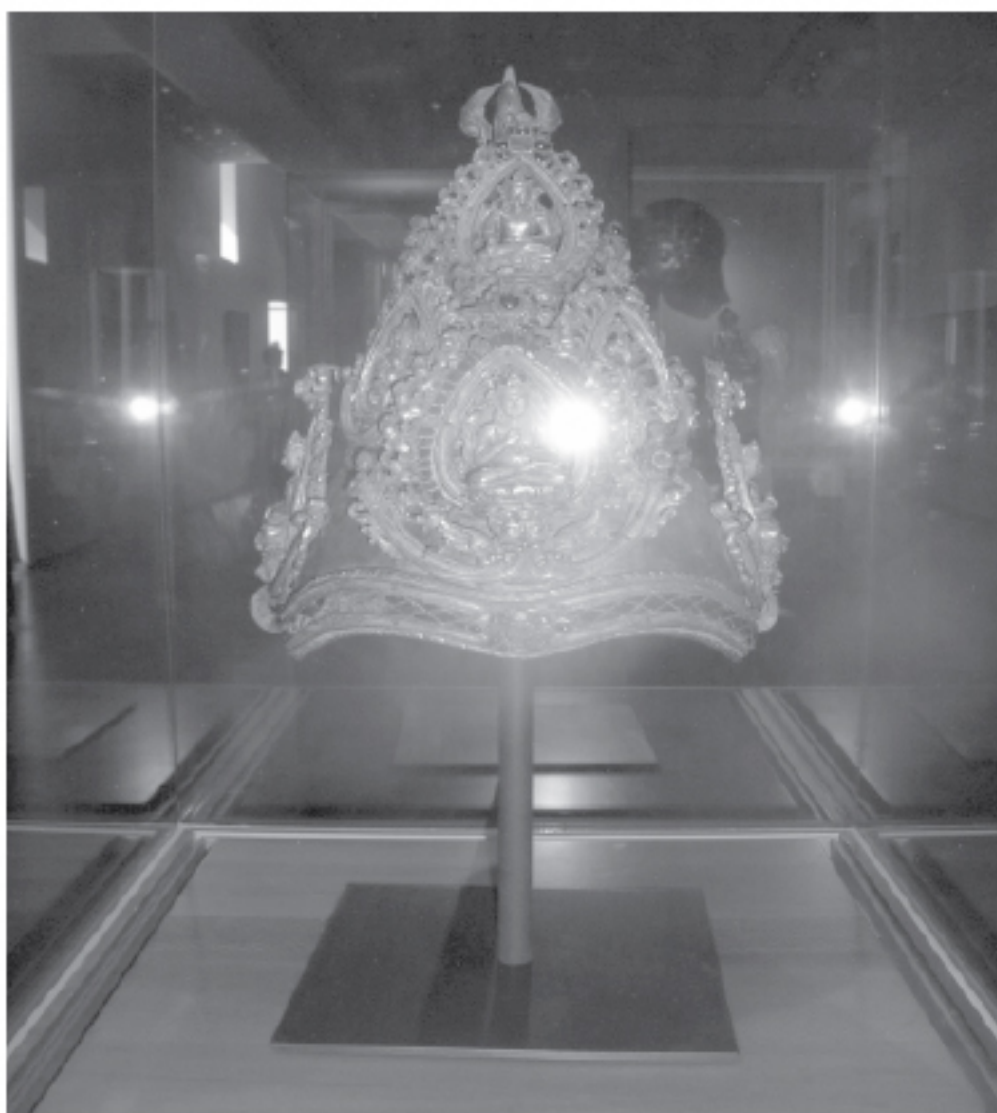
Après le jour vient la nuit, les jours de l'homme passeront et ils reviendront régner là où jadis ils régnèrent (Le Necronomicon).

En 1931 Lovecraft rédige l'une de ses œuvres les plus importantes et, pratiquement, l'un de ses rares romans ²⁰.

19 Nouvelle incorporée dans le recueil intitulé *La couleur tombée du ciel*, Éditions Denoël, Paris, 1954, p. 102.

20 Les deux autres romans sont *l'Affaire Charles Dexter Ward*, écrit en 1928 et paru dans *Weird Tales* en 1941 (après sa mort), et *La Quête onirique de Kadath l'inconnue*.

Cette tiare de dignitaire tibétain ne donne qu'un faible aperçu de celle provenant d'Innsmouth. Les formes ou divinités que comporte l'objet ont pour fonction d'installer des concepts essentiels dans la pensée. Certains ésotéristes parleront d'ondes de formes, captées de la sorte, qui agissent sur le processus mental. On imagine ce qu'il en serait si la tiare décrite par H. P. Lovecraft existait réellement.



Il s'agit du récit intitulé *Les Montagnes Hallucinées* ; en anglais : *the Mountains of Madness* pour lequel il a indéniablement puisé son inspiration dans *Les aventures d'Arthur Gordon Pym* d'Edgar Poe. L'histoire se déroule en Antarctique où une équipe de la célèbre université Miskatonic de la ville (imaginaire) d'Arkham dirige une expédition. Une fois sur place, celle-ci se scinde en deux. Le premier groupe, mené par le professeur Lake, découvre, au pied d'une chaîne de montagnes géantes, les momies de deux formes de vies non humaines. Peu après, sans nouvelles de Lake et de son groupe, le narrateur, William Dyer, et un jeune étudiant, Danforth, se lancent à leur recherche. Les découvrant morts dans d'atroces circonstances, ils décident, au risque de leur vie, de se lancer à bord de leur avion à travers les montagnes titanesques, qui bordent la plaine où campait le malheureux groupe exterminé. Ils atterrissent sur un plateau gigantesque hérissé de colossales structures d'obsidiennes : il s'agit des ruines d'une ville jadis peuplée par ceux qu'on appelle les Anciens (créatures mi-végétales mi-animales dotées d'une tête en forme d'étoile de mer). Ce sont eux qui furent à l'origine de l'homme mais aussi de son proche parent simiesque.

Grâce aux fresques ornant les murs de la ville, les explorateurs apprennent l'histoire de la terre, de ses premiers habitants venus des étoiles, de leurs guerres contre d'autres formes de vie extraterrestre. Au loin se découpe une seconde chaîne de montagne d'une hauteur colossale, située au-delà d'un sinistre plateau désertique, couvert de glace et de morène, dont le seul nom fait frémir les lecteurs du *Necronomicon* : le plateau de Leng²¹.

21 Extraits du récit *Les montagnes hallucinées*, Éditions Mnemos, Saint Laurent D'Oingt, 2013. « Un lieu hanté par le mal et le mystère : Leng » ; cf. *La quête onirique de Kadath l'inconnue*, Éditions J'ai lu, Paris, 2013, p. 100. Impossible de localiser le plateau de Leng. Pour Lovecraft il est évident qu'il se trouve en Antarctique, mais aussi tout au nord, dans le monde onirique où voyage son héros, Randolph Carter. Selon Auguste Derleth, ce lieu serait en Asie centrale. D'autres écrivains le situent au Tibet.



Un massif montagneux – quelque part au Pôle sud ? – entourant peut-être une cité cyclopéenne édiflée avant l'apparition de l'Homme.

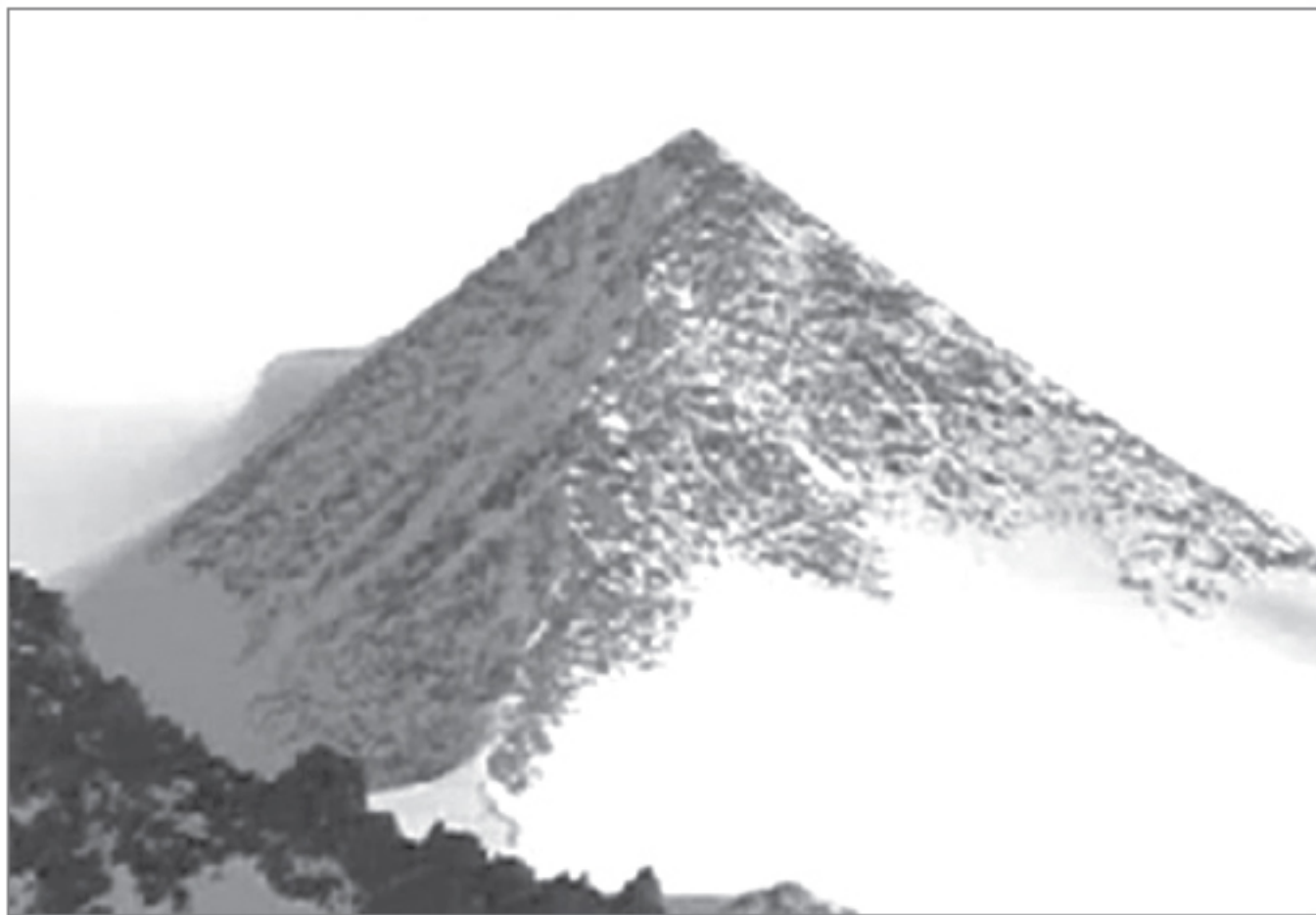
A l'issue de cette odyssee, les héros échapperont de peu à une mort indicible. Ils ne retiendront de cette découverte que les terrifiants méandres d'une ville extraterrestre : « Entre nous et les vapeurs bouillonnantes de l'Ouest s'étendait ce monstrueux enchevêtrement de tours noires, dont les formes outrées, inimaginables, ne laissaient pas de nous impressionner chaque fois que nous les apercevions sous un nouvel angle ; mais les formes extravagantes adoptées par ses manifestations urbaines étaient indescriptibles (...) Nous vîmes des formes géométriques auxquelles un Euclide aurait peine à trouver un nom - des cônes à tous les degrés d'irrégularité et de troncation ; des terrasses de toutes sortes de disproportions provocantes ; des cheminées avec d'étranges renflements bulbeux ; de curieux groupes de colonnes brisées ; et des structures à cinq pointes ou cinq arêtes (...) Nous nous étions aventurés dans un royaume où la mort régnait depuis au moins cinq cent mille ans, voir plus selon toute probabilité ». Et le narrateur d'évoquer « la redoutable Kadath dans le désert glacé au-delà du détestable Leng auquel font allusion les légendes primitives impies »²².

Kadath, précisément

« A propos du sommeil, aventure sinistre de tous les soirs, on peut dire que les hommes s'endorment journellement avec une audace qui serait intelligible si nous ne savions qu'elle est le résultat de l'ignorance du danger » (Charles Baudelaire).

Enfin ! Kadath, lieu mythique au Nord du monde et non plus au Sud, car d'un récit à l'autre les Pôles s'inversent. On pourrait dire que toute l'œuvre de Lovecraft ramène à cette ville extraordinaire. Il s'agit de ce que le personnage de Randolph Carter cherche fiévreusement : le lieu de plénitude d'où on ne souhaite plus s'éloigner. Elle fut édifée sur le flanc de la Montagne suprême, but espéré du rêveur parcourant des territoires où la terreur et l'émerveillement s'entremêlent.

22. *Les montagnes hallucinées*, op. cit.



Cette montagne étonnamment géométrique se trouve approximativement à une dizaine de miles de la côte. Comment ne pas songer à une sorte de Gizeh de l'Antarctique ? L'hypothèse qu'il s'agirait d'un édifice remontant à un âge immémorial a été émise, Preuve que l'imagination de certaines personnes fait voler en éclats les tabous de la rationalité. Notre inconscient semble pressentir qu'en différents points du globe demeurent les vestiges phénoménaux d'une suprahumanité

Lui seul sera capable d'y parvenir au terme d'une série d'épreuves indéniablement initiatiques dès lors que leur finalité consiste à contempler l'œuvre de ces « Grands Anciens » honorés comme des dieux.

Dominée par le colossal palais d'onyx où s'assemblaient les régents de la terre, la cité semble l'attendre : « *Dorée, magnifique, elle flamboyait dans le couchant, avec ses murs, ses temples, ses colonnades et ses ponts voûtés tout en marbre veiné ; avec, aussi, ses fontaines aux vasques d'argents disposées sur de vastes places et dans des jardins baignés de parfums, et ses larges avenues bordées d'arbres délicats, d'urnes emplies de fleurs et de luisantes rangées de statues en ivoire* »²³. On notera que, contrairement aux autres cités évoquées, Kadath ne se présente pas comme une accumulation de formes insolites, dérogeant aux normes géométriques car angulairement inattendues, mais relève de la plus délicate esthétique conçue par des êtres supposés divins. Par la beauté « dorée » de ce lieu, on ne doute pas de son caractère apollinien et, dans ces conditions, comment ne pas songer à l'Hyperborée, thème que Lovecraft connaissait fort bien.

Mais tout ne s'arrête pas là et Randolph Carter va être admis parmi les plus hautes instances invisibles – qu'on pourrait nommer les veilleurs du monde – au cours d'une initiation le conduisant dans un ailleurs, qualifié d'« extension de la Terre qui est hors du temps »²⁴. « *Il y avait de très hautes masses de pierres, sur lesquelles étaient sculptés d'incompréhensibles motifs dont la disposition obéissaient aux lois d'une géométrie inconnue, inverse de la nôtre (...)* Du haut d'un ciel de couleur indéfinissable, filtrait une lumière qui suivait des directions déconcertantes et contradictoires et, comme douée de conscience, voltigeait au-dessus de ce qui semblait être une ligne courbe composée de gigantesques piédestaux se rapprochant plus que d'aucune autre de l'apparence hexagonale. Ces piédestaux couverts de hiéroglyphes étaient surmontés de formes voilées et très mal définies ». Puis, « *La lumière prit une couleur intraduisible et les formes sur leur piédestaux, quasiment hexagonaux, devinrent plus clairement définies* » et « *elles semblaient porter sur leurs têtes voilées de hautes mitres de couleur incertaine. Ces mitres rappelaient étrangement celles qu'un sculpteur oublié cisela, sur des silhouettes sans nom, tout au long des falaises vivantes d'une haute montagne interdite de Tartarie* ». De plus, « *tenus à travers certains replis de leurs voiles enveloppants* » transparaissaient « *de longs sceptres* »²⁵. Ici on le devine, l'architecture se réduit à ces piédestaux aux angles singuliers. Mais le fait que l'auteur mentionne une forme se rapprochant de l'hexagone est évidemment allusif à la structure du cristal ou à l'alvéole d'une ruche et, par conséquent, renvoie à des notions de pureté et de

sonorité ainsi que de vibration (par l'abeille). En cet espace non euclidien se tient la suprême assemblée de ceux, humains ou, principalement, non humains détenteurs de la sagesse conférant l'accès aux multiples facettes de l'univers. Les mitres et les amples vêtements font songer à un collège sacerdotal, une sorte de curie composée de cardinaux inconnus ou, si l'on préfère, l'assemblée conciliaire d'un occulte pontificat voué à régenter le visible depuis l'invisible.

23. *La Quête onirique de Kadath l'inconnue*, op. cit., p. 5. Cf. dans le numéro 3 (nouvelle série) de la présente revue, l'article intitulé *Un Grand Visage en mémoire*.

24. Dans *À travers les Portes de la Clef d'Argent*, op. cit., p. 54.

25. *Ibid.*, p. 56.



Sur la couverture de cet ouvrage, une figure sortant de nos trois dimensions évoque les piédestaux des entités attendant Randolph Carter.

À la surface de notre monde, une telle assemblée, occuperait toujours le centre d'une cité. Ici, point de solennelles avenues menant, entre d'incompréhensibles édifices, à ce qui ressemblerait à des temples ou à des palais. En fait, ce conseil délibère, dans le silence et les énergies mentales, pour l'ensemble des cités suprahumaines mentionnées d'un conte à l'autre.

Certes, le « solitaire de Providence » s'est idéalisé sous les traits de Randolph Carter et on devine des aspects de lui-même éparés chez bien d'autres de ses

personnages. Disons que Lovecraft a voulu se transporter parmi les intrications architecturales qu'ils explorent. À travers des vestiges d'autant plus phénoménaux qu'ils sont imaginaires, il n'a cessé d'exalter une grandeur souvent terrifiante pour des mentalités gavées de médiocrité caractérisant nombre de nos contemporains. Sorte de visionnaire, il annonce que ce que symbolisent, dans ses récits, les êtres impensables nommés « Anciens », « Grands Anciens » ou encore « la Grand'Race », ne pouvaient disparaître et demeure en attente. Viendra l'heure, éblouissante et fatidique, où une puissance, inconnue de nos sociétés mais dont l'existence transparaît dans les mythes et les étrangetés de l'archéologie, reprendra possession de la planète. Alors, les trois dimensions, vouées à nous limiter, s'écarteront pour qu'émerge, sous le masque de l'indicible, ce qui n'est autre que notre appartenance originelle.



Apparu à Waden Hill (Angleterre) en 2005, ce *crop circle* montre le triangle de Penrose entouré d'une frise de "grecques" multipliant l'angle droit. Au nombre de 24, ces motifs sont peut-être allusifs aux heures. Le symbole central annoncerait la capacité à s'affranchir du temps par une figure permettant d'aller au-delà de nos trois dimensions.

Bibliographie sommaire :

- Trailer du film documentaire : *le Necronomicon, Le mythe de la folie*, écrit et réalisé par Jean François Rigaud, You Tube.
- *Clefs pour Lovecraft*, S.T Joshi, Cahiers d'études Lovecraft, II Éditions Engrace, Amiens, 1990.
- *H.P Lovecraft Contre le monde, contre la vie*. Michel Houellebecq ; Éditions J'ai lu, Paris, 2001.
- H. P Lovecraft, *Les Montagnes Hallucinées et autres récit d'explorations*, traduction David Camus, Éditions Mnémos, Saint Laurent d'Oingt, 2013.
- H. P. Lovecraft, *Les contrées du rêve*, HP Lovecraft, traduction David Camus ; Éditions Mnémos, Saint Laurent d'Oingt, 2010.
- *Le Maître de Providence*, H. P. Lovecraft, Collectif, collection Forces obscures, Éditions Naturellement, Pantin, 1999.
- *H.P Lovecraft, le Dieu silencieux*, Didier Hendricks, Éditions l'Âge d'Homme, Paris, 2012.
- *Terra Cthulhiana*, collection L'appel de Cthulhu, Éditions Sans-détours, Nancy, 2012.
- *Lovecraft, oeuvres complètes*, 3 tomes, Coll. Bouquins, Éditions Robert Laffont, Paris, 1991.

DES ANGLES ET DES ÉTATS DE CONSCIENCE

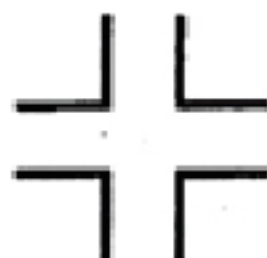
Paul-Georges Sansonetti

Comme nous venons de le voir, selon l'imaginaire de H. P. Lovecraft, certains angles appartenant à (ou tendant vers) une géométrie non euclidienne interviennent pour permettre le passage d'un monde à un autre ou, plus exactement, de l'espace comportant trois dimensions et dans lequel nous vivons à un espace différent qui en compterait davantage sans que l'auteur apporte la précision attendue : combien se déploieraient dans de possibles « ailleurs » qui, frôlant notre domaine et même, peut-être sinon sans doute, à travers son étendue, demeurent invisibles et inaccessibles. Sauf si, par le maniement d'angles singuliers, s'ouvre une fissure offrant de traverser la frontière tridimensionnelle et de prendre pied dans des territoires où la perspective, inhérente à la profondeur, et la temporalité obéissent, on l'imagine, à d'autres lois.

ANGES ET ANGLES, LE « L » ET L'AILE

Il est hautement significatif qu'en vieux français, au XII^{ème} siècle, à l'époque où Chrétien de Troyes rédigeait ses romans, le mot « ange » pouvait également s'écrire « angle ». Or, « ange » vient du grec *angelos* qui signifie « messenger ». Certes, les anges sont les messagers de Dieu et si un rapport existe entre ces êtres célestes et la notion d'« angle » cela signifie que les angles se font les transmetteurs de messages entre le divin et l'humain. Cette rencontre – fusionnelle – de la créature ailée et de la figure formée par la jonction de deux demi droites a déjà été évoquée dans les colonnes d'*Hyperborée*, mais nous allons tenter d'aller plus loin.

Une constatation s'impose : entre les deux noms, « ange » et « angle », la différence est un « L », lettre présentant un angle de 90° qui, par l'équerre, est à la base de l'art de construire. René Guénon a consacré une étude à l'un des symboles fondamentaux de l'ésotérisme chrétien, le *gammadion*, également considéré comme essentiel dans la tradition soufi sous le nom de *rukn el arkan*, ce qui signifie « l'angle des angles ». Sa représentation est la suivante :



Le nom de *gammadion* rappelle que ce signe est formé de quatre fois la lettre grecque *gamma*, Γ, présentant un angle droit pour son tracé en majuscule. Par cette spécificité, *gamma* est à rapprocher graphiquement du « L » de notre alphabet. Notons en passant que si Γ est la troisième lettre de l'écriture grecque, le L est la douzième et 12 se présente comme un multiple de 3. Mais, dans les deux cas, ce qui importait c'était de choisir une lettre formée par un angle droit, lequel, intervenant de façon fondamentale en architecture, se fait le symbole de la notion même de civilisation. Dans le contexte qui nous occupe, on pourrait dire que l'« ange-angle » apporte l'art de construire. Une civilisation qui se fonderait sur l'exactitude qu'exige l'architecture, valorisant une recherche esthétique au service d'une signification d'ordre métaphysique, ne pourrait que rejeter sans hésitation, dans le labeur comme dans le comportement existentiel, tout ce qui relèverait de l'à-peu-près, du flou et de l'incertain. Un tel monde ne saurait privilégier les solutions hâtives et bâtarde ou les compromis douteux que multiplie notre présente société.

De plus, ainsi que l'évoquait un article d'*Hyperborée*¹, l'usage des 90° ne se limite pas à la rigueur que nécessite l'élaboration d'une construction, il intervient en tant que composante d'un visage exprimant l'intelligence et l'harmonie par ce qu'il est convenu de nommer l'« angle facial » caractérisant la sculpture grecque. Les dieux de l'Olympe et les héros qu'ils engendrent manifestent une beauté qui, dans l'iconographie chrétienne, n'a d'égale que celle des créatures célestes. Autrement dit une perfection corporelle et nous ne sommes pas loin de penser que le « L », parfois ajouté à « ange » pour proposer une variante de ce nom, n'est pas innocent et traduit dans le vocabulaire médiéval un concept identique à celui présidant à la recherche de l'idéal des sculpteurs grecs. De plus, l'ange est supposé figurer une perfection venue du ciel. Or, un tel être est ailé et, comment ne pas l'envisager, les « initiés » (appelons ainsi, pour simplifier, les individus en possession de hautes connaissances ésotériques) du Moyen Âge se plurent sans doute à rapprocher allégrement, par un jeu phonétique, le « L » et l'« aile », symbole emplumé de la maîtrise de l'espace aérien. Ce qui tend à signifier que, d'une façon secrète, cette lettre confère la même qualification céleste que l'aile. L'angle de 90°, instaurant l'harmonie dont procède l'exemplaire physiologie des Olympiens et des héros de l'Hellade, se retrouve aussi dans les radieux visages angéliques. On ne peut imaginer ces créatures célestes que d'une grande beauté comme, du reste, tout ce qui émane de la lumière divine.

Il est bien évident que ce constat engendre une pensée en rupture totale avec l'actuelle idéologie prônant l'abolition de toute distinction entre les espèces, les catégories et les genres. Une simple équerre, autrement dit un angle droit, de par sa signification constructive ou génotypique, fait changer de plan de conscience dès l'instant où la personne qui se révélerait capable de percevoir ladite signification ne serait plus, alors, en phase avec le climat sociétal imposé par des dirigeants (connus ou secrets) étatiques sinon même planétaires déterminés à promouvoir l'informel à travers une politique de mondialisation.

Il est, du reste, pour le moins significatif de constater – et certains de nos articles ne s'en privent point – que les populations européennes, de par l'afflux

continue de migrants en provenance de l'Afrique et de l'Asie, ne cessent de subir des modifications toujours plus évidentes, tandis qu'un certain nombre de bâtiments à fonction pédagogique (tels que des espaces culturels ou des musées) sont, par leur structuration volontairement chaotique, évocateurs de dislocation. La confusion ethnique va de pair avec le rejet d'une esthétique signifiante dès lors que fondée sur l'harmonie des formes. Petite parenthèse illustrative de ce propos, je n'ai jamais vu de ma vie une construction d'apparence aussi déglinguée qu'un certain musée installé sur une rive du Rhône à Lyon. Cette (dé)construction s'impose comme l'anti Parthénon ; au moins provisoirement car ne doutons pas que des maniaques du difforme s'efforceront de faire pire. Et, dans le genre éclatement de volumes à dominante ovoïde ou sphérique, la Fondation Louis Vuitton mérite qu'on s'interroge sur ce que le mot « eurythmie », cher à Vitruve, peut encore évoquer pour certains architectes.

Toutefois, de nos jours, est-on en droit de formuler une critique à l'encontre de réalisations supposées refléter des aspirations de l'intelligentsia du moment ? Considérant que tout jugement négatif à l'encontre de ce que l'on nomme la « modernité » peut entraîner de sévères mises à l'index (en attendant – ça viendra, soyez-en sûr ! - des pénalités), je n'en dirai pas plus mais n'en pense pas moins.

1. Dans le n° 10 de l'ancienne série

La clef du pôle

On aura compris que l'angle est une clef ouvrant une porte mentale sur d'autres champs de conscience et, par conséquent, sur d'autres perceptions du monde. Voilà pourquoi des clefs sont dans la main du dieu Janus dont le double visage contemple à la fois, dans un immémorial passé, les concepts fondateurs de la civilisation et, dans le futur, le moment où ils reprendront forme et efficence. De plus, les clefs symbolisent aussi saint Pierre et ce sont celles du Paradis. Image nous amenant à mentionner une représentation de ce personnage, parmi les douze apôtres, sur l'autel de l'église d'Avenas (département du Rhône), datant du XII^{ème} siècle et construite par des moines cisterciens. Dans sa main, la clef du Paradis présente la particularité suivante : son panneton est en fait le symbole du Pôle, un swastika tournant vers la gauche mais il est bien évident que si la clef était tenue différemment, son sens de rotation serait dextrogyre ; ce qui permet de dire que l'objet connote les deux rotations. Nous sommes ici en présence de l'un des nombreux indices prouvant que, dans la Chrétienté médiévale, certains clercs avaient connaissance des arcanes de la Tradition primordiale et se sont efforcés, chaque fois que c'était possible, de signaler l'existence d'une telle connaissance à des personnes susceptibles d'interpréter très précisément le symbole et, plus encore, d'en saisir la relation avec ce que signifie le Pôle synonyme d'Âge d'Or et de « Centre suprême ».



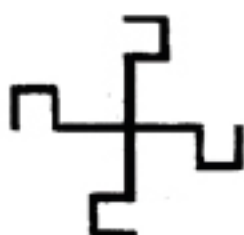
Preuve que c'est bien le swastika que l'artiste a figuré comme panneton de la clef du Paradis, quatre symboles semblables sont disposés près des angles sur la surface rectangulaire de la pierre d'autel

L'autel de l'église d'Avenas montre le Christ dans la mandorle entouré du tétramorphe c'est-à-dire des quatre figures (l'ange, le taureau, le lion et l'aigle) emblématiques des évangélistes. Tétramorphe qui, rappelons-le une fois encore, totalise les 111 chapitres composant les quatre Évangiles et l'Apocalypse. Le nombre dévolu au Pôle est ainsi présent pour qui sait le voir. En outre le concepteur de cette œuvre a très intelligemment ajouté le swastika par le panneton de la clef de saint Pierre afin de renforcer la signification polaire du tétramorphe.



Notons que saint Pierre montrant sa clef en swastika est juste à côté de l'ange dédié à saint Matthieu. Ange pouvant s'écrire angle, on saisit l'intention du sculpteur ou de celui qui l'a guidé. Les angles du symbole tournoyant répondent à l'autre orthographe du mot ange.

René Guénon, dans l'un de ses ouvrages intitulé *La Grande Triade*, mentionne une représentation particulière du symbole du Pôle associé à l'image de la clef. Il s'agit de la forme suivante présente sur un vase étrusque du Musée du Louvres mais aussi sur de nombreux objets provenant de cette civilisation. Notre auteur le qualifie de « clavigère » car le tracé de chacune des branches styliserait une clef².



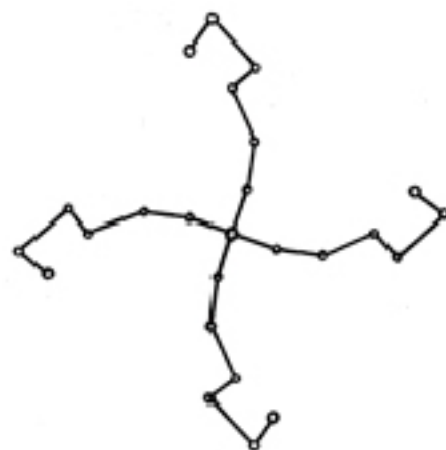
Ce swastika singulier est à rapprocher de la figure que compose la constellation de la Petite Ourse si on la positionne selon les quatre saisons. En rotation autour de l'immuable Étoile Polaire, cette figure constitue le Pôle nord du ciel.



Certes, une fois établie la jonction entre les sept astres, les angles ne présentent pas 90° car le monde n'offre qu'approximation en regard des modèles archétypaux. Mais, précisément, la raison d'être des symboles lisibles dans la nature consiste à renvoyer aux modèles idéaux. Dans le cas de la figure étoilée qui nous occupe, le procédé d'interprétation fonctionnera de la façon

suivante : d'abord le repérage dans le ciel de la Petite Ourse arrimée à la Polaire. Puis, imaginons sa projection spatiale en fonction des quatre saisons, comme le montre notre illustration. Ensuite, ce même tracé doit être rectifié par des angles droits pour obtenir le swastika « clavigère ». Enfin, dernière opération consistant à s'intéresser à la somme des angles de 90° repérables sur un tel symbole : les seize angles droits (en comptant, bien entendu, les quatre angles que génère le croisement central des branches) le formant, nous aurons $90 \times 16 = 1440$ et ce multiple de 12 (le nombre de l'ordre céleste par le cercle des signes zodiacaux) est évidemment à rapprocher de ce 144 qui caractérise l'architecture et le peuplement de la mythique « Jérusalem Céleste » se manifestant sur terre « à la fin des temps » (en fait, la fin du cycle) qui n'est autre, nos lecteurs le savent maintenant, qu'une façon d'énoncer le retour de l'âge d'Or.

On trouve également ce symbole gravé sur une pierre à Kårstad (Norvège), datant du Vème siècle de notre ère et conservée au musée de Bergen.



2. Éditions Gallimard, Paris, 2003, p. 61.



L'inscription dit : *ek aljamarkiZ baijoZ*, « moi l'étranger boïen » ou « moi l'étranger guerrier »³. Les Boïens étaient un peuple celtique (la Bohême lui doit son nom et peut-être aussi la Bavière) mais la traduction de « guerrier » semble plus probable. Compte tenu du caractère ésotérique revêtu par cette gravure, comme le suggère fortement la présence du signe aux angles droits, on peut se risquer à une

interprétation de nature symbolique. En effet, le mot *aljamarkiZ* (*aljamarkiZ*) contient *markiZ* (*markiZ*) dérivé de *marka* signifiant « frontière » et qui a donné les mots français « marche », territoire situé à la frontière de l'Empire carolingien, ainsi que « marquis ». Il conviendrait plutôt de traduire « étranger » par « hors frontière ». En outre, dans son *Anthologie Runique*, Alain Marez nous apprend qu'un autre éminent runologue, le Norvégien Magnus Olsen,

voit dans le nom *baijoZ* (*baijoZ*) la même signification que le mot *erilaZ* (*erilaZ*), c'est-à-dire « le maître des runes » (l'« initié », si l'on préfère)⁴. L'ensemble de l'inscription serait donc à interpréter de la façon suivante : « moi, hors frontière (de ce monde), (l') initié » ; ou bien « moi, franchissant les limites (que le monde impose), (en tant qu') initié ». On aura deviné que, de par sa qualité d'initié à la science des runes, l'auteur de cette inscription se situe en dehors des limites nous retenant à l'intérieur de ce monde. Dans ces conditions, le symbole polaire clavigère figurerait l'instrument de passage, la (ou les) clef(s). Mais, de par son rapport avec la rotation annuelle de la Petite Ourse, il est loisible d'imaginer que le fait d'outrepasser le conditionnement du monde s'opère par le Pôle céleste, au sommet du dôme nocturne que constitue l'hémisphère boréal. Comprenons que l'on sort des limitations – mentales en l'occurrence – inhérentes à

Ce symbole clavigère était connu des peuples germaniques. Ici, une inscription runique l'accompagne ainsi que la représentation de navires. Peut-être s'agit-il d'une métaphore : la nef de l'existence devant être guidée vers le Pôle spirituel par ce que signifie le tracé archétypal de la Petite Ourse en rotation.

notre nature humaine. Passage s'effectuant par la connaissance de ce que signifie le Pôle, tant sur le plan d'une métahistoire fondée sur la doctrine des quatre Âges et la notion de « Centre suprême », que, complémentirement, par la conscience aiguë d'une appartenance ethnoculturelle européenne⁵. Alors, seulement, intervient un champ de réflexion nettement supérieur à celui dans lequel est confinée la masse des individus résignés à subir les servitudes de la fin du cycle et dont la principale a pour conséquence, à plus ou moins longue échéance, l'éradication des typologies propres aux peuples occupants les cinq continents avant ce qu'il est convenu de nommer les « Temps Modernes » et que commencent, avec les conquistadors, destructions de royaumes et migrations massives.

3. Cf. Lucien Musset, *Introduction à la Runologie*, Éditions Aubier-Montaigne, Paris, 1965, p. 356.

4. Dans son *Anthologie Runique*, Éditions Les Belles Lettres, Paris, 2007, p. 141-144.

5. Il est bien évident que pour des peuples d'autres continents se présenteront des paramètres différents n'incorporant pas nécessairement la référence polaire. Nous pensons, par exemple, à l'Afrique noire (puisque, pour une partie de ce continent, la Polaire n'est pas visible).

L'initiale du mot graal

Connaître la signification symbolique d'un angle conduirait à intégrer une notion indispensable – et même vitale – pour que soit maintenue la cohérence d'une société. Celui qui saisit cette signification accède à un tout autre plan de conscience que le citoyen ordinaire pour qui un angle n'est rien d'autre qu'un moyen technique destiné à appréhender la spatialité qui nous entoure. Un angle confère une forme et abolit l'approximatif et le vague, l'indécis autant que l'imprécis. Et il ne pouvait qu'en être ainsi dans la pensée de ceux qui fondèrent les civilisations du passé. Si, jusqu'à nouvel ordre, Gobekli Tépi (au sud de la Turquie), doit être considéré comme le plus ancien site architecturé (environ moins 10.000 avant notre ère), il est pour le moins significatif que les piliers découverts, éléments majeurs des constructions de ce lieu, se présentent sous l'aspect de « T » massifs, ce qui implique l'existence de deux angles droits. Particularité méritant d'autant plus d'être soulignée que les sanctuaires mis à jour sont presque tous circulaires.



Les monolithes en forme de T montrent deux angles de 90° chacun. Comme pour dire que redresser un bloc de pierre, le polir et le positionner verticalement, puis tracer sur sa surface des images à valeur symbolique (et sans doute, pour certaines, en rapport avec le zodiaque) exigeait de mettre en exergue l'angle droit, fondement de toute architecture.

Ce thème de l'angle droit pourrait fort bien constituer l'une des significations secrètes du mot Graal. Rappelons très brièvement la théorie que nous défendons : le légendaire calice serait une image, fort subtilement élaborée, destinée à focaliser des notions

constitutives de la Tradition primordiale et de son corollaire le « Centre suprême », autant polaire que solaire. Le terme de Graal aurait été forgé au Moyen Âge à partir de plusieurs mots, tels que *gradalis*, forme franco-occitane dérivée du latin, ou encore *grazal*, en provençal ou encore *grial*, dans les régions de l'Est et du Nord-Est⁶, désignant toujours un réceptacle, un plat creux. Mais, nous allons le découvrir, ce nom, Graal, présente une particularité – qu'on relève aussi avec les deux termes, *grazal* et *grial*, précédemment cités – faisant écho à la symbolique des propriétés surnaturelles de l'objet. En effet, l'initiale de Graal est un G et le tracé de cette lettre comporte un angle droit. Dans une autre étude, il nous a été donné de montrer que l'angle semble effectuer une rotation par le cercle non fermé du **G** et cela fait songer à ce que rapporte René Guénon à propos d'un ancien rituel compagnonique dans lequel une équerre est successivement positionnée, selon un mouvement circulaire, dans les quatre directions cardinales de l'espace⁷. Un quadruple positionnement qui fait apparaître le symbole polaire. Raison pour laquelle l'extrémité de l'une des branches de l'équerre occupe le point central à partir duquel s'opère la rotation.

Voyons à présent la dernière lettre du mot Graal, le **L**, qui, de tous les signes de l'alphabet, représente idéalement l'angle droit. En usant de la guématrie, nous obtenons 7 (car G est la septième) et 12 (L étant la douzième), le total donne 19, nombre associé au soleil. Et, rappelons-le, dans le récit - inaugural en ce qui concerne le légendaire du Graal – de Chrétien de Troyes, l'objet surnaturel, s'illuminant, est comparé à l'astre du jour. Il est pour le moins remarquable que la signification associée au vase-lumière incorpore la double notion de géométrie et de guématrie. Mais retenons surtout que les angles droits (de G et L) suscitent la vision de ce qu'occulte le Graal :

l'évocation du Pôle, lieu référant au « Centre suprême », ainsi que, par la radiance du luminaire diurne, l'accomplissement ultime de l'être, à savoir son corps de lumière.

6. Ainsi que le rappelait l'éminent médiéviste Mario Roque.

7. Cf. *La Grande Triade*, op. cit., p. 205.

La notion de guématrie ayant été évoquée, il faut préciser que le mot « ange » vaut $27 : a (=1) + n (=14) + g (=7) + e (=5) = 27$, qui est le cube de 3 ($3 \times 3 \times 3$). Et que « angle » aura évidemment la même valeur avec, en plus, la lettre L (= 12, comme on le sait), ce qui donne 39. Or, 39 est précisément celui du mot « Graal » : $G (=7) + r (=18) + a (=1) + a (=1) + l (=12) = 39$. Dans l'esprit des clercs, lecteurs de Chrétien de Troyes, cela signifiait que, puisqu'il s'agit d'un calice, l'objet totalise tous les angles par les 360° de son ouverture. Du reste, le rapport aux angles est mentionnée directement – sans, toutefois, que cela soit explicité – dans le récit. En effet, l'auteur décrit le lieu où sera montré le Graal : « une salle carrée, aussi longue que large ». On aura compris que les quatre angles de 90° équivalent au cercle parfait que trace le bord du calice. Dans *La Quête du Graal*, dernier texte consacré à la sainte coupe, celle-ci est portée par des anges.

Cette mention des angles nous conduit à revenir ici sur un point particulier de la symbolique dont usaient nos ancêtres européens. À partir de la période qualifiée de « géométrique » (9^{ème} siècle avant notre ère), en Grèce, les motifs (dits) décoratifs (mais qui, loin de constituer un simple remplissage de surface, renvoyait à des données extrêmement précises) sont très fréquemment basés sur des angles de 90° avec les différentes déclinaisons du méandre. Mais la forme triangulaire est tout aussi présente et, dans sa *Géographie sacrée du monde grec*, Jean Richer précise que cette figure était fort en honneur chez les Grecs. Du reste, la disposition de dix cailloux ($1 + 2 + 3 + 4$) en triangle équilatéral de façon à présenter la *tétraktys* pythagoricienne le prouve aisément. On pourrait ajouter que c'était également le cas du carré.

Il en était de même chez d'autres peuples de l'Europe d'où sortiront les civilisations celtiques et germanique. La décoration – à signification nettement

symbolique, on s'en doute ! – de certaines céramiques de la période de Hallstatt le montre amplement.






Un vase de terre noire, découvert à Le Terrage, sur la commune de Prosne (Marne) et caractéristique du commencement de la céramique celtique. Notons la répétition de l'angle droit, comme pour affirmer son importance.

8. *Le Conte du Graal*, traduit en français moderne par Jacques Ribard, Éditions Honoré champion, Paris 1997, p. 68.
9. Éditions Hachette, Paris, 1965.
10. *Ibid.*, p. 29.
11. Cf. *Hyperborée magazine*, n° 4, p. 53.


Sur ce couvercle d'une pyxide de style géométrique (9^{ème} siècle avant notre ère) la répétition du méandre n'est nullement destinée au remplissage des surfaces mais à réitérer cette figure multipliant l'angle droit.



Des runes à deux, trois ou quatre dimensions

C'est ici l'occasion de proposer un regard novateur sur les runes ou, plus précisément, sur certains caractères runiques dont le tracé semble s'inscrire dans la thématique évoquée, à savoir que leurs angles se jouent des lois de la géométrie euclidienne. Prenons pour exemples les deux runes les plus rarement employées de par leur caractère éminemment sacré :  et . D'abord , associée à l'if, arbre de vie car éternellement vert, serait, aux dires du runologue Helmut Arntz, un demi swastika dont les branches sont pliées à 45° et non à 90° ; les runes ne présentant que très rarement des lignes horizontales¹². À moins de considérer que le signe Y comporte bien deux angles droits mais qu'il n'est pas positionné sur une surface plane, donc à deux dimensions, auquel cas ces angles apparaîtraient nettement, ainsi que le montre l'illustration ci-dessous :



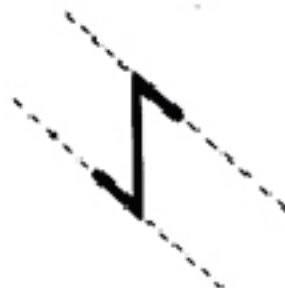
Si cette même figure tentait d'évoquer la troisième dimension, alors ce serait de la façon suivante : il faudrait voir  comme constituant l'angle vertical d'un volume ; les segments formant avec la haste des angles (droits) suggèrent la perspective des horizontales de ce même volume.





On pourrait également considérer qu'il s'agit du demi swastika vu de biais et inscrivant par ses segments les lignes de fuite conformes à la notion de profondeur. On le constate, ce tracé à deux dimensions évoque aussi la troisième, la spatialité par laquelle l'univers peut exister. Cependant, ce n'est pas tout. En effet, si les lois de la perspective étaient respectées les deux segments ne pourraient être parallèles mais donneraient l'impression de se rejoindre à l'horizon :



Constat qui nous fait dire qu'une anomalie intervient dans la perspective puisque les lignes prolongeant les segments demeureraient parallèles et ne se rejoindraient jamais.




Et, s'il en est ainsi, cela ne peut que signifier qu'une spatialité autre que la profondeur interfère. La rune  témoignerait alors de l'existence de cette dimension supplémentaire s'ajoutant aux trois constitutives de l'espace dans lequel nous évoluons.

D'une façon encore plus subtile, la lettre  qui, dans le *fupark*, suit le signe que nous venons de voir exprime un concept semblable. Dans notre étude, *Les Runes et la Tradition primordiale*¹³, ce tracé évoque la transposition hyper stylisée d'un parallélépipède de section carrée :



12. Dans son célèbre ouvrage, *Handbuch der Runenkunde*, Éditions Max Nemeyer, Halle-Saale, 1944, p. 153.

13. Éditions Exèdre, Menton, 2008, p. 122-123.







S'il en est bien ainsi, cette stylisation laisse également supposer qu'intervient une transgression au niveau de la normalité tridimensionnelle. De fait, en imaginant que le parallélépipède est transparent, ladite normalité nécessite que les surfaces carrées de la base et du sommet offre l'apparence de losanges de par le jeu de la perspective. Car, en s'en tenant au tracé de  que l'on compléterait nous aurions la figure suivante.




La base et le sommet apparaissent carrés, donnant le sentiment que l'observateur se situe face à la verticalité l'objet, mais également exactement en dessous et tout aussi exactement au-dessus, en surplomb. Un triple regard, donc, impliquant une simultanéité de positions. C'est quelque chose de cet ordre que les peintres cubistes tentaient d'approcher avant, pour la plupart d'entre eux, de sombrer dans une affligeante déliquescence et un mépris de la recherche formelle.








la rune pyramidale







Afin de montrer que certaines runes comportent une capacité à se jouer des limites dans lesquelles un œil superficiel les enfermerait, prenons un autre exemple. Qualifions-le de moins complexe car n'illustrant que le passage de deux dimensions à la troisième. Il s'agit du septième caractère, le *g*, se présentant sous l'aspect d'un


croix en x : . Son tracé idéal implique deux angles opposés de 60° chacun¹⁴. Comment faire passer ce signe dans la troisième dimension ? Avant de répondre et pour que la réponse soit en adéquation avec sa signification, il faut expliciter son nom. Chaque rune est, certes, un tracé mais aussi un nom dont le caractère constitue l'initiale. La lettre  se nomme    , **gebo*, terme qui signifie le « don », sous-entendu « don du ciel », capacité d'origine suprahumaine transmise par les Puissances divines. Il n'est pas inutile de rappeler que le graphisme de cette rune est une croix de saint André représentant la dimension « céleste » d'un individu,

autrement dit, tout ce qui, en lui, relève d'un état qui le situe non plus dans la temporalité et la mortalité, mais dans l'éternité et, de la sorte, l'immortalité. En mentionnant, une fois de plus, le célèbre dessin de Léonard de Vinci montrant les proportions idéales du corps humain, redisons que l'inscription du personnage dans un cercle s'opère par son positionnement en X. Les autres runes du nom sont tout autant significatives :

, serait, selon Helmut Arntz, l'extrême stylisation (dans le graphisme angulaire des runes) du soleil de midi, lançant ses rayons depuis le zénith. Donc, l'heure sans ombre évocatrice du « Soi », cime d'un l'être

totale accompli. Puis vient , appelée      , **berkanan*, ce qui signifie le « bouleau ». Dernier arbre à pousser au nord de l'Europe, il est ainsi celui qui se rapproche le plus du Pôle ; et, du reste, son écorce argentée – dont le revers servait au traçage des runes – reflète les étendues de

glace. Enfin, le o, c'est-à-dire      , **oþalan*, « héritage », terme que nous traduirons par « transmission héréditaire », pourrait renvoyer, comme une autre de nos études tentait de le montrer, à l'hérédité originelle, issue du premier Âge. Le fait que ce signe représente une ligature prête à se nouer ou, au contraire, à se dénouer exprime une notion d'ouverture et de fermeture (pareillement au symbolisme des clefs), directement en rapport avec le fait que le mot cycle (au sens indoue de *manvantara*) sous-entend un

commencement et un achèvement. La rune  marquerait alors l'aurore du cycle et, conséquemment, la plénitude, l'harmonie et la stabilité qu'implique cette période (puisqu'il s'agit de l'Âge d'Or) ; mais aussi, après le point terminal de ce même cycle, le retour à l'état rayonnant du commencement. De plus, l'image de la ligature fait allusion à un lieu – sinon une pensée pour ne pas dire des structures mentales – protégé, « clôturé », fermé à tout ce qui ne lui correspond pas ou, si l'on préfère, ne se présente pas en adéquation avec ce que le lieu manifeste.

14. *Ibid.*, p. 138.

Le nom *g e b o rassemble des concepts dont les significations convergent : le « don » offert par le ciel, puis l'heure (le mot « instant » serait plus approprié) solaire sans ombre. Suivent l'arbre dont l'écorce – couleur du Pôle – reçoit les runes et, enfin, l'héritage indissociable de ce qui, présent à l'ouverture du cycle, en marquera aussi l'accomplissement final en générant un renouveau. Ces quatre significations, méritant, on l'aura compris, d'amples développements, configurent la notion de « Centre suprême » dès l'instant où convergent le « don », ou capacités suprahumaines, l'« éclaircissement », le « Verbe » (en l'occurrence les lettres angulaires architecturant une pensée devenant langage) et le lieu réservé à ce que nécessite l'accomplissement du cycle. L'initiale signifiant le « don » induit les trois autres lettres.

On sait que, dans les traditions Indo-européennes (mais pas seulement¹⁵), le « Centre suprême » est comparé à une montagne se confondant avec le Pôle. Alors, pour bien comprendre comment un angle a pouvoir de manifester une autre perception de la spatialité, retrouvons le graphisme de g. Ce signe se présente à nous en deux dimensions. Et si, maintenant, il fallait l'installer dans nos trois dimensions, comment procéder ? En tenant compte de ses angles (opposés) de 60° et de façon à faire en sorte que ceux des deux côtés, de 120° chacun, soient ramenés à 60° à leur tour. Alors, le passage à la troisième dimension s'effectuera par un pliage du signe à l'emplacement où les deux diagonales de croisent. Pliage qui, nous l'avons dit, réalise une nouvelle figure dont tous les angles sont désormais de 60°.



Dans le *fupark*, la rune du « don » (céleste) est aussi le modèle de la pyramide, synonyme – faut-il encore le redire ? – de la Montagne suprême et, en vérité, du Pôle. De fait, nous en parlions dans une autre étude, il est désormais bien connu que les pyramides de Gizeh sont exactement orientées sur le Pôle nord. En considérant le signe g comme l'équivalent de la pyramide idéale, car la plus simple et la plus géométrique, il est pour le moins évident que se manifeste un lien entre

l'Égypte et l'écriture runique. Force est alors de se dire qu'un même archétype a présidé à l'élaboration de deux symboles appartenant à des civilisations éloignées dans l'espace et le temps car l'Égypte authentiquement pharaonique n'existait plus lorsque l'écriture runique fit son apparition chez les Germains.



egypte, pyramide de Gizeh

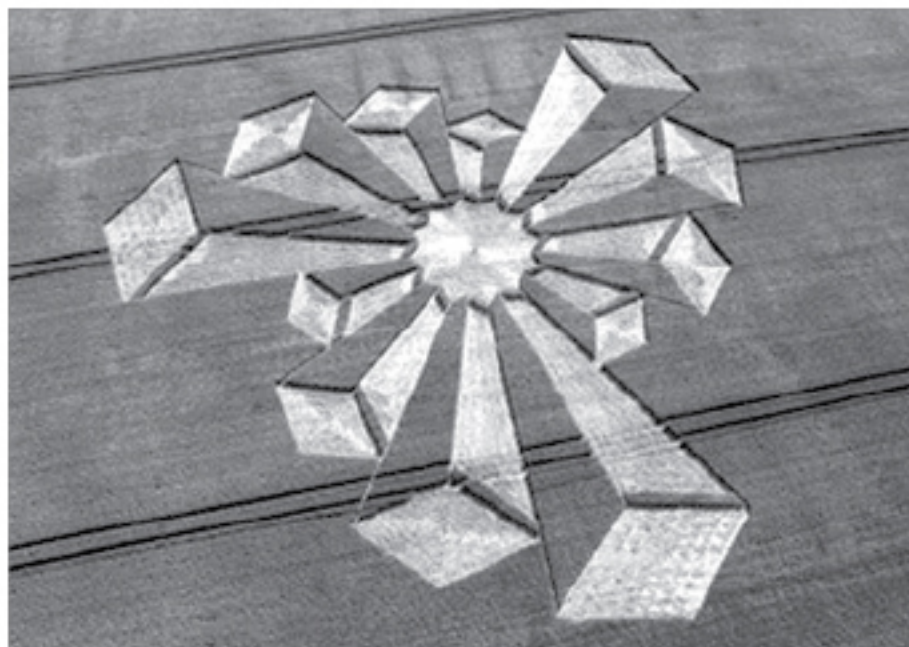
En passant dans la troisième dimension, la rune g devient les arêtes d'une pyramide.

15. On l'a dit dans d'autres articles au sujet de la Montagne de Sion pour les Hébreux et de celle de Qâf répandant sa clarté d'émeraude sur le Soufisme iranien.

Cette constatation ouvre des perspectives qui bouleversent le discours universitaires classique et les idées reçues en matière d'Histoire et d'Archéologie. Toutefois, en acceptant la notion de Tradition primordiale, un rapport est susceptible de s'établir entre les pyramides sises à Gizeh et la rune X. Si, comme tente de le montrer l'un de nos ouvrages¹⁶, chaque signe runique correspond à l'un des symboles fondamentaux, il est évident que la pyramide ne pouvait que trouver place dans le *fupark*. L'Égypte, tout comme la Grèce pythagoricienne et les « maîtres des runes » germaniques des premiers siècles de notre ère sont autant d'émanations tardives de ce qui rayonnait au commencement du cycle. Du reste, une phrase de Jean Richer montre que les élites grecques avaient connaissance qu'un lien existait entre les civilisations connues d'eux et l'Âge originel. Dans son magistral ouvrage, *La Géographie sacrée du Monde grec*, déjà cité, il écrit en effet que « l'équivalence Hyperborée-Égypte s'explique facilement, si on accepte l'existence d'une tradition primordiale, probablement d'origine « hyperboréenne » (ou boréenne) de laquelle dériveraient également la civilisation et les pratiques religieuses de l'Égypte »¹⁷. Cet auteur ne mentionne pas l'orientation polaire des grandes pyramides. Il aurait pu préciser - mais cela débordait de trop l'axe qu'il s'était fixé - qu'entre l'Hyperborée et l'Égypte prospéra sans doute le royaume Atlante dont, du reste, les Grecs eurent connaissance grâce aux prêtres égyptiens qui conservaient des documents dans lesquels mention était faite de cette grande île disparue. En effet, il est bien question d'archives relatant des événements survenus en des temps reculés puisqu'on lit dans *Le Timée* de Platon qu'un prêtre égyptien, « qui était très vieux »¹⁸, annonce qu'il parlera des plus anciens Athéniens « avec les textes à la main »¹⁹.

Pour nous résumer disons que la signification symbolique des angles, telle que les anciens s'efforcèrent de la transmettre renvoyait - et renvoie toujours - à deux notions essentielles. La première exprime une capacité à ordonner l'étendue occupée par l'espèce humaine, depuis le repérage des points cardinaux jusqu'à l'architecture. La fameuse Tour des Vents à Athènes²⁰

résume idéalement un tel concept. À travers le personnage de Pythagore, les Grecs relient cette connaissance de la géométrie et des mathématiques à l'Olympien incarnant l'Âge d'Or, Apollon Hyperboréen. La seconde, prenant pour support la précédente, a pour fonction de permettre l'accès à des plans de conscience offrant de dégager l'individu de ses multiples conditionnements existentiels. Car, ainsi que la physique quantique nous amène à le comprendre, la spatialité se poursuit par-delà le verrou des trois dimensions et le sens unique dévolu au temps. Alors, en fonction de ce qui a été brièvement montré, l'interprétation du symbolisme des runes laisse entrevoir certaines clefs ouvrant sur cet indicible ailleurs malencontreusement oublié par des sociétés otages d'une perception erronée du monde.



Cet agroglyphe montre douze figures cubiques s'étirant à partir d'un centre. Ne dirait-on pas que, par cet ensemble, les trois dimensions préparent l'émergence d'une quatrième. Avec ces figures, des intelligences inconnues tenteraient-elles de nous préparer à l'ouverture sur une spatialité complétant notre monde et provoquant des états de conscience supérieurs.

16. *Les Runes et la Tradition primordiale*, op. cit.

17. *Ibid.*, p. 30.

18. Platon, Éditions Garnier-Flammarion, Paris, 1969, p. 405.

19. *Ibid.*, p. 407.

20. Édifiée aux environs de l'an 50 avant notre ère par un certain Andronicos de Kyrrhos, nous dit Vitruve.



Cette mosaïque gallo-romaine, conservée au musée de Lyon, montre en son centre une figure comparable à l'agroglyphe de la page précédente : des cubes en extension qui évoquent ainsi un déplacement de la spatialité, sans doute un agrandissement du monde dans lequel nous évoluons. Une opération qui ne peut s'effectuer qu'à partir du Pôle, d'où la présence, au centre, du symbole polaire par excellence, le swastika. Le fait qu'il soit lévogyre (tournant en sens inverse des aiguilles d'une montre) tendrait à prouver qu'il s'agit bien d'un déploiement.

Un motif de l'ésotérisme soufi représentant le nom divin (reproduit quatre fois) en écriture "coufique", c'est-à-dire angulaire (originnaire de la ville de Koufa, en Irak). Ce nom apparaît symboliquement au centre du monde et trace une sorte de swastika qui, bien entendu, manifeste le Pôle. On notera la répétition de l'angle droit et le fait que l'ensemble s'inscrit dans un octogone, figure exprimant par ses huit côtés la notion de centralité.



TECHNIQUE FAUSTIENNE : TITANISME OCCIDENTAL OU VOIE DES DIEUX HYPERBORÉENNE ?

THIERRY DIEZ

En ces temps de fin de cycle, il semble vital de méditer sur l'origine de la technique dans une perspective identitaire non pas limitée à celle de l'Europe occidentale comme l'a exposé Oswald Spengler dans son chef d'œuvre poétique mais en englobant l'ensemble de l'espace eurasiatique par une vision boréenne de l'histoire des peuples européens. En allemand Faust signifie le poing fermé, c'est à dire le symbole vivant d'une énergie concentrée, d'une force en puissance qui, d'une certaine façon, métaphorise l'histoire du monde indo-européen.

**Franchir les limites n'est pas
transgresser mais affirmer
l'ordre cosmique**

Depuis l'expansion de ces peuples des régions circumpolaires aux confins de l'Eurasie cet appel vers l'illimité -cette" nécessité spirituelle", comme l'écrit Spengler - est le moteur de l'histoire de l'humanité nord-européenne. L'identité la plus profonde des européens est cette épopée au moyen d'une supériorité technique d'essence divine qui a subjugué le reste du monde et qui n'a cessé de croître sur quelques 6000 années. Par cet accroissement continu de forces, une majorité parmi les peuples occidentaux a pu penser que la technique avait atteint son paroxysme au 20^e siècle avec le double séisme du premier et du second conflit mondial et qu'elle était hubris. Mais c'était raisonner linéairement du fait d'un conditionnement séculaire : ce point culminant a déjà été atteint une infinité de fois dans le passé et il le sera une infinité de fois dans le futur. Un écrivain chilien a qualifié à juste titre la seconde guerre mondiale de version moderne du Mahabharata. Rappelons que le Mahabharata est un récit lointain, composé en Inde, qui ne fait que décrire un futur proche parce que le monde est courbe et qu'il est "une immensité de forces[...] une vague d'énergie, se décomposant ici quand elle se concentre là , un océan

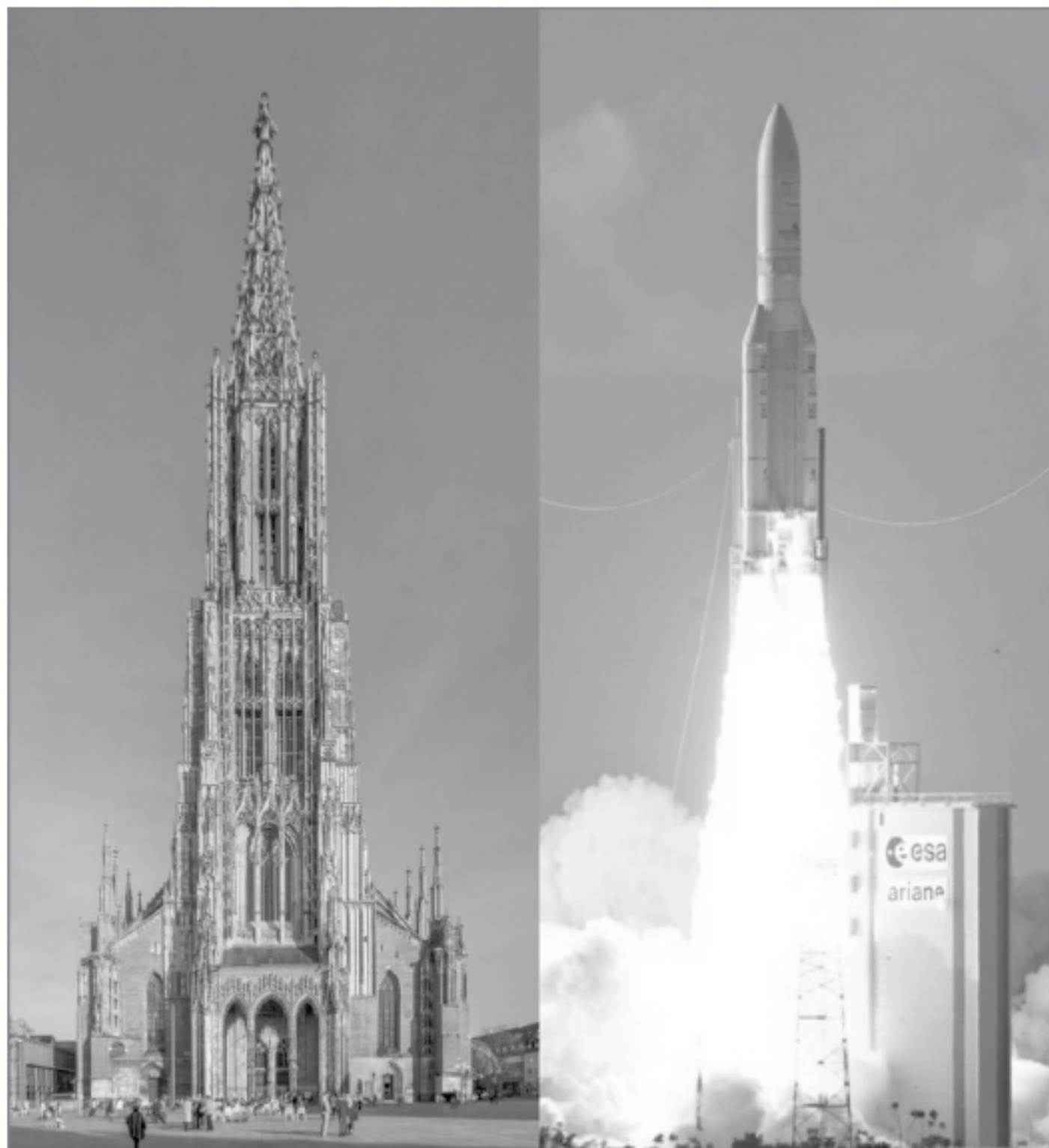
déchainé, un déluge de forces changeant éternellement, répétant éternellement sa course [...]avec le flux et le reflux de ses formes." (Nietzsche). L'humanité polaire cherche à s'affranchir perpétuellement de toute limite parce que pour elle, le Divin, "Dieu", est un point de fusion, un "état maximal " pour reprendre l'expression de Nietzsche. Vouloir cet état maximal c'est se rapprocher des Dieux. Entre la flèche de la cathédrale d'Ulm et le lancement d'un V2, il n'y a qu'une différence de degré et non d'essence.

Elles sont toutes les deux un axe, un élan vertical, un appel à rejoindre les Cieux, les Dieux, pour fusionner avec le Tout dans le mouvement circulaire du Cosmos.

Ces deux manifestations de puissance tant technique qu'esthétique expriment le contraire de la transgression titano-prométhéenne : celle-ci vise la Puissance non pour dépasser l'humain mais pour le renforcer dans ses limites, c'est-à-dire dans l'importance que l'homme se

donne en tant qu'homme et pas en tant que matériau conducteur de l'énergie divine. La transgression prométhéenne brise le mouvement vital circulaire en détournant l'Energie du retour à sa source cosmique.

Vers le milieu du XXème siècle, la fusée a pris le relai de la flèche gothique qui, au Moyen Âge, pointait vers le cosmos. De l'élan que suscite mentalement l'édifice religieux à l'envol d'un engin spatial, on perçoit le même désir irrépressible de réintégrer un état céleste. Et ce, non pas pour fuir la Terre - le monde de la densité – mais, tout au contraire, pour affirmer, par une contemplation d'en haut, une capacité à la maîtrise de ce qui s'étend sous nos pas.

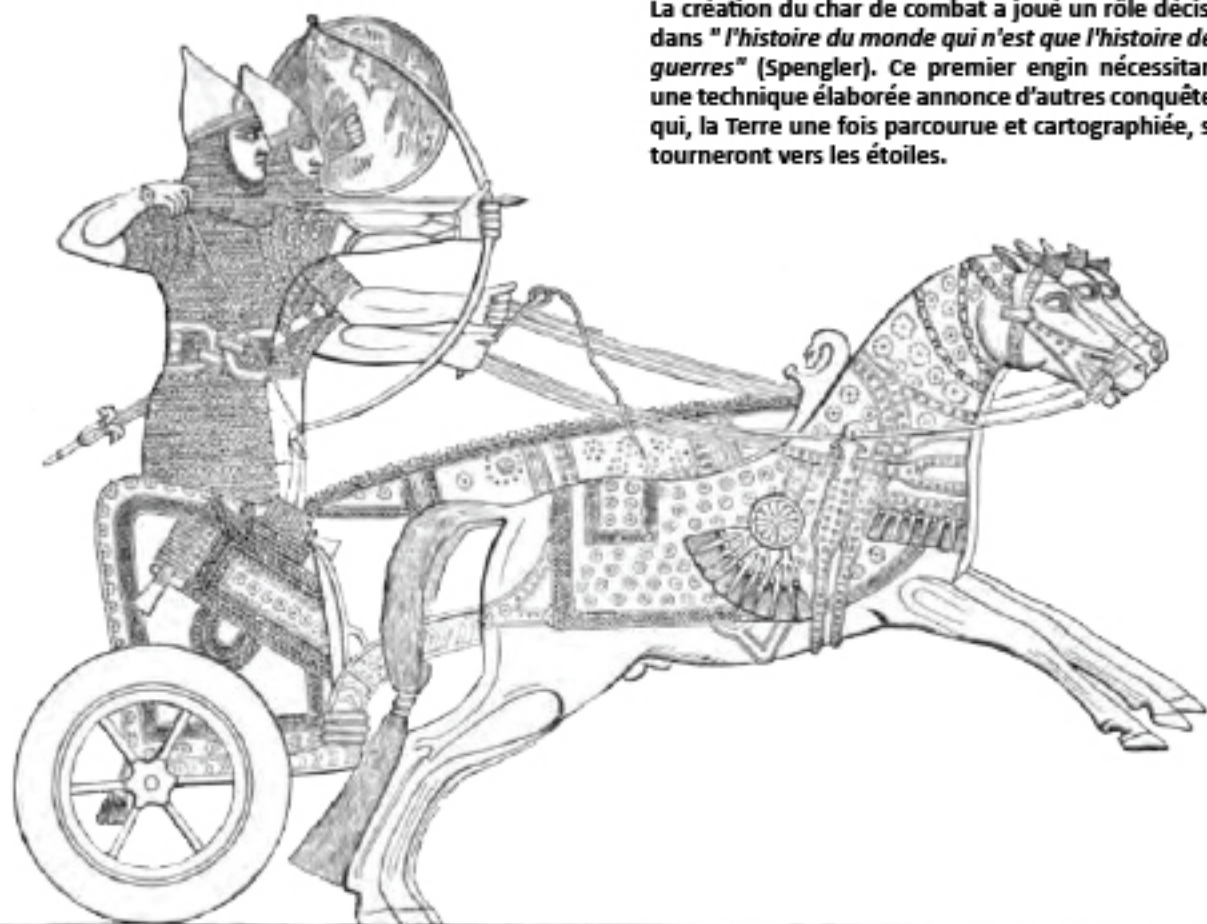


Dionysisme et faustisme

Contrairement donc à ce qu'affirmait Oswald Spengler dans le *Déclin de l'Occident* la culture faustienne et la culture antique ont la même matrice culturelle (sans même parler du substrat racial commun que le penseur prussien éluda totalement). Dionysisme ou Faustisme ne sont que des mots désignant à des époques éloignées de l'origine cette tendance appartenant en propre à l'humanité nordique. L'opposition Apollinien-Faustien/Mesure-Démesure qu'expose Spengler est un emprunt direct à l'opposition Apollinien- Dionysiaque que Nietzsche explicite dans sa *Naissance de la Tragédie*. La plus ancienne formulation de cette antithèse remontant à Plutarque, l'on peut penser que Spengler a choisi le terme de "faustien" à la place de "dionysien" pour donner une cohérence totale à sa thèse des cultures aux frontières totalement imperméables les unes aux autres, tout en permettant à ses lecteurs allemands une identification nationale à ce mythe de l'Occident. Cependant le choix du personnage de

Faust se justifie pleinement étant donné l'apport de la "matière" germanique appelée à transmuier, par invasions successives, l'Europe de l'Ouest gréco-romaine à soubassement celtique en Occident médiéval.

Dans une conférence, en février 1934, intitulée *Le char de combat et sa signification pour le cours de l'histoire mondiale*, Spengler expliquait que l'apparition de ce char était lié à la naissance d'un type d'homme nouveau au cours du second millénaire avant J-C. Mais cet homme nouveau n'était pas né à cette période de l'histoire : c'est lui qui avait déjà domestiqué le cheval en Europe et sa montée en puissance mena à la grande chevauchée des proto-iraniens depuis l'Ukraine jusqu'à l'Asie centrale. Cet homme nouveau n'est-il pas réapparu plus près de nous sous des "orages d'aciers" (Ernst Jünger) quasi simultanément avec l'invention du char mécanique ? Cet Homme Nouveau ne sommeille-t-il pas dans chaque descendant de l'humanité boréenne ?



La création du char de combat a joué un rôle décisif dans "l'histoire du monde qui n'est que l'histoire des guerres" (Spengler). Ce premier engin nécessitant une technique élaborée annonce d'autres conquêtes qui, la Terre une fois parcourue et cartographiée, se tourneront vers les étoiles.

Le fer et la roue : la voie de la puissance

Le métal (bronze/fer) est consubstantiel à toute culture non primitive. On dit du forgeron qu'il est le maître des civilisations. Il est le technicien premier. C'est par lui qu'un groupe humain transforme la violence destructrice en puissance créatrice. C'est grâce au "Maître du feu" que l'homme "entra" dans l'histoire : celle-ci est une Œuvre que l'homme sculpte par la guerre. Guerre et métal sont indissociables. Les alchimistes ne donnent-ils pas le nom de Mars au fer ? Dans la succession des périodes qu'impose le cycle (perçu par l'Inde arya, l'Iran mazdéen ou encore la Grèce d'Hésiode), toute culture peut-elle être autre que guerrière ? Le fer se trouve dans les entrailles de la terre mais c'est le ciel qui le donna à l'homme en premier. Tiré de météores, ce métal servit en premier à la fabrication d'armes. La Puissance offerte à l'homme le fut par les Cieux. Du reste, toute forme de Puissance en l'homme et dans la nature exprime le Divin. Dans des temps reculés proches de l'origine on comprend pourquoi le fer figurait comme matériau rituel et que

là où il n'existe pas de maison spéciale pour les prières et les assemblées, c'est dans la forge que l'on se rassemble". (Mircea Eliade)

L'histoire officielle admet que les premiers fers obtenus par réduction de minerai dans un four remontent vers le second millénaire av. J.-C. en Syrie du Nord par des forgerons hittites et que ce fut donc un peuple indo-européen qui employa le premier le fer pour la guerre.

Les Hittites gardèrent le secret de sa fabrication et avec ce monopole de la production du fer, ils accrurent encore leur supériorité militaire. La place de la métallurgie dans une culture en dit long sur sa vision du monde; et, de toutes les cultures, ce sont celles issues de la matrice indo-européenne qui ont porté l'extraction, la production et le travail des métaux (bronze/fer) à son niveau le plus haut.

Etendard culturel hittite en bronze : le swastika symbole suprême d'une religion qui est à l'origine action. Ce signe du Pôle présente un tracé dynamique qui, par sa répétition dans un ensemble de méandres, évoque aussi une pensée ordonnant la complexité.



Ce sont des descendants des proto-indo-européens (Hittites, Scythes, Tokhariens, etc.) qui ont diffusé l'art de la métallurgie du bronze, puis du fer, jusqu'à l'Extrême-Orient : en Chine où les objets de fer les plus anciens sont des armes en fer météorique datant du 14^{ième} siècle av J.-C. dont les spécialistes s'accordent sur le fait qu'elles soient de culture steppique "scytho-sibérienne" et non chinoise. Et de manière indirecte dans l'archipel nippon via la colonie Han de Corée du Nord : conjointement à l'introduction du cheval, les premiers objets en fer (des armes) atteignirent le Japon vers 200 av J.-C. Si la courbure des lames des armes blanches (*tachi*, *katana*, *wakizashi* etc.) a été portée à la perfection par les Japonais, elle est également un emprunt au guerrier indo-européen des steppes qui inventa le sabre courbe conçu essentiellement pour la taille. La courbure de la lame permet de tailler aisément en tous sens car le pouvoir de couper de ce type de sabre n'est pas directement lié à son poids, contrairement à la lame droite plus lourde conçue autant pour tailler qu'estoquer. En raison de sa maniabilité et de son pouvoir de glisse plus grand que la lame droite, on peut enchaîner très rapidement les coups de part d'autre de sa monture pour tailler l'ennemi sans toucher l'encolure de l'animal, ce qui est un grand avantage pour un cavalier. L'autre avantage est qu'au cœur de la mêlée d'un combat, le coup de taille est plus instinctif que l'estoc. C'est également à cette même époque qu'une influence mythologique scytho-sarmate s'exerce fortement sur la culture nipponne via la culture coréenne.

Métallurgie, domestication du cheval et invention de la roue à rayon (char de guerre) donnèrent à l'humanité boréenne la Puissance qui permit de transcender toutes limites. De l'Atlantique au Pacifique une même religiosité polaire - attestée par la diffusion du swastika symbole de la Puissance Céleste sur l'aire maximale d'expansion des Indo-européens - fit émerger

au centre de cet axe eurasiatique une proto-culture de la superpuissance avec l'apparition du char de combat. Contrairement aux lents chariots antérieurs à roue pleine, l'invention de la roue à rayons rendit le véhicule hippomobile très maniable et rapide. Dérivés des branches du swastika, les rayons de la roue prirent forme tandis que de l'Axe invisible du monde se matérialisa l'essieu métallique.



Entre deux colonnes portant des coqs (annonciateurs d'aurore, donc de renouveau), Athéna porte sur son bouclier l'image d'une roue exprimant ce que la déesse représente : la technè. Il est également loisible de voir dans cette roue une allusion au char d'Hélios dont les coqs chantent la venue. Dans ces conditions l'image montrerait que l'éclairement du monde et, plus sélectivement, de certaines consciences va de pair avec une maîtrise du monde terrestre en attendant l'exploration du cosmos et l'on songe, bien entendu, à la station orbitale en forme de roue, conçue par Werner Von Braun, telle qu'elle apparaît dans le célèbre film 2001, *l'Odyssée de l'espace*.

La vision du mouvement giratoire stellaire autour du Pôle permit la création de la première *machine de guerre* que fut le char par l'application technique du Principe cosmique. Matérialisme et sens du sacré sont ici intimement liés dans une vision du monde à la fois dynamique et guerrière. Avec le métal et le cheval, l'homme indo-européen était parvenu à la Puissance suprême. Avec le char, il atteignit la surpuissance. Par sa nouvelle force de frappe, l'homme indo-européen se rapprochait du Divin sur le mode *actif* : c'est l'homme nouveau de la fameuse culture "chariste" dont parlait Spengler dévastant tout sur son passage,

premier de ces Empires et, par un mouvement dialectique de l'histoire, la matrice de l'Europe médiévale.



anéantissant ou repoussant tous les indigènes qu'il rencontrait. «Une âme pénétrée de l'impression de puissance illimitée contenue dans ce poing rompu à l'action; une âme ennemie de tous, tuant, haïssant, résolue à vaincre ou à mourir" (Spengler). La guerre de conquête de l'Asie des indo-européens fut la première *Blitzkrieg*. Les représentations féminines typiques du paléolithique et du néolithique disparaissent au profit de la représentation de guerriers en armes, de chars, d'armes de roues mais aussi d'astres. Avoir la puissance sur terre pour refléter la Puissance Céleste, pour atteindre l'état *maximal*, pour être un reflet de la vague d'énergie du Cosmos et non pas pour défier Dieu ou les Dieux. De cette proto-culture centre-asiatique de la superpuissance émergeront toutes les Impérialités solaires organisatrices d'espace. L'Iran avestique sera le

Un char à faux : les Perses augmentèrent la puissance – et le pouvoir dévastateur – du char de guerre en dotant le timon et les roues de double ou triple lames de fer. Cet ajout ne manquait pas de provoquer un sentiment de terreur panique chez l'adversaire. L'effet psychologique démultiplie en quelque sorte les capacités d'un tel engin. La bataille se gagne d'abord en démoralisant le camp adverse.



Engins de guerre imaginés par Léonard de Vinci : une version mécanisée du char à faux de l'antiquité. La forme est ici directement inspirée du swastika à branches courbées. Le symbole du Pôle se change en redoutable machine à vaincre.

Le guerrier "chariste" des steppes, parce qu'il se déplaçait loin et était toujours en mouvement, ne pouvait fixer son regard sur rien d'autre que l'horizon qui semblait sans fin. Il avait la "passion de la troisième dimension" que Spengler attribue à l'homme faustien. Puissance et mouvement vers l'illimité. Ces mots que Goethe fait prononcer à Faust : *"Quant à mon char, ma fortune attelle six coursiers, leurs membres ne sont-ils pas miens ? Et n'est-ce pas moi qui foule comme l'éclair la piste glorieuse ? Les vingt-quatre membres sont miens, et miennes toutes les forces que j'ai unies"* conviennent aussi bien à l'esprit européen que décrit Spengler qu'à celui de l'humanité boréenne des origines.

Puissance, paganisme et identité

Le "faustisme" ou le "dionysisme" ou quel que soit le nom qu'on lui donne n'est que l'expression de la vision du monde des descendants et héritiers de l'humanité nordico-polaire. Les cavaliers indo-européens n'étaient pas des nomades comme le furent les Huns ou les Mongols. C'était des conquérants qui détruisaient pour bâtir : une volonté d'organiser l'espace afin de lui conférer une forme. De cette ancienne zone d'expansion indo-européenne émergea un Axe Imperial qui, comme l'a souligné à plusieurs reprises Robert Steuckers dans ses pénétrants exposés, aurait pu constituer un seul bloc de l'Ecosse au delta du Gange si l'Empire romain, l'Empire parthe et l'Empire Gupta avaient eu le temps de se fédérer en un supra-empire pour constituer, selon l'expression de J. Parvulesco, "l'Empire Eurasiatique de la Fin".

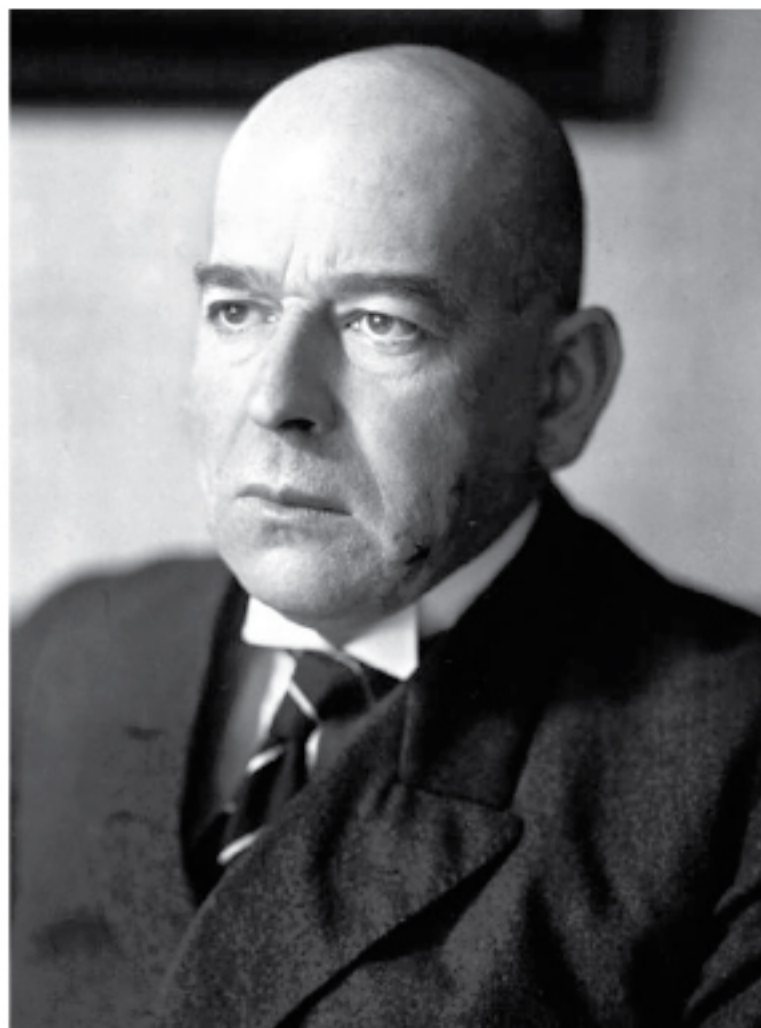
Mais les temps n'étaient pas encore venus pour cela et la chaîne ininterrompue de ces trois superpuissances à matrice européenne fut brisée par les coups de boutoir répétés, au nord, des hordes turco-mongoles et, au sud, des tribus arabes. Indépendamment de la lutte acharnée perso-byzantine qui avait affaibli la solidité de ce possible empire, les forces nomades hunniques et sémitiques étaient parvenues à le briser parce qu'elles avaient assimilé les techniques et tactiques militaires des guerriers indo-européens des steppes. Comme un chercheur allemand l'a souligné, c'est Mahomet qui imposa l'élevage du fameux cheval dit "arabe"; le prophète lui devait, rappelons-le, la réussite de son évasion. Issu à l'origine d'une culture nomade dans laquelle le chameau se révélait indispensable, Mahomet fit du cheval non plus un simple animal domestique –

dont le caractère noble fut loué par bien des poètes du sud et du nord de l'Europe – mais un potentiel guerrier supplémentaire joint à la récupération des tactiques de cavalerie issues de Rome, de Byzance et de la Perse sassanide. L'expansion fulgurante de l'Islam doit beaucoup à cet animal à l'origine attribut exclusif des peuples nordiques.

Cette dislocation de l'Axe indo-européen eurasiatique a déterminé le cours de l'histoire européenne jusqu'à nos jours et est une des conséquences du "Déclin de l'Occident". Dans ses écrits posthumes, Spengler avait changé ses vues sur les différentes cultures qu'il avait analysées dans son célèbre ouvrage, décrivant une proto-culture ou "culture-amibe", commune à l'Europe, l'Inde et la Chine. Il nomme cette proto-culture Turan, c'est à dire le Nord. Turan s'étend de la Scandinavie méridionale à la Chine septentrionale et se définit uniquement par son éthique guerrière. Turan, c'est un monde où la vie n'est qu'un champ de bataille et le seul lien qui relie les peuples qui y vivent est le char de combat. Même si Spengler à ce stade de réflexion ne fait aucune connotation raciale dans ces écrits, désignant sans distinction comme "touraniens" peuples indo-européens et ouralo-altaïques, plusieurs de ses notes lapidaires contenues dans son *Frühzeit der Weltgeschichte* laissent penser qu'il était en train de passer d'un vitalisme athéiste à un vitalisme pagano-nordique :



Un « clibanaire » perse, ancêtre du chevalier. En se couvrant de métaux, le guerrier indo-européen « endosse » les avancées techniques du courant civilisateur dont il est à la fois l'avant-garde et le protecteur



tribus vers le sud[...] Ils étaient dévorés par une profonde nostalgie à la poursuite d'une "patrie" lumineuse, solaire. En ce temps-là apparaît pour la première fois sous forme d'histoire universelle, le mal du pays à la recherche du Sud, essence de la Vie [...] la lutte pour le contrôle des routes du nord, fleuves, côtes, pour le commerce apporta des nouvelles du monde au soleil incandescent : de l'Egypte et ses pyramides miroitantes d'or à la Babylone fabuleuse, à l'Inde dravidienne luxueuse jusqu'à la Chine féconde. Ils voulaient aller là [...] Ils volèrent vers la lumière comme des insectes".

Oswald Spengler (1880-1936) Ses écrits posthumes montrent une « pagano-nordicisation » de sa philosophie vitaliste. Sans la perception d'une lointaine origine polaire dont la religion païenne porte l'empreinte, le dynamisme existentiel serait incomplet.

"Toute forme de Puissance ne peut en fait qu'être vécue seulement sur le mode panthéiste ou polythéiste. Le monothéisme est une abstraction. Poly-et pan-théisme sont similaires. Le monothéisme, tant qu'il ne devient pas une pure abstraction, se trouve dans le panthéisme (la Toute Présence, la Toute Puissance, le sans nom du Deus Sive Natura) ou dans le polythéisme (les vrais contre les faux Dieux)"

Toute pseudomorphose n'a qu'un impact superficiel sur l'humanité nordique :

"Religion du Nord- de la race nordique : Les khans "mongols" étaient blonds à la peau claire. Un ensemble confus de types raciaux et de langues. Le religieux leur est "indifférent". S'ils appartiennent officiellement à l'Islam ou au nestorianisme, c'est pour eux seulement un costume. Ils ne croient pas à la puissance de Dieu : ils ont eux-mêmes cette puissance."

Le moteur de l'action des héros de Turan est la volonté d'atteindre l'astre solaire : "Héroïsme : on ne doit pas croire que la faim ou le besoin de territoire poussa ces



Ce bronze grec montre un guerrier dorien, l'exemple même d'une force créatrice et conquérante.

Et, à ces époques proches de l'Origine, le monde n'est pas vu au travers du prisme de l'intellect :

"Les peuples nordiques ne pensaient pas le soleil en tant qu'astre mais comme lumière [...] L'aurore et le soleil étaient identiques. Rien d'"astral" qui est une abstraction mais nostalgie de la clarté".

Le paganisme est la religion de la Puissance totale parce que cosmique, animant la Totalité de ce qui existe :

"Les puissances [résident] dans chaque arme, [dans] chaque ustensile, pierre, bête, plante. L'âme de la propriété [dans le nord]. De là, les armes célèbres dans les légendes nordiques (flèche de Philotece, corne de Roland, épée de Siegfried)"

"Le panthéisme nordique voit le divin dans chaque bête, chaque plante, chaque montagne, chaque fleuve".

Alors que :

"Le christianisme est asservissement de la vie, des formes vivantes, des moeurs au travers de statuts intellectuels."

Par moment Spengler semble même se rapprocher d'une vision que l'on pourrait qualifier d' héroïco-nordique : *"[...] 4000 av. J.-C L'homme du Nord est créatif dans le Sud - toutes les cultures en témoignent - mais il en meurt."*

Ethique et esthétique ne font qu'un dans cette vision du monde :

"La grandeur, se trouve dans le Nord, dans l'esprit solaire. Rébellion héroïque. Je suis le destin. Les dieux sont traités comme des compagnons. On cherche la dureté, la force, la fierté. Combat individuel. Bravoure. L'ennemi n'est pas simplement tué par utilité mais pour la beauté du geste. Le combat se comprend comme contenu de la vie. [...] Palais en flammes, flots de sang, exaltation de la puissance de l'homme. "

Car vivre c'est être à la hauteur du combat qu'impose la nature :

"Héroïsme : c'est l'éthique du Nord, là, où la nature est l'ennemie de la vie et chaque pas un combat. Dans le sud seulement était possible une vie à la Diogène dans son tonneau. Ici il y a seulement combat ou mort."

Seul le Nord peut avoir une éthique guerrière : le Nord est lieu du combat parce qu'il est l'Origine et qu'il faut combattre pour "ré-intégrer" l'état originel. Il précise également :

"La religion est à l'origine action, non croyance."

Une technique-de-puissance dévoyée mais non coupée de son indo-européanité matricielle

Malgré le reflux spatial de l'Europe suite aux conséquences géopolitiques de la perte de l'Asie centrale indo-européenne devenue turco-mongole (invasions postérieures hunnique, arabe et ottomane du sous-continent européen) et malgré la pseudomorphose proche-orientale que l'Europe a subie avec toutes ses conséquences au fil de son histoire, de l'effondrement de l'Empire romain à l'immigration de masse actuelle afro-asiatique et au consumérisme en passant par les guerres de religion, la révolution "française", l'hégémonie anglo-saxonne, l'atlantisme etc., l'homme européen a poursuivi son ascension technique jusqu'au feu nucléaire et à la conquête spatiale en devenant le

maître de l'acier comme l'homme indo-européen avait été le maître du bronze et du fer. Du mouvement circulaire des roues du premier char conçu dans les steppes par des guerriers cavaliers venus d'Ukraine au mouvement circulaire autour de la Terre du premier satellite (Spoutnik I) conçu par un ukrainien (S.Korolev) et lancé depuis ces mêmes steppes (Kazakhstan), la technique n' a cessé d'apporter à l'homme la Puissance qui allait lui permettre de retourner vers l'espace et, ainsi, de participer au mouvement giratoire cosmique. La puissance de destruction de l'homme européen n'est pas nihiliste mais créatrice : on détruit pour bâtir, pour reconstruire un monde qui sera le reflet du Cosmos et conforme à l'ordre qu'il présente.



Missile Nike hercule

C'est d'ailleurs dans le domaine de l'armement (si important dans les mythologies indo-européennes) que se révèle avec le plus d'intensité la pseudomorphose par laquelle notre civilisation est passée : ne serait-ce que dans le secteur des missiles, il n'y a qu'à voir la fréquence des noms issus des mythologies indo-européennes (la gréco-romaine étant d'ailleurs surreprésentée) donnés par les différents pays occidentaux christianisés : Hadès, Poséidon, Atlas, Eryx, Pluton, Polyphém, Perseus, Thor etc. Marquer ses réalisations du sceau de la Force, non dans une optique titanesque de défi à la Nature mais dans celle d'être digne de la Puissance de cette nature grandiose et menaçante dans ses diverses manifestations, ce qu'attestent d'autres noms tels que : Typhon, Elbrus, Taurus, Aigle, Stallion, Python, Crotale, Spider etc. Quant aux très rares fois où l'on reste sur le terrain biblique, le nom que l'on choisit ce n'est pas Jésus ou Marie, c'est Satan (le mastodonte SS-18 russe à têtes nucléaires multiples). Tout cela montre à quel point que, lorsqu'il s'agit de tactique vitale, l'homme européen

retrouve son instinct et oublie les antivaleurs d'une religion qui n'est qu'impuissance, par dégénérescence et par occultation volontaire d'un substrat héroïque qui, à l'origine et particulièrement avec la figure de Saint Jean, fit très brièvement irruption dans le monde sémitique sans pour autant lui appartenir, comme le prouve le rejet par ce même monde du Khristos (terme grec, faut-il le rappeler) révélant, lors de sa Transfiguration, un corps de lumière véritablement apollinien.

La technique (qui est à l'origine technique de guerre, technique-de-Puissance et pas technique-de-confort propre aux pays post-industrialisés obsédés par la quantité, consuméristes et, dans ces conditions forcément décadents) est un domaine non contaminé par la pseudomorphose "magique" parce qu'elle touche à l'identité pure de l'homme indo-européen tout à la fois apollinien, dionysiaque et faustien. Elle s'impose comme le lien avec les Dieux et décuple l'élan vital qui le conduit depuis toujours à ré-intégrer le firmament et à façonner le monde terrestre selon l'ordre cosmique. La technique n'est pas propre à l'humanité, dans le sens où nos présentes sociétés entendent ce terme, mais à l'humanité hyperboréenne. Les autres groupes humains ont seulement bénéficié de cette technique. La culture nipponne fut la plus douée dans l'exploitation de cet héritage.



Dans le domaine de l'armement, les références aux mythologies ou à la nature sont omniprésentes. Ici le missile américain MIM-14 *Nike-Hercules* qui succéda avec le LIM-49 *Nike Zeus* au MIM-3 *Nike-Ajax*.



Dernier acte : l'Occident comme œuvre au noir

Le corps européen était trop fort pour que l'infection provoquée par la déliquescence d'un christianisme accueillant le monde à bras ouvert le tue, même si force est de constater que cette fin de cycle occidentale qui correspond au dernier acte d'une Europe est entrée dans sa phase terminale, "dévorée de l'intérieur sous l'assaut des peuples de couleurs" comme l'avait prédit Spengler dans *L'homme et la technique*, peuples de couleurs eux-mêmes arrachés à leurs identités et déracinés par l'omnipotence d'un capitalisme apatride. Mais Spengler a subi lui aussi cette pseudomorphose. De Nietzsche, il n'a retenu que son vitalisme. Spengler a annoncé la mort de la civilisation européenne mais il s'est révélé dans l'incapacité d'envisager cette fin de l'Occident comme une œuvre au noir (selon la formule alchimique bien connue), une mort qui précède une renaissance parce qu'il n'avait pas fait sienne cette vision du Retour néo-païenne propre à Nietzsche et à d'autres personnalités faustiennes de l'époque telles que Louis Auguste Blanqui ou Gustave Le Bon. L'Europe occidentale va disparaître comme ont

disparu l'Iran mazdéen, le Saint-Empire, le Royaume burgonde ou les Goths de Crimée mais l'indo-européanité boréenne demeure depuis l'origine en réapparaissant sous de nouvelles formes.

Nous sommes désormais à l'heure où des individus des plus lamentables et que l'on pourrait qualifier, en proposant un néologisme, de « golémiques » dirigent la plupart des États de la planète et mettent en application le plan De Coudenhove-Kalergi pour qui "l'homme du futur sera métis". Ainsi préparent-ils mentalement l'homme européen à sa nouvelle "identité" (transitoire) qui ne doit plus se définir par le sang et le sol mais en fonction de l'envahissement de notre continent par toutes les identités culturelles allogènes car il faut "changer l'homo ferus en homo domesticus, l'homme bête de proie en homme bête domestique" précise encore De Coudenhove-Kalergi. Face à ce péril mortel, car il s'agit d'un véritable ethnocide planifié, le temps est venu pour nous d'être des passeurs, "des gardiens postés sur le seuil des valeurs" (Arthur Moeller van den Bruck).



Comme l'a écrit Pierre-Emile Blairon, *"parmi les hommes qui ont vécu une fin de cycle, peu nombreux sont ceux qui ont en même temps eu la chance de connaître le renversement du temps et le redressement"*. Peu importe que la majorité d'entre nous soit appelée à disparaître dans la tragédie qui vient à grand pas, l'essentiel étant que nos descendants aient armes et bagages pour franchir le gué.

Explosion de la "Tsar Bomba" soviétique le 30 octobre 1961 en Nouvelle-Zemble. Le champignon atomique culmina à 65 000 m d'altitude (7 fois la hauteur de l'Everest) avec un diamètre de 40 km et fut visible à plus de 1000 km du point d'impact. L'explosion d'origine humaine la plus gigantesque de tous les temps. De par sa nature, seule la culture faustienne pouvait atteindre un tel niveau, là où la création embrasse la destruction, toutes deux gémellées comme le jour et la nuit.

Bibliographie

Friedrich Nietzsche : La volonté de puissance (1888).

Oswald Spengler : Le déclin de l'Occident (1918-22).

L'homme et la technique (1931).

Frühzeit der Weltgeschichte. Fragmente aus dem Nachlass (1966).

Mircea Eliade : Alchimistes et forgerons (1971).

Robert Steuckers : Sur l'identité européenne (communication "Fête de l'identité" 2003).

La notion d'Empire de Rome à nos jours (conférence Cercle-Hélios 1995).

Guillaume Faye : Les titans et les Dieux (entretien revue Antaios 2001).

Eugène Montsalvat : Contre l'homme faustien (article 2014).

Wilfried P.A. Fischer : Les Indo-européens et la domestication du cheval (1986).

George Sansom : Histoire du Japon (1974).

Jean-Paul Roux : Histoire de l'Asie centrale (1997).

R. Coudenhove-Kalergi : Praktischer Idealismus (1925).

Pierre-Emile Blairon : La roue et le sablier (2014).

LE CADRAN DES QUATRE ÂGES

Paul-Georges Sansonetti

Dans son livre intitulé *La Roue et le Sablier* – à diffuser sans modération autour de soi ! – Pierre-Émile Blairon use d'une efficace métaphore pour illustrer le thème du point le plus bas de l'involution. Il compare le cycle à un cadran d'horloge sur lequel les trois aiguilles (marquant l'heure, la minute, la seconde) seraient réunis pour 6 heures 30. Le chiffre 6, indiqué trois fois, ferait alors transparaître le redoutable nombre de la Bête qui, dans l'*Apocalypse* de l'évangéliste Jean, symbolise les jours les plus désespérants de toute l'histoire du genre humain. L'image choisie par notre ami Pierre-Émile est d'autant plus pertinente que, selon la Tradition, les quatre Âges se succédant prennent place sur un cercle et non pas sur une ligne droite. D'où le terme de « cycle », dérivé du grec *kuklos* signifiant, effectivement, cercle. Méditer cette image conduit à clarifier certaines données présentes aussi bien dans le domaine chrétien que dans celui d'autres religiosités. Des données indispensables afin d'approcher les significations hautement symboliques de certains textes et monuments sacrés. Ce qui nous amène à retrouver – mais sous un angle différent par rapport à plusieurs de nos études – la doctrine dite des quatre Âges.

60 minutes pour 60.000 ans

Ainsi que le sait toute personne s'intéressant à l'ésotérisme, ces Âges d'inégales durées se succèdent durant le cycle et, hormis le premier, règne de la perfection, marquent l'involution – et non l'évolution ! – de l'Humanité. Au fur et à mesure que s'écoulent des dizaines de millénaires, les êtres voient s'amenuiser, puis disparaître, les prodigieuses facultés qu'ils possédaient, disent les traditions, durant l'Âge originel. Conséquemment, le souvenir d'un temps aussi mémorable n'a pas pris place dans les annales historiques mais dans le domaine du mythe et de la légende. Associé aux ténèbres et, dans l'Inde, à la déesse Kali incarnant un principe de destruction, le dernier Âge (*yuga* en sanscrit) dure 6000 ans. Il est enseigné que

cette période est la plus courte car celles qui la précèdent sont respectivement, en remontant vers la première, deux fois (soit 12.000 ans), puis trois fois (ce qui donne 18.000 ans) et, enfin, quatre fois (autrement dit 24.000 ans) plus longues. La totalité du cycle est de 60.000 ans. Notons que ce nombre fait écho aux 60 minutes ainsi qu'aux 60 secondes, à l'intérieur de chaque minute, constitutives des heures et, donc, du temps si souvent comparé à un fleuve. Il est également intéressant de rapprocher, toujours par le 60, le nombre d'années du cycle, de l'angle formateur d'un triangle équilatéral symbolisant la Montagne suprême – image du Pôle nord – qui figure l'immuabilité. À l'« extrémité » du monde ou, si l'on préfère, à son sommet se tient ce qui est « principal ». Montagne à jamais hors du flot temporel traçant le cycle. Là prend place tout ce qui se situe hors des changements circonstanciels, modes illusoire, obligations ou contraintes qu'imposent les « décideurs » planétaires inflexiblement déterminés à façonner des citoyens de façon à ce qu'ils se conforment à l'idéologie imposée. Lorsque le cycle s'approche de son terme, les sociétés vivent l'inversion la plus évidente de ce que représente le triangle équilatéral. Dans une précédente étude ¹, nous nous sommes efforcés de mettre en parallèle la doctrine hindoue des quatre Âges avec celle des Grecs, transmise par le poète Hésiode², comportant également quatre grandes périodes que distingue chacune l'attribution emblématique d'un métal. Manifestant la perfection, le *Satya-Yuga* correspond à l'Âge d'Or tandis que les deux suivants, le *Trêta-Yuga* et le *Dwâpara-Yuga*, se retrouveront dans l'Âge d'Argent et l'Âge d'Airain.

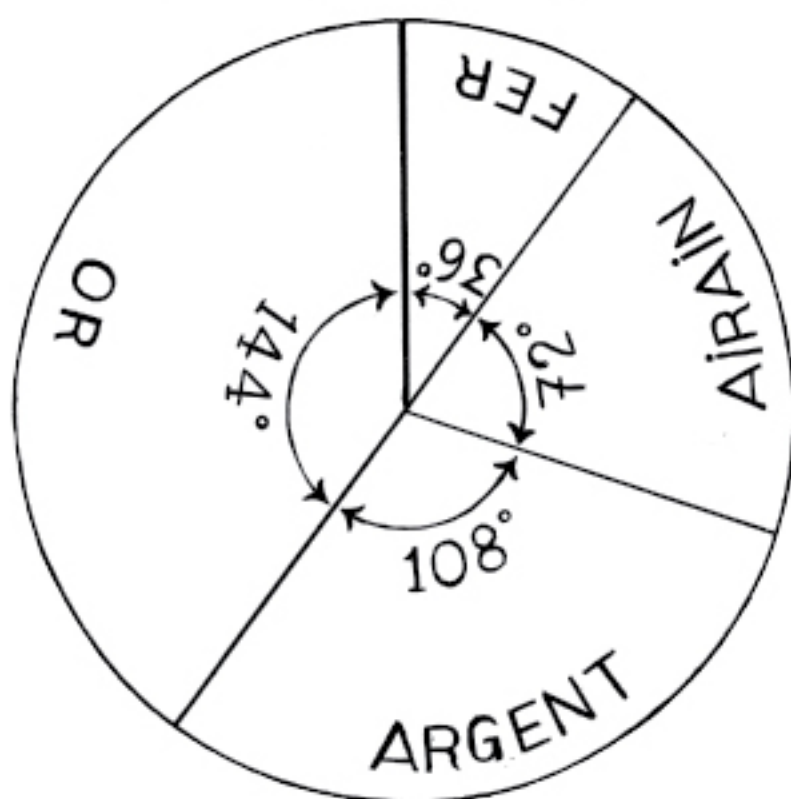
¹ Cf. *Hyperborée magazine* (ancienne série), n° 6, p. 9.

² Voir son texte intitulé *Les Travaux et les Jours*, Éditions Le Livre de Poche, Paris, 1999, p. 101, vers 109.

Le métal associé au soleil correspond à l'Âge premier pour bien signifier qu'en une telle période régnait la « lumière » – comprenons un total éclaircissement des consciences - et une immuable jeunesse puisque, redisons-le, l'or ayant pouvoir de ne pas noircir (comme l'argent), ni de verdir (semblablement au cuivre), ni de rouiller (pour le fer), échappe à toutes les avanies résultant des effets du temps qui s'écoule.

144 degrés d'or lumineux

Sur le cadran du cycle, les 60.000 ans font évidemment songer aux minutes composant une heure (ou les 60 secondes qu'égrène une minute), selon un rythme que fonde la durée de chaque Âge. En procédant à un simple calcul, il est loisible de constater que si l'on divise 360° par 60 le résultat est de 6° . Dans ces conditions, le 60 correspondant aux 60.000 ans du cycle, nous pourrions dire que chaque millénaire occupera une minute du cadran. Par conséquent, les 24.000 ans de l'Âge d'Or couvriront exactement 144° (avec les $6^\circ \times 24$). Et ce nombre, carré de 12, est celui que l'évangéliste Jean



attribue à la « Jérusalem Céleste », surnaturelle citée « descendue du ciel d'auprès de Dieu »³, autrement dit exprimant le concept archétypal de société idéale car homogène. La cité est d'un matériau singulier, précisément conçu pour susciter une interrogation : elle est « d'or pur, pareil à du pur cristal »⁴. L'or est

directement allusif à l'Âge premier ainsi qu'au rayonnement solaire, tandis que le cristal renvoie également à la luminosité tout en connotant une image de transparence pour dire que le métal dont il est question ici n'est extrait d'aucune mine ou, par le tamis, ne serait nullement collecté dans le lit des rivières. Un or immatériel car allusif à la lumière divine. Ce qui, en regard de la Tradition, relève de la normalité puisque le texte de Jean précise que cette « Jérusalem » émane « du ciel d'auprès de Dieu, brillante de la gloire de Dieu »⁵. Rappelons que le mot « gloire » n'est pas que synonyme de renommée et renvoie à une notion de resplendissement. Du reste, Henri Corbin, éminent spécialiste de l'ancien Iran, a traduit le terme Xvarnah, l'illumination surnaturelle dont il est question dans le mazdéisme, par « Lumière de Gloire ». Et la « gloire de Dieu » est évidemment l'éclaircissement entourant la manifestation de sa toute-puissance.

L'argent, miroir du Dharma

L'Âge d'Argent s'étend sur 18.000 ans. De fait, la durée qui lui est impartie représente les trois-quarts de l'Âge précédant et sa projection sur le cadran couvre exactement 108° . Ce nombre, qui ne nous est pas inconnu car il en fut question dans d'autres articles⁶, est celui de la « chaîne des mondes » et de « l'enchaînement causal des cycles et des états d'existence », ainsi que le précise René Guénon⁷. On pourrait dire qu'il s'agit de tout ce qui résulte d'un ordre universel – attribuant sa juste place à chaque chose selon les potentialités qu'elle possède - que l'Inde dénomme Dharma. La symbolique d'un tel cadran montre que la notion de Dharma ne peut réellement se manifester dans le domaine sociétal qu'à partir du moment où, l'Âge d'Or ayant disparu, l'existence d'une loi « principielle » doit être rappelée à la conscience des individus.

³ *Apocalypse*, 21,

⁴ *Ibid.*, 21, 18.

⁵ *Ibid.*, 21, 10-11.

⁶ Cf., par exemple, le numéro 3 (nouvelle série) d'*Hyperborée*, p. 18.

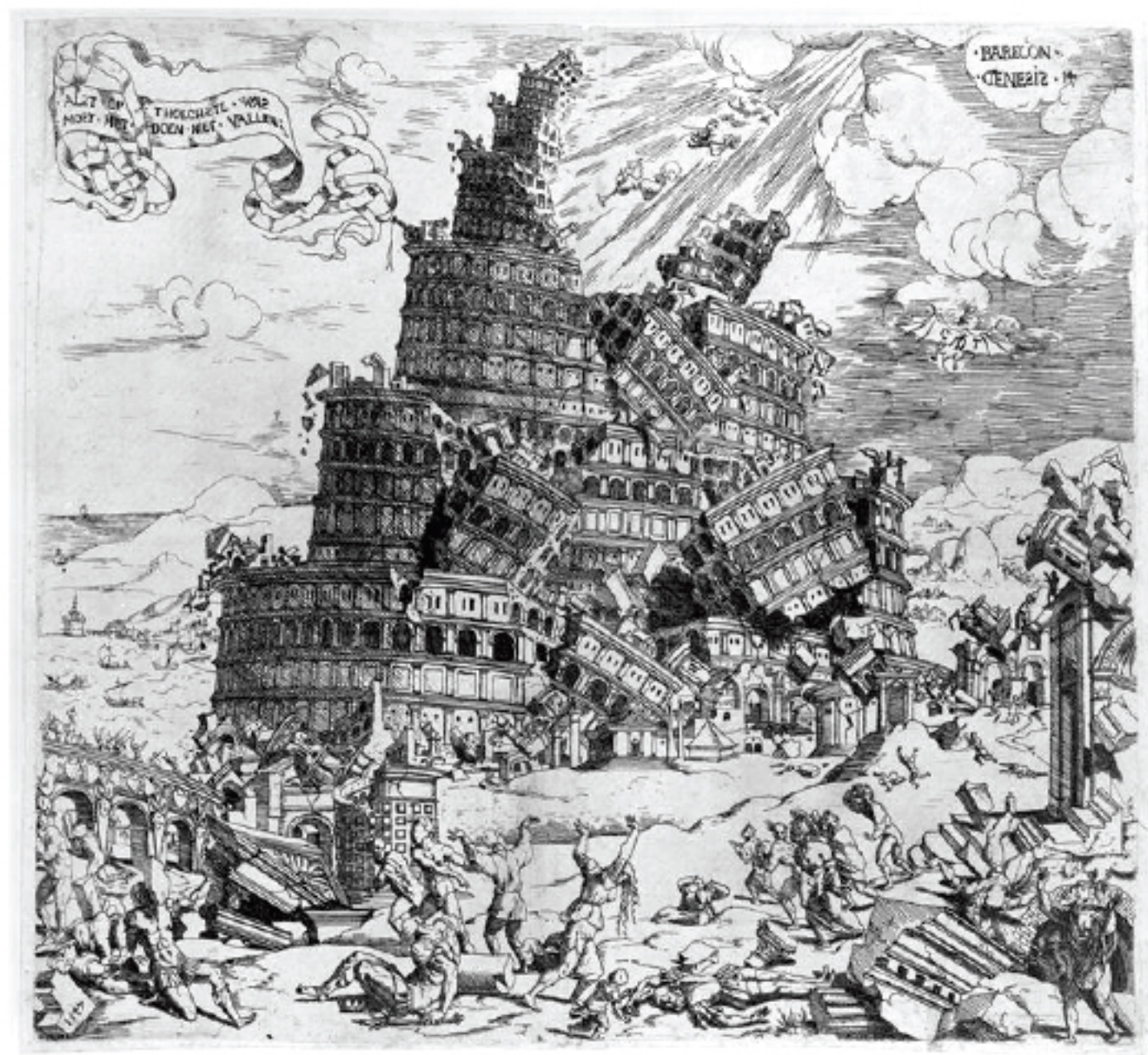
⁷ Dans *Le Roi du Monde*, Éditions Gallimard, Paris, 1958, p. 53, note 4.

Ceux vivants en Âge premier n'en ayant nul besoin dès lors qu'ils étaient, de par la perfection les caractérisant, naturellement porteurs de cette loi. Le mot *Dikè* (« justice »), dont use Hésiode, est, dans la civilisation grecque, l'équivalent du sanscrit *Dharma*. Le poète écrit en effet qu'après la disparition des temps qu'emblématise l'or, il fut donné à ces êtres immortels de parcourir le monde « drapés de brume » (métaphore pour dire qu'ils sont invisibles) et « gardant la justice »⁸. De fait, Hésiode le dit fort clairement, ce qu'il nomme l'*Hybris*, - nous dirions l'orgueil inhérent à l'« ego » (et, par conséquent, à l'individualisme) - fait son apparition en Âge d'Argent ; car les êtres de ce temps « ne pouvant

détourner leur immense violence les uns des autres », abandonnèrent « les autels des divinités bienheureuses où les mortels se doivent de sacrifier »⁹. Le sacrifice étant pour la Grèce l'une des façons de marquer le respect dévolu à la *Dikè* ou, en Inde, au *Dharma*.

⁸ *Les Travaux et les jours*, op. cit., p. 101, vers 124-125.

⁹ *Ibid.*, p. 102, vers 134-137.



Sur cette gravure du XVI^{ème} siècle, signée du Hollandais Cornelis Anthonisz, on voit la gigantesque tour - symbolisant un orgueil que les Grecs qualifieraient de « titanique » - qui se disloque en morceaux et, de la sorte, annonce le fractionnement de l'espèce humaine.

Quand l'airain brise l'originelle unité

L'Âge d'Airain comporterait 72°. Que peut bien signifier ce nombre ? Il intervient dans diverses traditions mais sans que l'on puisse en tirer une interprétation générale claire. Le docteur Allendy dans son gros ouvrage, *Le Symbolisme des Nombres*¹⁰, énumère les mentions du 72 dans la tradition hébraïque : il est question, entre autre, des 72 barreaux de l'échelle de Jacob établissant la jonction entre la terre et le ciel.

Mais il faudrait ajouter que les anges montent et descendent de cette échelle et, dans ces conditions, on a une double circulation car si 72 barreaux conduisent aux cieux, autant (et ce sont les mêmes) sont nécessaires pour regagner le domaine terrestre, ce qui ramène au nombre 144 associé à la « Jérusalem céleste » descendue, nous le savons, depuis les hauteurs divines. On nous parle aussi des 72 langues qui résultèrent de l'orgueilleux désir d'atteindre le ciel en construisant la Tour de Babel. Et, il se trouve que, pour Julius Evola, cette entreprise avortée est à mettre en parallèle avec celle des Titans révoltés contre Zeus et qui s'efforcent de s'emparer du domaine des dieux, au sommet de l'Olympe, en entassant des montagnes l'une sur l'autre. Une telle tentative illustre, toujours selon Hésiode, la mentalité chargée d'orgueil et de violence des êtres destinés à peupler l'Âge d'Airain. En fait, l'harmonie que représentait pour l'espèce humaine le 144 est désormais brisée en deux, de la même façon que la multiplicité des langues marque l'éclatement de l'unité originelle.

Nous disons harmonie à propos du carré de 12 car il figure une humanité complète dans la mesure où il s'agit des signes du zodiaque et de leurs ascendants. Comme il y a 12 ascendants possibles par signe nous aurons $12 \times 12 = 144$. Ainsi, par exemple, des personnes nées sous le signe du Lion se retrouveront, en fonction de leur heure de venue au monde, ascendant Lion ou ascendant Vierge ou Balance ou Scorpion etc... Le nombre 144 désigne donc une société rassemblant

toutes les composantes astrologiques. C'est, du reste, la raison pour laquelle, dans l'*Apocalypse* de Jean, il est question des 12 tribus d'un Israël mythique et référentiel aux injonctions de l'Éternel concernant l'organisation des Hébreux. On nous dit qu'il y a 12.000 membres par tribu et l'on sait que chacune fait référence à un signe du zodiaque. Ainsi, celle de Manassé occupait deux portions séparées de territoire afin d'illustrer la dualité du signe des Gémeaux. Selon la tradition hellénique, Jean Richer l'a montré dans son magistral ouvrage intitulé *La Géographie sacrée du monde grec*¹¹, ce concept a pris corps sous l'aspect de 12 cités (à la place des tribus) renvoyant aux signes du zodiaque.

Un 666 tout à la fin du cycle

Sur le cadran, après les 144°, 108° et 72°, il ne reste que 36°, le dixième des 360°, représentant le plus court et dernier des quatre Âges et auquel est associé le Fer. Âge de toutes les calamités prévient Hésiode car « il ne restera chez les hommes que les lugubres douleurs »¹². Cet Âge de Fer, qualifié de Noir dans l'Indouisme, a donc pour valeur 36, le carré de 6, chiffre qui structure notre espace de vie dès lors qu'aux quatre directions de l'espace gouvernées par les points cardinaux s'ajoutent le nadir et le zénith. Et ce, afin de préciser que lors du dernier Âge il reste à l'espèce humaine des données spatiales qui, pour demeurer dans l'ésotérisme chrétien avec saint Jean, seront au centre d'un monde rénové. En effet, si la longueur, la largeur et la hauteur de la « Jérusalem céleste » sont égales, alors sa forme ne peut être que celle du cube dont chaque face regarde l'une des six directions¹³.

¹¹ Éditions Hachette, Paris, 1967.

¹² *Les Travaux et les jours*, op. cit., p. 104, vers 200-201.

¹³ Sur cette symbolique du cube, voir le numéro 12 (ancienne série) d'*Hyperborée*, p. 67 ainsi que p. 74-77.



Monnaie de la cité antique de Aigéai, première capitale du royaume de Macédoine. Comme pour les monnaies frappées à Edesse, on voit une chèvre, autrement dit le signe astrologique du Capricorne. Aigéai et Edesse sont au nord de Delphes.

Mais il existe une autre signification du 36 également en rapport avec l'Apocalypse de Jean et tout particulièrement avec le chapitre XIII dans lequel il est question de la démoniaque Bête symbolisant l'horreur de la fin du dernier des quatre Âges. Tout le monde connaît le nombre dévolu à cette Bête, le 666, surtout à travers des productions cinématographiques américaines destinées à un grand public. Mentionnons pour mémoire *La Malédiction* (datant de 1976), film signé Richard Donner, dans lequel, un père de famille, intrigué par le comportement inquiétant de son fils, découvre que ce dernier porte les trois 6 fatidiques sur le cuir chevelu.

Un remake, réalisé en 2006 par John Moore, s'intitule de façon explicite *Damien, 666, la malédiction*. On pourrait également citer *Holocauste 2000* (sorti en 1977) mise en scène de Alberto de Martino, avec Kirk Douglas dans le rôle principal, et où il est question de la Bête indissociable du 666. En fait, les 36° de ce dernier Âge énoncent le nombre fatidique ; et ce, dès l'instant où l'on procède au « développement » du 36. Par développement on entend la somme de tous les nombres le constituant : $1 + 2 + 3 + 4 + 5 + 6 + 7$ etc... jusqu'à 36, avec pour résultat 666.

L'opération est en elle-même des plus parlantes car, en additionnant les nombres de 1 à 36, on fait symboliquement se dérouler la dernière partie de l'involution cyclique et 666, représentant son point le plus bas et le plus ténébreux, n'apparaît qu'au moment où on pose le 36 après tous les autres puisqu'il constitue le terme du grand cycle de 60.000 ans ou le 360^{ème} degré du cadran.

Les quatre âges sur le cercle runique

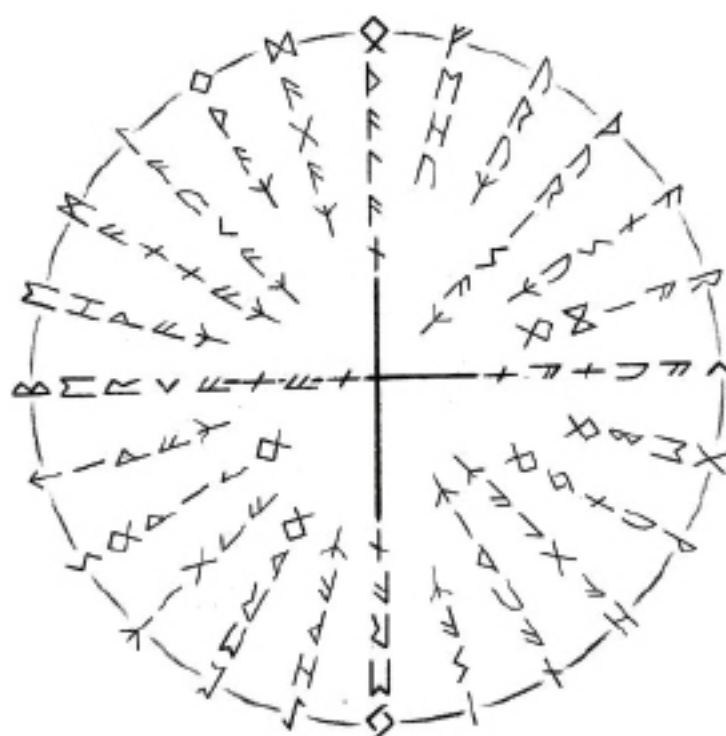
Dans mon ouvrage intitulé *Les Runes et la Tradition primordiale*, j'ai montré comment les noms des caractères composant le premier alphabet runique, qu'on dénomme fupark à 24 signes, pouvaient être disposés de façon circulaire.

On découvre alors que les noms de quatre runes se terminent par la même lettre, le † (n) qui vaut 10 puisqu'elle occupe la dixième place dans l'ordre du fupark :


† † † † † † † † † † (*opalan),
 † † † † † † † † † † (*berkanan),
 † † † † † † † † † † (*jeran),
 † † † † † † † † † † (*kaunan).
 Ce sont les seules runes de tout ce système d'écriture à présenter cette particularité. Sur le cercle, elles forment entre elles des angles droits et l'initiale de chacune possède une guématrie qui fait écho à la durée de l'un des quatre Âges.


Cette thématique fut développée, voici quelques années, dans une autre revue¹⁴. Contentons-nous, ici, d'en reprendre les lignes essentielles.


¹⁴ *La Mâove, lettre d'information des Oiseaux Migrateurs*, mouvement sportif et culturel normand.



Les noms des 24 runes disposés en soleil. Notez que les noms occupant les points cardinaux se terminent par † (n). Cette thématique fut développée, voici quelques années, dans une autre revue. Contentons-nous, ici, d'en reprendre les lignes essentielles.

La dernière rune du *futhark*, , le *o*, est la vingt-quatrième, d'où sa guématrie de 24, ce qui fait songer au nombre de millénaires que dure l'Âge d'Or. Sur

le plan symbolique,  représente une ligature et signifie « héritage ». La ligature fait tout de suite songer à quelque chose que l'on a fermé, rendu inaccessible, interdit. Le terme qui conviendrait le mieux serait sans

doute le verbe « clôturer ». Car, le caractère , en renvoyant au mot « héritage », rappelle ce que le runologue Wolfgang Krause dit de cette rune¹⁵ : elle appartiendrait au même registre que les signes réticulés tracés au Néolithique et que l'on rencontre de la Scandinavie à la Vallée des Merveilles (Alpes Maritimes) dont nous reproduisons un exemple :



La nasse, réduite à six carrés pour signifier que cette figure est d'abord d'ordre symbolique, comporte des cornes et une queue de façon à l'assimiler à un autre signe omniprésent sur les roches que domine le mont Bego : la tête de taureau, animal incarnant la fécondité de la terre. Or, la nasse, manifestant la capacité à maîtriser (en capturant) le vivant, serait aussi, aux dires de certains préhistoriens, le découpage d'un sol en parcelles. Il s'agirait d'une sorte de cadastre montrant qu'un territoire est occupé, travaillée et, donc, maîtrisée. Le tracé cadastral manifestant alors à la fois le partage des champs et la nasse considéré comme un emblème de domination sur le monde matériel. N'oublions pas que l'exemple le plus significatif – et sans doute le plus

éminent – demeure le fameux *agrenon*, ou filet de pêcheur qui recouvrait l'*omphalos* de Delphes. L'*omphalos* marquait, pour la civilisation grecque, le centre du monde et reconduisait, avec le personnage d'Apollon, à l'Hyperborée, territoire mythique, certes, mais dont la fonction consistait à rappeler le thème de l'originel Âge d'Or. Et c'est à cela que nous voulions arriver.

En effet, le poète Pindare affirme que « ni par terre ni par mer, on ne peut atteindre l'Hyperborée »¹⁶. Le voyage aérien étant l'apanage des Olympiens, il est bien évident que le royaume d'Apollon à l'extrême nord du monde se révélait inaccessible aux humains. Ce qui renvoie à ce que René Guénon dit du « Centre suprême » qui s'est occulté à partir du moment où l'on entrait dans le dernier Âge¹⁷. L'évocation d'un tel « Centre » s'accompagne donc désormais de la mention de son inaccessibilité, de sa fermeture au monde extérieur. Ce lieu pourrait être défini comme interdit à toute chose résultant de l'involution inhérente à l'assombrissement du cycle ou, si l'on préfère, à l'écoulement de l'Âge de Fer. Comme le « Centre suprême » est synonyme d'Âge d'Or, la rune *o* semble d'autant plus lui correspondre que sa valeur 24 fait écho aux 24.000 ans dévolus à cet Âge premier.

¹⁵ Au début de son ouvrage intitulé *Runeninschriften im älteren Futhark*, Éditions Wolfgang Krause, Halle, 1937.

¹⁶ Cité par Marie Delcourt dans son ouvrage *L'Oracle de Delphes*, Éditions Payot, Paris, 1955, p. 159.

¹⁷ Dans *Le Roi du Monde*, Éditions Gallimard, Paris, 1958, p. 67.

Au centre de cette composition, on voit un taureau capturé par une nasse. Ornementation du célèbre gobelet d'or dit « de Vaphio » provenant d'une tombe royale mise à jour à Sparte. Sa fabrication est crétoise et remonte au Minoen récent I. L'objet est conservé au Musée d'Athènes.



Les runes B, j et K pour l'argent, l'airain et le fer

D'une façon encore plus évidente, la rune \mathfrak{B} , *b*, par son nom, $\mathfrak{B} \mathfrak{M} \mathfrak{R} < \mathfrak{F} \mathfrak{T} \mathfrak{F} \mathfrak{T}$ (**berkanan*), qui veut dire « (le) bouleau », évoque l'Âge suivant car cet arbre présente une écorce argentée et la valeur de ce signe, 18, est l'équivalent des 18.000 ans que couvre la seconde période du cycle.

À priori, aucun rapport n'existe entre la rune \mathfrak{S} , *j*, nommée $\mathfrak{S} \mathfrak{M} \mathfrak{R} \mathfrak{F} \mathfrak{T}$ (**jeran*), terme signifiant « (l') année », et l'Âge d'Airain. Pourtant, l'année, telle qu'elle se présente sous nos latitudes, avec la phase allant du solstice d'été à celui d'hiver et celle qui, débutant au solstice d'hiver, va jusqu'à celui d'été, manifeste une dualité.



La composition en deux parties de cette lettre - la seule, précisons-le car c'est important, à présenter une pareille particularité - est corrélative à l'Âge troisième dont on a vu que la notion de fractionnement le caractérisait. Notons aussi que l'airain est formé de deux métaux (le cuivre et l'étain). La valeur 12 de *j*, puisqu'il s'agit de la douzième rune (et songeons aux 12 mois de l'année), répond aux 12.000 ans de l'Âge d'Airain.

La quatrième rune positionnée de façon cardinale sur le cadran aux 24 noms se présente comme suit :

\mathfrak{K} . Elle correspond à notre lettre *k* et son nom, **kaunan*, qui veut dire « abcès », provoque notre interrogation. Pourquoi une telle désignation à côté des autres runes qui, toutes, suscitent des images à la fois belles et fortes. On vient de voir le bouleau et son écorce argentée, le double mouvement rotatif de l'année ou encore la notion

d'« héritage », \mathfrak{K} , renvoyant à un territoire primordial - devenu inaccessible - et que résume, évocateur de complétude et de stabilité, un tracé aux 7 angles droits (rappelons que le 7 est considéré comme médiateur entre le visible et l'invisible). On pourrait continuer car les runes ramènent à une emblématique véhiculée durant des millénaires et indispensable à la perception du sacré. Au hasard citons le



soleil, la grêle ou la glace, l'if (immuablement vert) ou le jaillissement, l'auroch, l'élan (le renne, le cerf), l'étalon et la chevauchée¹⁸...










Gravés sur les roches du Val Camonica (Italie), la représentation classique du soleil et un groupe de cerfs dont la stylisation des ramures s'apparente à ce qui sera la rune de l'élan : \mathfrak{Y} .

Revenons à la singulière désignation de la rune *k*, « abcès ». On peut se demander si l'emploi de ce terme - qui, on s'en doute, a provoqué bien des interrogations de la part des runologues - ne concerne pas directement le fait que *k*, prenant place sur la roue runique, renverrait au dernier Âge considéré comme foncièrement négatif. Selon la définition du Larousse, un abcès est « une accumulation de pus dans le corps ». Le terme latin *abcessus* signifie « corruption ». La dernière partie du cycle serait vouée à la corruption des sociétés.





¹⁸ Pour toutes ces notions, cf. mon étude, *Les Runes et la Tradition primordiale*, op. cit.

¹⁹ Op. cit., p. 104, vers 91.

Et, sur ce point, les divers textes eschatologiques s'accordent pour dire que l'Âge final voit, d'abord lentement puis de façon de plus en plus accélérée, se corrompre tout ce qui formait l'armature de l'ancien monde. Le temps est alors venu où, comme le dit Hésiode, les hommes « honoreront le fauteur d'injustice »²⁹ et la purulence des mentalités va s'étendre de façon planétaire.

C'est donc ainsi qu'il faudrait interpréter l'emploi du mot « abcès » par les Germains en considérant, redisons-le, que la rune  a pour fonction de marquer la période vouée à voir se développer un endémique pourrissement civilisationnel. Dans son *Apocalypse*, Jean l'évangéliste annonce que l'humanité malfaisante – car corrompue – des derniers temps doit être frappée par sept fléaux. Un ange verse sur la terre une coupe contenant le premier : « Et un ulcère mauvais et pernicieux frappa les hommes qui avaient la marque de la Bête »³⁰. Rappelons-le, la marque de la Bête n'est autre que le fameux 666. Or, il se trouve que le nom de la rune qui nous occupe,       (*kaunan), a pour guématrie (différente de celle de notre alphabet puisque l'ordre des lettres n'est pas le même) 36, nombre qui est celui du quatrième Âge sur le cadran dont il est question dans la première partie de l'article puisque cet Âge occupe 36°. Enfin, comme cela a été montré plus haut, le développement du 36 donne 666.


La rune *kaunan et le pôle

On demeure admiratif devant la subtile intelligence de ceux qui, en territoire germanique, eurent en charge de d'insérer la théorie des quatre Âges sur le cercle – ou le soleil – des runes. Il faut bien comprendre que la dénomination de  comme « abcès » sert à résumer d'un mot et d'une image l'état du monde durant la période finale du cycle. Mais, si l'on désire comprendre pourquoi une telle image a été choisie, il faut revenir sur ce que signifie intrinsèquement , tant par son graphisme et les variantes que cette lettre présente que par l'autre nom qui lui est associé dans les deux systèmes runiques apparus en dehors du *fupark* à vingt-quatre caractères. C'est ainsi que dans le *fupark* (runes anglo-saxonnes) à vingt-huit lettres,  devient  tandis que le terme choisi pour la désigner est le suivant : *Cen* (prononcer *Ken*³¹) et signifie « torche »³². On

peut se demander si ce nom de « torche » ne renverrait pas à la désignation occultée par *kaunan. L'image de la « torche » (ou du flambeau) comporte l'idée d'un éclaircissement, d'une lumière repoussant les ténèbres ; ce qui conduit à un autre tracé de k et qui se présente comme suit :



Ainsi avec l'inscription sur une fibule découverte (en 1885) à Bezenye (comitat de Mosony, Hongrie)³³.

Tracé s'apparentant au triangle équilatéral  pointant vers le ciel à l'image du feu qui s'élève. Certes, les angles – 90° pour la rune et 60° pour le triangle – sont différents mais, graphiquement, le concept est le même ;

d'autant plus qu'une variante de  est la suivante,



Forme qui apparaît à la période mérovingienne³⁴, notamment sur l'amulette provenant de Lindholmen (secteur de Svedala, Scanie, Suède) ou sur la hampe de la lance de Kragehul (Fionie, Danemark) et qui pourrait s'inscrire dans un triangle pointe en haut :



²⁹ *Apocalypse*, 16, 1. Traduction du Chanoine Crampon.

³¹ Orthographe que l'on trouve sur le manuscrit 9311 de Bruxelles. Cf. Lucien Musset, *introduction à la Runologie*, Éditions Aubier-Montaigne, Paris, 1976, p. 109.

³² *Ibid.*, p. 119.

³³ *Ibid.*, p. 370.

³⁴ *Ibid.*, p. 91.

En fait, comme l'occasion nous fut donnée de l'écrire en d'autres circonstances, ce dernier tracé n'est pas sans évoquer la stylisation d'une montagne au sommet de laquelle on a dressé un symbole axial. Figuration réunissant à la fois le thème de la Montagne suprême et, complémentirement, celui de l'axe du monde. Et c'est exactement cette représentation que met en scène Wauchier de Denain, un auteur du XIII^{ème} siècle, continuateur de Chrétien de Troyes, lorsqu'il imagine le chevalier Perceval parvenant sur une montagne au sommet de laquelle se dresse un pilier de cuivre doré aussi haut qu'irait un trait d'arbalète²⁵ (soit un peu plus d'une centaine de mètres). Ajoutons enfin que le feu (qu'évoque la torche) se conjoint à la montagne avec la représentation du brasier rituel allumé sur son sommet.

À partir de ces représentations, la ou plutôt les significations symboliques de **kaunan* – « abcès », « torche », Montagne suprême qu'accompagnerait l'Âxe du monde – laissent transparaître une explication possible : durant des époques où la Tradition imprégnait les esprits, l'image de la Montagne suprême, autrement dit le Pôle, évoquait l'origine de la civilisation et, de la sorte, le processus consistant à retrouver – à « regagner », au double sens de réintégrer et de conquérir – par une ascèse ce que représente l'Âge d'Or. Dans la dernière partie du cycle, les détenteurs et mainteneurs de la Tradition ont probablement été amenés à user d'une image forte afin de faire comprendre que la perception mentale du Pôle allait sinon s'effacer de toutes les consciences du moins s'affaiblir au point qu'elle n'aurait plus d'effet sur les sociétés. À sa place, allait prédominer dans ce monde dit « moderne » ce qui travaille tragiquement et de façon endémique les individus : l'ego, le « moi-je », l'*Hybris*, engendrant les fatalités de l'individualisme. Certes, rappelons-le, Hésiode dit que l'*Hybris*, impensable en Âge d'Or, se produit avec la venue de l'Âge d'Argent. Mais tant que la Tradition demeure, même partiellement, à travers certaines de ses composantes et parvient encore à influencer une nation, l'ego ne peut régner despotiquement. Il ne s'impose avec force qu'après l'étiollement des derniers vestiges de l'ancien monde. À la place de ce qui constituait jadis le « Centre suprême », principalement symbolisé par la « Montagne » également « suprême », on a un « abcès », une excroissance purulente qui envenime les mentalités. Comme la pyramide, la « Montagne suprême », « polaire », symbolisait l'unité des esprits alors que l'

« abcès » exprime l'état pathogène provoquant l'aggravation des divisions consécutives aux deux Âges précédents.

Ainsi s'expliquerait une telle dénomination déconcertante. Parallèlement, ce choix aurait pour fonction de faire comprendre, par une image extrêmement simple, comment réintégrer l'originelle centralité. L'élimination de l'ego, labeur nécessitant une rigoureuse ascèse mentale, ne peut que (re)conduire au Soi. Et cette cime de l'être correspond à l'Âge d'Or. En réalité, on devine que **kaunan*, l'« abcès » qui produit un phénomène « inflammatoire », n'est pas sans apparentement avec la « torche ». Mais, à l'évidence, le feu de l'« égoïté » est l'inverse du brasier éclairant le sommet de la montagne et dont le symbolisme rejoint celui du pyramidion, l'ultime pierre taillée couronnant la construction dont les quatre côtés triangulaires convergent. En effet, recouvert d'or, le pyramidion, par sa brillance, faisait songer à l'éclairement de la flamme. Les traditions initiatiques s'accordent sur ce point : la capacité à éradiquer l'ego réactiverait chez une personne tout le potentiel que conférait l'Âge originel. Par conséquent, la signification ésotérique de






s'explique dans la mesure où l'image de l'« abcès » – l'ego, donc – se fait emblématique de ce qui prédomine durant le dernier Âge et pourtant ramène, pour qui sait le voir, à la Montagne suprême et à la plénitude inhérente au commencement du cycle.


²⁵ Cf., P.-G. Sansonetti, *Les Runes et la Tradition primordiale*, op. cit. p. 79.

Une dernière remarque s'impose.
Graphiquement, ce signe



est partie intégrante de , dont il constitue l'angle supérieur, le septième. Une façon de dire que l'achèvement du cycle et, en conséquence, de sa phase la plus obscure, s'accompagne simultanément de ce qui, comme le pyramidion, manifeste l'idée d'un couronnement ou, si l'on préfère, de l'état de complétude régnant lorsqu'une certaine supra-humanité – s'il faut en croire les traditions indo-européennes²⁶ – existait en des temps maintenant oubliés. Sur le plan visuel et au niveau de ce qu'il conviendrait peut-être de nommer une perception signifiante des formes, la rune  représente un concept de complétude et d'achèvement. Si l'on voulait s'efforcer d'en comprendre la raison, peut-être trouverions-nous une réponse dans le fait que les deux tiers de ce signe tracent une croix dite de saint André, en X, évocatrice de quelque chose de dynamique par rapport à la croix classique et fixe + ; d'où son utilisation pour exprimer l'idée de multiplication²⁷.


Avec le chevron qui domine cette croix, l'impression de dynamisme demeure mais en s'accompagnant de ce qui ferait songer à un accomplissement ou que l'on est parvenu au terme d'une réalisation. Pour certaines personnes,  suggère une

clef de voûte. Un parallèle a été établi entre  et la lettre grecque majuscule Ω. Dans les deux écritures, le O est la dernière lettre et, probablement pour cette raison, traduit graphiquement une notion de totalité. Un cercle qui paraît naître d'une rupture de l'horizontalité (synonyme de passivité, d'inertie, d'état statique) avec l'oméga



et,

Comme on le constate, la base de cette lettre est un segment horizontal comportant une brisure en son milieu. À partir de ce « vide » se déploie une forme arrondie synonyme de plénitude et de totalité. Il faut donc opérer une brèche dans la densité de la matière, que caractérisent l'inertie et la passivité, pour parvenir à un état supérieur de conscience relié à l'ordre cosmique (la circularité céleste et son mouvement).

privilégiant l'angle droit (lequel symbolise l'exactitude, la précision, l'impeccable finition d'un travail), le signe triomphal d'un parachèvement. En cela,  exerce plus de fascination que les autres caractères du fupark.

²⁶ Mais pas seulement, comme on l'a déjà signalé et nous aurons l'occasion d'y revenir plus longuement.

²⁷ Ce signe fut choisi en 1631 par William Oughtred pour la rédaction de son ouvrage intitulé *Clavis Mathematicae*.

GÉNOTYPES ET PRIVILÈGES SPIRITUELS CHEZ TOLKIEN

Alain Colomb

La sortie en salle du troisième volet du *Hobbit*, d'un Peter Jackson toujours aussi passionné par l'œuvre de J. J. R. Tolkien, nous conduit à revenir sur *Le Silmarillion* et *Le Seigneur des Anneaux* pour découvrir toute l'importance que leur auteur accorde aux différentes typologies – à la fois physiques et spirituelles – des peuples composant son fascinant univers.

Du roman et des romans au « maître livre »

A l'heure où, par la grâce du cinéma, la planète entière découvre les récits épiques de J. R. R. Tolkien, son œuvre ne peut plus être considérée seulement comme celle d'un romancier, fut-il de génie. Ce serait, de façon blâmable, oublier ce que signifie étymologiquement le mot « roman ». En premier, dans notre esprit, le développement d'une architecture qui, durant deux

siècles, devait conférer une unité à tous les monuments sacrés par lesquels l'Europe occidentale affirma son identité ; sans oublier le mobilier et les multiples objets composant un cadre de vie. Un style immédiatement identifiable – signe patent des civilisations authentiques – et, conjointement, une langue issue du latin et dans laquelle seront rédigés *La Chanson de Roland*, *Le Roman de Renard*, ceux de *la Table Ronde* polarisés par les prodiges du *Graal* et *Le Roman de la Rose*. Le douzième siècle, apogée du Moyen Âge ou « âge du milieu », disait Guénon, voit en effet éclore les roses de la Tradition. En outre, on redécouvre l'héritage nordique avec *l'Edda*, sous la plume de Snorri Sturluson.

Avec le style roman, l'arc dit « en plein cintre outrepassé » s'inspire de celui, céleste, aux sept couleurs (vue intérieure du Mont Saint-Michel).





ici une formule de Gilbert Durand) à usage du monde occidental. Quant à son récit le plus célèbre, *Le Seigneur des anneaux*, il doit être lu et, par sa transposition à l'écran, vu comme le combat héroïque – comportant une dimension métaphysique – que livrent des peuples appartenant à un monde certes différent du nôtre bien que lui ressemblant de façon troublante. Quête ayant pour but de vaincre l'emprise émanant de Sauron, entité de ténèbres dont les maléfices menacent d'entraîner la ruine des royaumes. À la fin du récit, ce que cette créature d'épouvante manifeste est anéanti mais, sur notre terre, au sein de la quotidienne réalité que nous vivons, des décideurs sociétaux, méritant le qualificatif de « sauroniens », s'activent toujours avec une ardeur de prosélytes fanatiques.

Vézelay, sur ce chapiteau (tympan de droite du narthex) l'ange annonçant la naissance du Christ porte le même cor ayant lancé l'appel depuis Roncevaux et qui, chez Tolkien, deviendra celui de Boromir. Comme dans toute société traditionnelle, un objet usuel peut revêtir une signification hautement symbolique. L'auteur du *Silmarillion* puise judicieusement dans les emblèmes fondamentaux du passé

Il ne reste plus qu'à attendre cent-cinquante ans pour que Dante Alighieri confronte l'histoire à la métaphysique en rédigeant sa *Divine Comédie*. Quelques siècles auparavant, dans l'espace résultant de l'empire carolingien, furent adoptées les vingt-six lettres destinées à constituer notre alphabet. Vingt-six, nombre qui se révèle d'une importance première puisque unique en son genre¹ et suggérant ainsi le caractère particulier des écrits rédigés. Est-il utile de dire que ce que l'on pourrait appeler l'esprit hautement initiatique animant cette prose inspirée n'a pas perduré ? Certes, de nos jours, le mot « roman » garde tout son prestige mais il traîne aussi – hélas ! - dans le caniveau en désignant la plus vulgaire des littératures. Toutefois, si un travail de romancier peut encore se revendiquer des écrits mentionnés, c'est bien celui de J.R.R. Tolkien. En effet, *le Silmarillion*, son œuvre capitale, bien qu'inachevée, mérite le qualificatif de « maître livre » (pour reprendre

¹ Ceux que passionne la symbolique des nombres savent que le 26 est le seul à se situer entre un carré (celui de 5) et un cube (celui de 3).

CONCEPTS, NOMBRES ET OMBRES

Dès le début du *Seigneur des Anneaux*, nous découvrons un poème évoquant l'identité des peuples se partageant la Terre du Milieu. Identité qu'accompagne la présence de nombres symboliques et c'est là une première indication sur le projet secret de Tolkien :

« Trois anneaux pour les Elfes sous le ciel,
Sept pour les seigneurs nains dans leurs
demeures de pierre,
Neuf pour les hommes mortels destinés au
trépas,
Un pour le seigneur ténébreux sur son sombre
trône, (...) »².

Il s'agit de « l'Anneau Unique pour les gouverner tous », dit Gandalf³

Ces quatre chiffres sont ceux que l'on rencontre le plus souvent dans les doctrines ésotériques de toutes les traditions⁴.

Seconde indication, la présence des thèses traditionnelles. Tout le long de son œuvre, l'auteur met en images les concepts que R. Guénon et J. Evola définirent comme découlant de la Tradition primordiale.

D'abord, se présentent ceux, complémentaires, de « centre » et de divin qu'il aborde, dès le début du *Silmarillion*, avec, après la création d'Arda (la Terre), le choix d'un lieu où s'assembleraient les figures « principales », les dieux organisateurs du monde : « Dans le Grand Lac, sur l'île d'Almaren, quand tout était neuf, quand la verdure nouvelle était encore merveille aux yeux de ses créateurs »⁵. Comme l'écrivent Françoise le Roux et Christian-J. Guyonvarc'h, « toute île, où qu'elle soit, est un centre et un réservoir de sacralité »⁶. Ainsi s'établit un rapport avec la vision territoriale de certains peuples antiques (tels que, par exemple, les Iraniens, les Grecs ou encore les Celtes d'Irlande).

Puis on discerne la doctrine des différents Âges que l'on retrouve dans *Le Seigneur des anneaux*. La venue de l'ombre « sauronienne » figure l'Âge noir (le *Kali yuga* de l'Inde), l'Âge de Fer des Grecs ? tandis que le *Retour du roi* montre une tentative de restauration de l'Âge d'Or ou, pour le moins, un arrêt des fatalités de l'Âge de Fer en vue d'amorcer une remontée vers l'origine⁷.

En troisième lieu vient la théorie de « l'inversion des principes ». Inversion qu'énonce implicitement le poème déjà cité car si l'on fait la somme des quatre nombres en tête des premiers vers ($3 + 7 + 9 + 1$) nous obtenons le chiffre 20 qui, en réduction, nous donne le

deux ($2 + 0 = 2$) ; chiffre de la dualité et de la division par excellence dès lors qu'en tant que premier multiple il révèle, tout en l'occultant sous la totalisation des anneaux, le sens véritable de celui, dit « Unique », chargé du pouvoir destructeur de Sauron. Il faut voir dans cet objet, exhaustivement qualifié d'« Unique », l'inversion de la valeur de l'unité et, donc, la destruction de la notion de centralité (car le centre est synonyme d'unité).



Galadriel reflète la perfection des êtres apparus à l'origine.

² Édition Christian Bourgois, Paris, 1974, p. 72.

³ Ibid.

⁴ Il y a aussi, en début de l'aventure, les nombres 111 et 33. À leur sujet, cf. notre article intitulé *L'héritage hyperboréen chez Tolkien*, dans le numéro 4 (nouvelle série) d'*Hyperborée*.

⁵ *Le Silmarillion*, Éditions Christian Bourgois, Paris, 1991, p. 28.

⁶ Dans *Les Druides*, Éditions Ouest-France, Rennes, p. 399.

⁷ Thème davantage développé dans le numéro d'*Hyperborée* cité à la note 4

Avant-dernière notion, la doctrine des sept – et parfois neuf – degrés permettant le passage entre la petitesse humaine et un état supérieur de conscience, apanage de la supra-humanité⁸. Là encore, gardons-nous de supposer, de la part de notre auteur, la volonté d'exposer cette théorie puisqu'il ne rédige pas un traité de spiritualité mais nous relate des événements se situant dans un monde « traditionnel » appartenant à la sphère de l'« imaginal » (dirait Henri Corbin). Cette notion trouve son expression avec les neuf marcheurs composant *La Compagnie de l'Anneau* et incarnent les territoires libres où le rapport au divin est encore possible. Face à eux – de nouveau le thème de l'inversion – surgissent neuf cavaliers noirs envoyés par Sauron, les lugubres Nazguls. Les premiers figurent une seule et même entité : l'homme en quête de transcendance. On sait que le neuf, omniprésent dans la tradition nordique, manifeste les divers degrés de l'âme (le 7)⁹, entre la terre (= 1) et le ciel (= 1); chacun des marcheurs illustrera donc une fonction particulière. Parmi les neuf, Boromir (victime de son égo) est le personnage le plus « terrestre

point l'intellect mais un état supérieur de conscience en proximité avec le divin - qui informe l'âme et le corps. De l'« esprit » rayonne la lumière tandis que le corps attire l'obscurité. Plus on s'éloigne de la lumière et plus les lieux, les choses et les êtres apparaîtront ténébreux. Peter Jackson a fort intelligemment mis cela en image lorsque les quatre Hobbits sont dissimulés tout près de l'un des cavaliers noirs dont la venue fait surgir la vermine du sol. Evola écrit : « L'extérieur est fonction de l'intérieur, la forme corporelle est à la fois l'instrument, l'expression et le symbole d'une forme psychique »¹¹ ; ou encore : « Le visage est l'expression de l'âme »¹².



Gandalf, détenteur d'une sagesse émanée du divin.

» tandis que Gandalf (par sa sagesse et sa distanciation des choses matérielles) est le plus proche des modèles divins. De leur côté, émanations d'un Sauron - l'ombre définitive - aspirant à dominer le monde, les Nazguls sont le reflet inversé des compagnons menés par Gandalf.

En dernier lieu, on a la conception de la tripartition traditionnelle de l'homme en esprit, âme et corps d'où découle la doctrine des races que seul Julius Evola a développée en totalité dans certains de ses ouvrages¹⁰. Selon la Tradition, c'est l'« esprit » – non

⁸ À titre d'exemple iconographique, nous renvoyons nos lecteurs à l'illustration de la page 9 du précédent numéro de notre revue.

⁹ Par « âme », il faut entendre ici le « corps subtil », le Double, sur lequel s'étagent les sept « centres de force ».

¹⁰ Cf. J. Evola, *Révolution contre le monde moderne*, Éditions de l'Âge d'Homme, Paris, 1991, chapitre intitulé *Vie et mort des civilisations, ainsi que Synthèse et Doctrine de la Race*, Éditions L'Homme Libre, p. 44 : La race de l'esprit en tant que force formatrice.

¹¹ Cf. J. Evola *Éléments pour une éducation raciale*, Éditions Pardès, Paris, 1984, p. 52.

¹² *Ibid* p. 53.

Quand la lumière prend corps

La plupart des thèmes qui précèdent ayant déjà été développés dans divers articles ou nécessitant un long développement, c'est ce dernier élément qui retiendra ici toute notre attention. Il serait vain de rechercher dans l'œuvre de Tolkien les quatre races principales telles que nous l'enseignait l'école primaire d'autrefois : la blanche, la noire, la jaune et la rouge¹³ ; il faut plutôt y voir une étude des races blanches,

issu de cette musique, car Ilúvatar rendit visible le chant des Ainur et ils purent le voir comme une lumière dans les ténèbres »¹⁴. « Il advint donc que parmi les Ainur certains demeurent encore avec Ilúvatar alors que d'autres (...) descendirent sur le monde mais à une condition (...) : désormais leurs pouvoirs seraient limités au monde et contenus par lui, et ils y resteraient éternellement jusqu'à sa fin, de sorte qu'ils en seraient la vie même »¹⁵. « Les plus grands de ces esprits furent appelés par les Elfes les Valar, les puissances d'Arda et les Humains souvent les appelèrent des Dieux »¹⁶. « Les Valar parcourent la terre



La chevelure des elfes est souvent dorée, comme pour leurs ancêtres les Vanyar d'essence divine.

conformément aux travaux de certains universitaires de la fin du XIX^{ème} siècle et de la première moitié du XX^{ème}. Plusieurs peuplent son univers et trois des plus importantes sont citées dans le poème introductif. À savoir, les elfes, les nains et les hommes qu'il faut bien sûr faire précéder de celles divines des Maiars et des Valars. Aux trois citées, il convient aussi d'ajouter celle des Hobbits. Quatre races donc, mais toutes blanches, du moins au début de la création car l'éloignement de la lumière divine se traduit chez certains êtres par un assombrissement de leur nature interne rejaillissant sur l'épiderme. On songe tout particulièrement aux Haradrim. Mais, ces derniers, ne l'oublions pas, peuplent un territoire tout au Sud de la Terre du Milieu et l'intensité du soleil doit être prise en compte. Les trois races mentionnées dans le poème de l'anneau sont donc citées dans un ordre révélant leur naissance par le vouloir lumineux des divinités ; vouloir suscitant leur apparition successive sur Arda, en Terre du Milieu.

Pour Tolkien, ces différentes composantes ethniques procèdent du domaine divin : « Au commencement Eru, l'Unique, que dans le langage des Elfes on appelle Ilúvatar, de son esprit, créa les Ainur, et devant lui ils firent une Grande Musique. Le Monde est

comme des puissances visibles, vêtues de vêtements du monde, aimables à voir et resplendissantes et bienheureux »¹⁷. « Parfois ils peuvent n'être vêtus que de leur propre esprit »¹⁸. Ces citations pourraient, certes, se passer de commentaire mais il faut toutefois préciser qu'« Avec les Valar vinrent d'autres esprits... mais à un moindre degré. Ce sont les Maiar... »¹⁹ Les Valar eux, sont au nombre de sept ainsi que leurs équivalents féminins. Ils devaient être huit mais l'un d'entre eux, Melkor, n'est plus compté car il a déchu. Les Elfes le nommeront « Morgoth, le noir ennemi du monde »²⁰. Premier des êtres lumineux à s'assombrir, car il s'est éloigné de l'esprit divin.

¹³ Et parfois la brune pour désigner toute les populations allant du Maroc jusqu'en Inde.

¹⁴ *Le Silmarillion*, op. cit., p. 8.

¹⁵ *Ibid.* p. 13.

¹⁶ *Ibid.* p. 16.

¹⁷ *Ibid.* p. 15.

¹⁸ *Ibid.* p. 15.

¹⁹ *Ibid.* p. 21.

²⁰ *Ibid.* p. 22.

Ajoutons encore trois citations pour décrire l'aspect des puissances. Ainsi concernant Varda, la dame des étoiles : « *Sa beauté est trop forte pour être chantée par les mots des humains ou des Elfes car l'éclat d'Ilúvatar est encore sur son visage. Dans la lumière réside son pouvoir et sa joie* »²¹. Quant à Tulkas le vaillant, défenseur des Valar, « *Il a des cheveux et une barbe dorés, le teint hâlé toujours les armes à la main* »²². Enfin, évoquons Yavannt « *la seconde des reines des Valars. Sous forme humaine c'est une très grande femme vêtue de vert (...) Certains l'ont vue comme un arbre dressé vers le ciel, couronné par le soleil, ses branches déversaient une rosée d'or sur la terre stérile aussitôt couverte par le blé* »²³. En résumé, ce qui définit cette race divine, outre la puissance et la beauté, c'est la liberté de prendre forme ou non ; pouvoir que Melkor a perdu à cause du puissant désir qu'il a de dominer la terre, ce qui l'amènera à s'amalgamer à tout jamais à la forme terrible endossée par lui.

Si les yeux des elfes portent la lumière des étoiles, ils reflètent aussi les incertitudes du monde.



La race de l'âme et les elfes

Comme l'âme est le lien entre l'esprit et le corps, de la même manière, les Elfes serviront de transmission entre les dieux et les hommes. Nous verrons même que c'est par eux qu'un soupçon de divinité parviendra à ces derniers. Race intermédiaire et donc double, car l'âme selon son inclination, peut tendre vers le haut ou vers le bas, vers la lumière ou vers l'ombre. Pour la même raison, le gris est la couleur ambiante dominante, principalement dans *Le Seigneur des Anneaux* où elle revient fréquemment et Gandalf lui-même est surnommé « le Gris » tandis que, dans *Le Silmarillion*, des Elfes rassemblés en un peuple sont désignés comme « Gris ». Et Tolkien, en conférant pareille teinte à des yeux elfiques semble dire qu'ils reflètent les incertitudes du monde. Ainsi Lúthien, « *la plus belle de tous les enfants d'Ilúvatar* » enchante par « *ses yeux gris comme la lumière des étoiles* »²⁴. Cette particularité se

retrouvera plus tard en la personne d'Elrond, le seigneur elfe de Foncombe : « *ses yeux étaient du gris d'un soir clair, et il y avait en eux une lumière d'étoiles* »²⁵. Caractéristique présente chez Arwen, : « *La lumière des étoiles brillait dans ses yeux, gris comme une nuit sans nuage ; elle avait de plus le port d'une reine, la pensée et le savoir se révélaient dans son regard comme dans celui de quelqu'un qui a connu maintes choses qu'apportent les années* ». Et, signe de puissante hérédité, par elle, « *l'image de Lúthien était revenue sur terre ; et on l'appelait Undomiel, car elle était l'Étoile du soir de son peuple* »²⁶. Le peuple elfique, nous dit Tolkien, serait né sous les étoiles et il en garderait le reflet dans les yeux. Si, selon une formule bien connue, « *les yeux sont le miroir de l'âme* », celle des Elfes est nimbée d'une clarté stellaire ; ce qui signifie qu'ils possèdent une nature « ouranienne » - « céleste » aurait dit le Moyen Âge – et cela tend à les éloigner des maléfices indissociables des possessions matérielles dont Melkor et Sauron se révèlent avides. L'Âme étoilée des Elfes apporte la réponse concernant le fait que le pas de ces êtres semble à peine effleurer le monde.

²¹ Ibid. p. 17.

²² Ibid. p. 20.

²³ Ibid. p. 19.

²⁴ Ibid. p. 166.

²⁵ *Le Seigneur des anneaux*, op. cit., p. 280.

²⁶ Ibid. p. 281.

Pour d'autres, c'est une lumière solaire qui les nimbe et l'on songe à Idril, fille d'un monarque nommé Turgon, car « elle avait la couleur dorée des Vanyar, les ancêtres de sa mère (...) On aurait dit le soleil dont les rayons illuminaient le palais du roi tout entier »²⁷. Et pour cause, le nom de Vanyar (désignant les plus anciens des Elfes) signifie « les Blonds »²⁸. Chez certains semble donc subsister le reflet de la splendeur divine et l'on songe à Galadriel et au compliment que lui adresse le seigneur nain Gimli par ces mots : « vos cheveux (...) surpassent l'or de la terre »²⁹. De même pour Glorfindel, un autre seigneur elfe : « ses cheveux étaient d'or éclatant »³⁰.

Les Elfes se divisent en deux catégories principales : les Elfes de lumière et les *Moriquendi*, les Elfes de la nuit ; comme par exemple Eöl, l'Elfe noir, habitant une forêt : « Il vivait là dans une ombre profonde

défaite de Melkor et, plus tard, rallumera le noir flambeau.

Si, par le bas, la race elfique a pu être dénaturée, à l'opposé elle parvint à côtoyer le divin et même, dans un seul cas, on la vit s'élever jusqu'à la dignité divine. Thingol, le roi à la robe grise (toujours cette couleur), tomba sous le charme d'une reine des Maiar, nommée Melian, et ce fut réciproque. Melian appartenait à « la race des Valar »³⁴ (donc des puissances divines) « et elle était sœur de Yavanna »³⁵ ; et cet amour fut réciproque. « C'est elle qui fit comprendre aux Elfes et aux humains un peu de ce qu'étaient les Ainur d'avant la création »³⁶. De leur union naquit Lúthien, perle elfique s'il en est, en laquelle, nous le savons, persistèrent la beauté et les qualités de sa mère.



»³¹. Ce qui différencie ces derniers c'est le fait que le pays des Valar leur étant inconnu, ils ignorent tout de la lumière des dieux. Car si tous les Elfes sont nés sous la seule clarté des étoiles, beaucoup vécurent un temps auprès des Valar. Nombre d'entre eux qui restèrent en Terre du Milieu se virent soumis, de gré ou de force, au pouvoir de Morgoth. On dit, en effet, que « Tous ceux des Quendi qui tombèrent entre les mains de Melkor furent jetés en prison, qu'ils y furent corrompus et réduits en esclavage après de longues et savantes tortures et c'est ainsi que Melkor créa la race hideuse des Orcs (...) Les Orcs étaient vraiment vivants et se multipliaient »³². Par dégénérescence, ils finirent dans un état bestial. Ainsi est-il dit que « Les Orcs s'élançaient comme les singes dans les forêts sombres du sud »³³. Sauron échappera à la

²⁷ *Le Silmarillion*, op. cit., *Ibid.* p. 136.

²⁸ *Ibid.* p. 348.

²⁹ *Le Seigneur des Anneaux*, op. cit., tome 1, p. 457.

³⁰ *Ibid.* p. 280.

³¹ *Ibid.* p. 170.

³² *Ibid.* p. 44. Quendi est synonyme d'Elfe.

³³ *Ibid.* p. 132.

³⁴ *Ibid.* p. 50.

³⁵ *Ibid.*

³⁶ *Ibid.* p. 51.

À son tour Luthien épouse Beren, le plus courageux des humains qui, bien sûr, représentent des êtres que l'on peut considérer comme inférieurs aux Elfes puisque soumis aux limites du temps. Si l'on se garde de perdre le point de vue traditionnel de la doctrine des races, il est évident qu'il ne peut s'agir ici de métissage entre deux espèces mais de la représentation imagée de la descente de l'esprit. Après avoir atteint le monde de l'âme, cet esprit parvient jusqu'au corps. Certains cas particuliers de mariage entre Elfes et humains sont l'expression symbolique et métaphysique de l'incarnation de l'esprit dans la matière. Il est important de savoir que Beren a la main droite tranchée par Carcharoth, le loup géant de Morgoth, et que c'est cette mutilation, résultant d'un héroïsme exemplaire, qui lui apporte le droit d'épouser Luthien et, de la sorte, son admission parmi les Elfes. Ce fait, qui nous rappelle le mythe de Tyr (dieu scandinave qui, sacrifiant sa dextre, permet d'enchaîner le loup Fenrir), en dit long sur la valeur que notre auteur accorde à ce personnage. Mais le rejet que Tolkien manifeste pour le croisement entre espèces très différentes apparaît clairement dans la bouche de Sylvebarbe (anthropomorphique gardien

dénomination de Gandalf ? Ce nom d'inspiration viking signifie exactement « magie (*gandr*) elfique (*alf*) » ou « elfe magicien ». Le fait que ces personnages défient le temps les relie à un immémorial passé. De là provient le prodigieux savoir dont ils font preuve pour sauvegarder la Terre du Milieu. Avec eux (et seul Saroumane se laissera pervertir), la race de l'âme se manifeste par l'attention portée au destin des Nains, des Hommes et des Hobbits sans chercher le moins du monde à les assujettir. Ce qui nous amène à parler de ces différentes espèces.

Physiologies et caractères

Outre les Elfes, il y en a en Terre du Milieu deux races principales : les Nains et, plus mystérieux encore, les Hommes. Ces derniers sont « *les enfants du soleil* »³⁶, comme les nomment les Elfes, car les dieux envoyèrent l'astre diurne sur la terre en prévision de leur venue³⁷.



végétal d'une forêt incroyablement ancienne). Discourant des magiciens avec deux des Hobbits, il parle ainsi de Saroumane : « *Il complotait pour devenir une puissance (...) C'est un traître noir. Il s'est acoquiné avec des gens immondes, avec des Orques. Pis encore, il leur a fait quelque chose de dangereux. Sont-ce des hommes qu'il a dégradés ou a-t-il métissé la race des Orques avec celle des hommes ? Ce serait un noir méfait* »³⁷.

Les magiciens peuvent-ils être classés dans les races de l'âme comme semble le laisser entendre la

³⁷ *Le seigneur des anneaux*, op. cit., tome II, p. 95. L'orthographe de « Orc » est devenu « Orque ».

³⁸ *Ibid* p. 130.

³⁹ *Ibid*. p. 130.

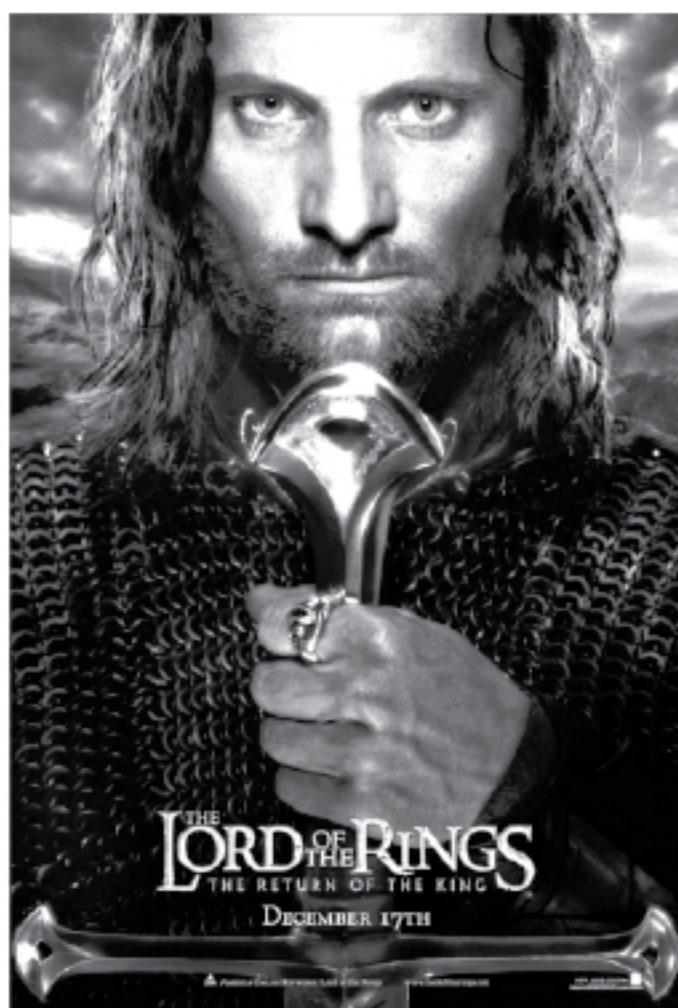
Il est pour le moins curieux de constater que, dans sa nomenclature des races de l'esprit, Julius Evola cite en premier lieu la « race solaire ». Pour cet auteur, il est des êtres se situant à égale distance des dieux et des hommes. Ils oscillent ainsi entre la lumière divine et les sombres tendances inhérentes à la condition corporelle. Certains finirent par s'axer sur le premier élément et, de la sorte, constituèrent une « race » - ou typologie spirituelle - que l'on peut qualifier de « solaire » par sa faculté à mettre en lumière toutes les facultés et les exigences (re)conduisant au supra-humain.

« À cette époque les Elfes et les Hommes étaient identiques de corps et de stature »⁴⁰. Seule différence mais non des moindres, les Elfes possédaient une vie qui semblait sans fin (hormis le fait qu'un accident, une arme ou un terrible chagrin pouvaient les tuer). C'est encore dans le *Silmarillion* qu'il faut chercher les hommes de l'origine. Citons Hador, aux cheveux dorés, dont « les sujets étaient grands et forts, l'esprit vif, fermes et audacieux, prompts au rire comme à la colère. Ils étaient blonds pour la plupart avec des yeux bleus »⁴¹.

Ou bien encore ceux de Bëor : « Les hommes de cette maison avaient les cheveux noirs ou marron avec des yeux gris » (cette teinte, si présente dans la typologie elfique, semble rejaillir sur certains humains) ; « ils étaient passionnés, habiles de leurs mains, ils avaient l'esprit rapide et la mémoire longue et la pitié leur venait plus facilement que la moquerie »⁴². Mais les Hommes sont plus aisément corruptibles que les Elfes et, lors du troisième âge (période qui, chez Tolkien, voit grandir ténèbres et maléfices), bon nombre d'entre eux feront partie des légions de Sauron ou serviront Saroumane ; ainsi en sera-t-il des « orientaux » et des hommes sombres du sud. Quand aux autres, voici comment Tolkien décrit les cavaliers de Rohan : « Ils sont forts et opiniâtres, mais aussi loyaux et généreux de cœur (...), grands, les membres allongés, leurs cheveux d'un blond de lin sortaient de sous leurs casques légers et descendaient en longues tresses dans leur dos, leur visage était dur et ardent »⁴³. Nous voyons que notre auteur ne se contente pas des seules caractéristiques physiques mais qu'il les accompagne de traits de caractère, comme le faisait alors la physiognomonie. Ainsi pour la princesse Eowin : « Son visage était très beau et ses longs cheveux semblaient une rivière d'or. Mince et élancée apparaissait-elle dans sa robe blanche ceinte d'argent, mais elle était en même temps forte et dure comme l'acier, fille de roi »⁴⁴.

En ce qui concerne les « rôdeurs » ou Dúnedain (farouches défenseurs des contrées libres en Terre du Milieu), dont Aragorn est le représentant typique, ils appartiennent à la race des Hommes puisqu'ils

descendent des fameux Numénoréens que l'on pourrait rapprocher des Atlantes car, manipulé par Sauron, Ar-Pharazôn, leur monarque, fit montre d'une telle *hybris* que le divin finit par décréter sa disparition et celle de son royaume⁴⁵. Pour Aragorn et les siens, la conscience aiguë de ce lointain et terrible passé, joint au manquement fatal de son ancêtre, Isildur, pris par le pouvoir de l'anneau, leur confère une détermination sans faille jointe à un total esprit de sacrifice faisant d'eux les plus méritants d'entre les humains. Par ses qualités exemplaires, Aragorn sera amené à recevoir la couronne du Gondor et à inaugurer une période nouvelle en Terre du Milieu.



⁴⁰ *Le Silmarillion*, op. cit., p.132.

⁴¹ *Ibid.*, p.149.

⁴² *Ibid.*.

⁴³ *Le seigneur des anneaux*, Éditions Christian Bourgois, Le Livre de Poche, tome II, p.47-48.

⁴⁴ *Ibid.*, p.192.

⁴⁵ Cf., le numéro 4 d'*Hyperborée* (nouvelle série), p. 82.

Le couple du (re)commencement et les êtres proches de la terre

Deux personnages méritent d'être considérés à part, d'autant plus que le film de Peter Jackson les occulte totalement : Tom Bombadil. « Il avait un long manteau bleu et une longue barbe brune ; ses yeux étaient bleus et brillants »⁴⁶. Le manteau bleu fait songer au dieu viking de l'initiation, Óðinn et l'on ne s'en étonnera guère sachant les connaissances que Tolkien avait des religiosités du Nord. Et Óðinn représente(r) la capacité que possède éventuellement un être pour passer de la

c o n d i t i o n humaine à celle, supérieure, qui relie aux p u i s s a n c e s divines et au savoir établi à l'aurore du cycle. Ajoutons que Tom a « de grandes bottes jaunes »⁴⁷ et cette couleur semble dire qu'il met du soleil où il porte ses pas.

En ce qui concerne Baie d'or, la fille de la rivière habitant avec Tom, son apparition est la suivante : « Ses cheveux d'or tombaient en longues ondulations sur ses épaules, sa robe était verte » et « sa ceinture était d'or »⁴⁸. Ses hôtes (les Hobbits conduits par Frodon) crurent se trouver « devant une belle jeune reine-elfe vêtue de fleurs vivantes »⁴⁹. De plus, la sagesse prodigieuse que manifestent les paroles et les actes de ce couple semble venir de l'Âge du commencement ; ou, plus exactement, on pourrait dire que leurs personnes anticipent sur ce que serait un monde baignant dans ce qu'annoncent toutes les traditions : la triomphante sérénité lumineuse succédant à l'achèvement de l'Âge obscur. On croirait volontiers que Tom et sa compagne sont le père et la mère de cette race dite « solaire » formant l'originelle supra-humanité appelée à revenir. Le masculin absolu - car « Tom Bombadil est le maître »⁵⁰, « L'Aîné, voilà ce que je suis »⁵¹, dit-il - et la vraie féminité, Baie d'or, que tente de définir la formule suivante : « printemps et été, et de nouveau printemps après »⁵². Adam et Eve nordiques, si parfaits que nulle chute de leur part ne peut être envisagée.

Quelques mots sur les nains maintenant. Si les Ents incarnent la puissance végétale, les nains en sont

l'équivalent pour les forces telluriques. Dans le légendaire européen, ces derniers, loin d'être de pures inventions de nos aïeux, représentent les puissances élémentaires à l'intérieur de notre corporéité ; d'où leur force, leur résistance, leur habileté à travailler la pierre et les métaux. Gimli, le seigneur nain, déclare à l'Elfe Legolas en « frappant du pied sur les pierres. Mon cœur se relève toujours à l'approche des montagnes. Il y a du bon roc, ici. Ce pays a des os solides. Je les sentais dans mes pieds tandis que nous montions du fossé »⁵³. Ses semblables sont nés du sol et manifestent la « terrestrité » dans l'homme⁵⁴.



Enfin, parmi les sept marcheurs de *La Compagnie de l'Anneau*, on compte quatre hobbits. Ce nombre, que transcrit géométriquement le carré, est celui de la terre et pourrait donc désigner Frodon et ses amis comme faisant partie de la race du corps. Mais il serait plutôt tentant de voir en eux une sorte de synthèse entre les Nains et les Hommes avec, dans les périls, une générosité de cœur, et même, à l'inverse de leur petite taille, une grandeur d'âme digne des Elfes. C'est sûrement ce qui fait dire à Tolkien qu'ils ont peut-être de lointains ancêtres communs avec la race des Hommes. Je laisserai aux généalogistes de la Terre du Milieu le soin de le déterminer.

⁴⁶ *Le Seigneur des Anneaux*, op. cit., tome I, p.157.

⁴⁷ *Ibid.* p. 157.

⁴⁸ *Ibid.* p. 160.

⁴⁹ *Ibid.* p. 160.

⁵⁰ *Ibid.* p. 162.

⁵¹ *Ibid.* p. 170.

⁵² *Ibid.* p. 161.

⁵³ *Ibid.* p. 219.

⁵⁴ Cf. J. Evola, *La Tradition Hermétique*, Éditions traditionnelles, p. 59.

LE NOMBRE D'OR, PERMANENCE DE LA TRADITION PRIMORDIALE

Pierre-Émile BLAIRON

« Or, voilà qu'on crie au pessimisme, injure dont les éternels vieillards poursuivent toute pensée qui ne se destine qu'aux pionniers de demain ! »

Oswald Spengler, *Le Déclin de l'Occident*, première partie.

Aussi loin que l'on remonte dans le temps, l'Homme a élevé des monuments de pierre selon des règles qui montraient ses connaissances des divers courants qui parcourent les tréfonds de la terre, mais aussi celles des mouvements des astres dans le ciel et de leur influence sur notre planète et ses habitants ; connaissances des flux magnétiques, hydrauliques, électriques mais aussi connaissances mathématiques, géométriques... On a décelé la présence du nombre d'or dans l'agencement par l'Homme des plus vieux vestiges de pierre qui sont parvenus jusqu'à nous. D'où provient ce savoir ?

1. Fin de cycle : dernier épisode ?

Selon la Tradition, et les traditions de plusieurs peuples de longue culture, la fin du cycle de notre monde actuel a commencé il y a 6000 ans¹. J'évoque ce thème qui nous concerne directement dans quasiment toutes mes interventions, et il est développé dans mon livre *La Roue et le sablier*². Hors du cercle de nos lecteurs et amis, bien peu de nos contemporains se préoccupent ne serait-ce que de faire l'effort d'imaginer un temps au-delà de leur courtes vies et, je dirai même, au-delà de leurs problèmes domestiques au jour le jour ; c'est qu'ils vivent le « mythe » du progrès – demain sera un jour meilleur – et qu'ils ne comprennent pas que nous sommes en période d'*involution* depuis le début de l'Âge de fer, et non pas d'*évolution*. Pour en référer à notre titre, les « épisodes », de nos jours, sont appelés « saisons » dans les feuilletons télévisés, qui sont des « séries ». Une « saison » définit bien ce qu'est un cycle : dès le début d'une saison, l'été, par exemple, sa caractéristique décline : dès le lendemain du solstice, qui définit le jour le plus long, la nuit commence à grignoter le jour. Dès que nous venons au monde, que nous apparaissions à la vie, le compte à rebours se

déclenche pour voir inévitablement triompher la mort, même si, comme toute manifestation naturelle, la vie passe par une période faste, un midi, l'apogée, l'éclosion d'une fleur, avant de faner, avant de redescendre tout comme le destin des aiguilles d'une montre. Quelle place y a-t-il pour le « progrès » dans ce processus naturel et inexorable³ ?

Le dolmen de Soumont, dans l'Hérault, recouvert par une dalle de 3 m de long, pesant dans les 15 tonnes.



1. Un cycle de quatre âges (or, argent, airain, fer) défini selon les traditions dure 60.000 ans, réparti selon la suite 4-3-2-1, en commençant donc par l'Âge d'or qui dure 24 000 ans et en finissant par l'Âge de fer d'une durée de 6000 ans.

2. Editions Hyperborée, janvier 2015.

3. Nous avons évoqué dans notre ouvrage, *La Roue et le sablier*, le but du transhumanisme, pur produit titanesque, qui vise techniquement et concrètement à l'immortalité de l'Homme, autre chantier gigantesque des Titans pour acquérir le pouvoir suprême.

Lorsque les civilisations disparaissent à la fin d'un cycle, il n'en reste que bien peu de traces, le temps efface jusqu'au souvenir des civilisations mortes ; c'est le cas pour les plus anciennes, ce qui autorise nos scientifiques à décréter qu'elles n'ont jamais existé. Pour les plus récentes, et nous entrons dans le cadre de notre cycle actuel, parmi les vestiges qui témoignent d'une culture (presque) anéantie, les plus colossaux qui subsistent sont de nature minérale.

C'est sur ce matériau que l'Homme des différentes civilisations qui se sont succédé sur notre planète a apposé sa marque. C'est par son œuvre de pierre qu'il accède à l'éternité, et à la divinité.

Des mégalithes jusqu'aux cathédrales et aux châteaux, en passant par les pyramides, égyptiennes et sud-américaines, les temples grecs et romains, mésopotamiens, asiatiques, le témoin de la présence de l'Homme sur Terre par le truchement de son œuvre s'est transmis dans la plus parfaite *continuité*. Ces monuments ont résisté pour la plupart aux tremblements de terre et autres tsunamis. Mais si la nature ne porte pas atteinte à ce patrimoine, c'est l'Homme, ou une certaine catégorie d'hommes, qui va s'en charger.

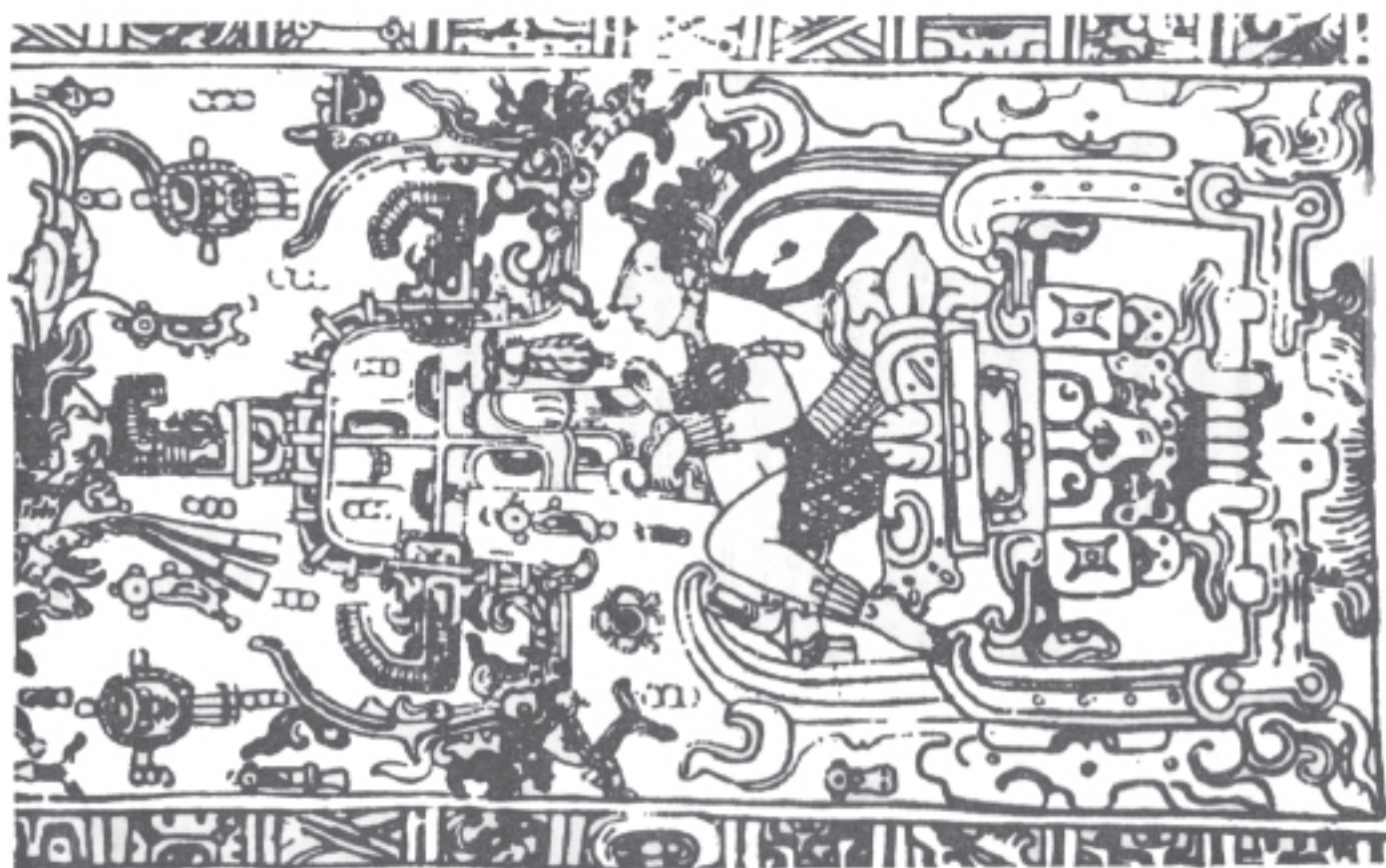
Les barbares

« Du passé, faisons table rase » ; c'est par ce slogan que les barbares⁴ de tous temps et de tous lieux ont justifié (?) leurs saccages. Dans la plupart des cas, il s'agissait, sur ce terrain dévasté et donc vierge (selon eux, mais surtout devenu *in-culte*) de jouer à construire une utopie ; les utopies, on le sait, n'ont jamais généré que du malheur. La Révolution française, qui a fondé notre République, reste l'exemple le plus criant de cette imposture, qui a inspiré d'autres « révolutions » tout aussi barbares, dans les manifestations mêmes de cette barbarie, telle la pratique de la décapitation et la destruction du patrimoine, instaurées comme bases et symboles du système terroriste, la rupture d'avec l'Ancien monde.

4. A l'origine, les barbares, chez les Romains, n'étaient que des étrangers, mais des gens qui avaient des comportements et un aspect différents, par extension, n'étaient pas civilisés, puis sont devenus incultes, grossiers, et le mot n'a fait que s'étendre dans un sens péjoratif jusqu'à nos jours.

Mohenjo-Daro, dans l'actuel Pakistan





Dessin gravé sur une dalle de Palenque (Mexique) ; il semble que le personnage soit en train de piloter une fusée spatiale.

Ainsi, les barbares de nos jours, bons élèves de notre Révolution, sont représentés par les islamistes

de Daech (dit autrement Isis – méprisable référence à la déesse égyptienne) ; l'histoire du monde a rarement connu l'émergence de pareils sauvages qui se complaisent dans les pires atrocités. L'irruption sur la scène internationale de ces « fous d'Allah » est l'argument décisif pour ceux qui ont besoin de prouver que le « progrès » n'est qu'un leurre destiné à tromper le bon peuple. Ceux-là n'ont rien à construire, pas même une vague utopie qui aurait germé dans leurs cerveaux brumeux, pas même la création d'un « Etat islamique » structuré par une idéologie dogmatique (à défaut d'une spiritualité), dont leur appellation se réclame pourtant ; ils sont plus vraisemblablement les marionnettes, « shootées » au Captagon, de forces obscures qui n'ont qu'un but : rompre la continuité dans la suite des cycles, atteindre la permanence du monde, le « saint des saints », le *naos* égyptien, dans ses représentations matérielles : le moyeu de la roue, intangible, et les vestiges antiques, quelques soient les civilisations qui les ont produits, en fait, Dieu et les représentations symboliques qu'en ont faites les hommes. On peut constater que ces zombies détruisent même, et d'abord, ce qui est supposé être leur propre patrimoine, tel leur projet de destruction de la Kaabah,

leur pierre sacrée, d'origine, rappelons-le quand même, païenne.

On ne peut s'empêcher de comparer ces créatures démoniaques, qui semblent surgies de nulle part, aux Orques du *Seigneur des anneaux*, fabriquées à la chaîne dans les entrailles de la Terre, s'échappant des mains de leur maître Sauron, Frankenstein tolkienien, pour aller semer la terreur dans le monde.

LA GUERRE DES TITANS CONTRE LA TRADITION

C'est donc proprement une offensive titanesque à laquelle est confronté notre monde actuel, lesquels Titans veulent, par tous les moyens, s'ériger en remplaçants de Dieu. Et ils ne choisissent pas par hasard notre époque, passage entre deux mondes, deux grands cycles, qui est l'instant le plus vulnérable dans le cours des temps.

La grande aiguille des secondes ne va pas tarder, en effet, à rejoindre ses deux grandes sœurs, fixées désormais sur le 6, en bas de la grande horloge, avant d'entamer leur remontée commune.

La guerre que mènent les Titans contre les dieux et contre le monde traditionnel qui en est leur représentation terrestre ne date pas d'hier. Les deux principales armes titanesques sont la recherche de la rupture, dont nous avons parlé, et l'inversion des valeurs. Il est de fait que le monde d'aujourd'hui, matérialiste et déshumanisé, qu'ils ont créé, leur appartient. Pour nous en référer à un passé proche, la « Renaissance humaniste » a été opposée à un Moyen-Age obscur comme l'avènement d'un monde nouveau, première version d'un projet qui nous annonçait des « lendemains qui chantent », alors que cette période de la Renaissance a justement constitué la fin de l'Homme comme élément modérateur et équilibré du monde cosmique, statut que le Moyen-Age des cathédrales avait su exalter ; tout comme « Le siècle des Lumières », représenté par les premiers « intellectuels », a produit la sinistre Révolution française. Deux exemples dans l'Histoire qui ont marqué deux étapes décisives de notre cursus involutif.

Si d'autres aspects de ce combat qui nous oppose aux Titans mériteraient d'être soulignés, je me consacrerai ici à évoquer l'importance de la permanence minérale dans notre monde, travaillée par la main de l'Homme de façon à transmettre, comme un message de paix et de sagesse aux hommes du futur, c'est-à-dire

nous, la parole symbolique des dieux, et les points sensibles où les efforts toxiques des Titans peuvent être portés pour déclencher la rupture.

La chronologie que je vais adopter ci-après est tout à fait incertaine. Les périodes peuvent très bien se mélanger et il n'est pas improbable qu'elles aient cohabité. Rien d'extraordinaire à ça : Les membres de certaines tribus amazoniennes, par exemple, voient passer des avions qu'ils nomment « les oiseaux de fer ».

Les Titans enchaînés, dessin de Botticelli pour *La divine comédie* de Dante.



2. La pierre à travers les âges

Les continents mythiques

La première période est celle des continents mythiques (Hyperborée ou Atlantide) dont il ne reste rien, sauf, peut-être, de curieux dessins tardifs de machines volantes sculptées sur les pyramides d'Égypte ou du Mexique, une semelle de chaussure pétrifiée vieille de cinq millions d'années au Nevada, des lignes mystérieuses qui traversent une région désertique du Pérou (Nazca) et bien d'autres mystères répertoriés entre autres par le livre de Cremo et Thompson, *L'Histoire secrète de l'espèce humaine*, la série *Planète* des géniaux Pauwels et Bergier, qui a succédé au livre-culte et fondateur de ces deux mêmes : *Le Matin des magiciens*, ou encore l'autre série, belge, qui tient son nom de la cité mystérieuse de Lovecraft : *Kadath*, animée par Jacques Gossart. Les datations peuvent faire état pour ces anachronismes apparents de plusieurs

millions d'années. Ce sont, bien sûr, ces périodes les plus lointaines qui sont visées prioritairement par les Titans ; le moindre artefact peut prendre ici une valeur capitale, artefact que les archéologues officiels se garderont bien de mettre à la disposition du public ; l'évocation de cette période est à la fois très hasardeuse, parce que nous ne disposons que de très peu d'indices qui pourraient nous permettre d'en dresser un portrait autre que mythique, mot pris ici dans les deux sens, mais en même temps, cette fragilité est compensée par la force constante qui sourd de l'espèce humaine à la recherche de ses plus lointaines racines ; que ces éléments ne ressortissent qu'à l'intuition, pendant de la raison, ne retire rien de sa puissance.

Cette période est hors d'atteinte du schéma évolutionniste darwinien, sauf à supposer que les humains étaient alors à peine distingués de leurs cousins (ou de leurs ancêtres !) simiesques, mais c'est bien celle qui a vu éclore la Tradition primordiale qui a essaimé sa Connaissance sur l'ensemble de la planète. Question ultime pour ceux qui ont besoin de tout expliquer, question à laquelle nous ne pourrons pas répondre, en l'état actuel de nos connaissances : et de quelle origine est donc cette Tradition, est-elle terrestre ou extra-terrestre ?



Les premières villes

Le processus de regroupement des hommes dans le cadre d'une reconnaissance réciproque d'identité ethnoculturelle, d'appartenance à une même entité, a toujours été le même : de la maison paysanne⁵ au village⁶, puis de la ville de culture à la ville mondiale. Ur la sumérienne, Mohenjo-Daro l'indienne, Lepenski-Vir la yougoslave, Çatal Huyuk et Göbleki Tepe, les anatoliennes, Jéricho la palestinienne, Tiahuanaco la bolivienne, ces villes de la genèse, parmi d'autres, ont un statut à part, ancêtres des cités que Spengler appellera des villes de cultures, dans les deux sens du terme, parce qu'elles constituaient avant tout une communauté de paysans, comme l'avait rêvée Jean Giono, avant Florence, Nuremberg, Salamanque, Bruges ou Prague, qui s'opposeront aux villes mondiales, cosmopolites, selon les mots d'Oswald Spengler ; ces villes fondatrices de l'Histoire recélaient alors en leur sein la totalité de la culture, l'expression communautaire de tout un peuple, ses joies et ses désirs, ses croyances et ses peurs, toutes identiques et pourtant rassurantes, comme à peine sorties du cocon originel ; il suffit de voir les plans de ces antiques cités, où les maisons se regroupent autour des forums,

comme les chiots autour de leur mère ; on comprend mieux l'inversion des valeurs qui s'est accompli au passage de la ville de culture à la ville mondiale ; Spengler parlait en 1917 (le nombre s'est bien amplifié depuis) « de trois ou quatre grandes villes mondiales, qui ont attiré à elles toute la substance historique et en face desquelles le paysage entier d'une culture tombe au rang de province, qui n'a plus à son tour qu'à nourrir les villes mondiales avec le reste de ses meilleurs hommes [...] tandis que le reste se fane. » Nous ne sommes pas dans ce schéma avec ces villes du début des temps qui n'hébergent pas encore le « nouveau nomade, un parasite habitant la grande ville, homme des réalités tout pur, sans tradition, noyé dans la masse houleuse et informe, irréligieux, intelligent, stérile, haïssant profondément le paysannat (et la noblesse terrienne qui en est la suprême expression⁷). »

5. Seule architecture à avoir traversé les siècles jusqu'à notre catastrophique époque contemporaine sans avoir modifié les structures de base de sa construction, qui s'en référaient aux lois naturelles.

6. « Le sentiment de l'enchaînement à la terre, de la plante cosmique, ne s'est exprimé nulle part avec autant de force que dans ces vieilles cités minuscules, à peine plus étendues qu'un carrefour, autour d'un marché, d'un château ou d'un sanctuaire ». Oswald Spengler, *Le déclin de l'Occident*, NRF Gallimard)

7. Ibid.



Le temps des mégalithes

Puisque notre sujet est la mémoire de la pierre, nous y sommes, ici, à l'état brut.

Une mystérieuse civilisation a érigé des menhirs et des dolmens principalement en France et en Angleterre ; une carte de leurs emplacements nous révèle qu'ils sont implantés sur la côte atlantique européenne surtout et sur certaines îles méditerranéennes, terres immergées (Corse, Baléares, Malte). Les plus célèbres de ces mégalithes sont ceux érigés en alignement à Carnac (Bretagne) et le fabuleux site de Stonehenge, en Angleterre.

On déplorera que les archéologues officiels se soient façonné une doctrine tournée vers le bas, vers les profondeurs chtoniennes de la Terre, lorsqu'il s'agit d'expliquer la fonction des monuments anciens : ce sont, pour eux, presque toujours et uniquement, des sépultures. Or, dès les premières manifestations architecturales *supposées* de l'Homme, les mégalithes en l'occurrence, on constate qu'ils sont polyfonctionnels et que leur message s'adresse aussi au ciel, aux dieux et aux vivants, du présent et du futur.

Presque toutes les hypothèses ont été formulées : sépultures, bien sûr, pour les dolmens, symboles phalliques pour les menhirs⁸, accumulateurs ou transformateurs d'énergies diverses (électriques, magnétiques), signaux astronomiques...

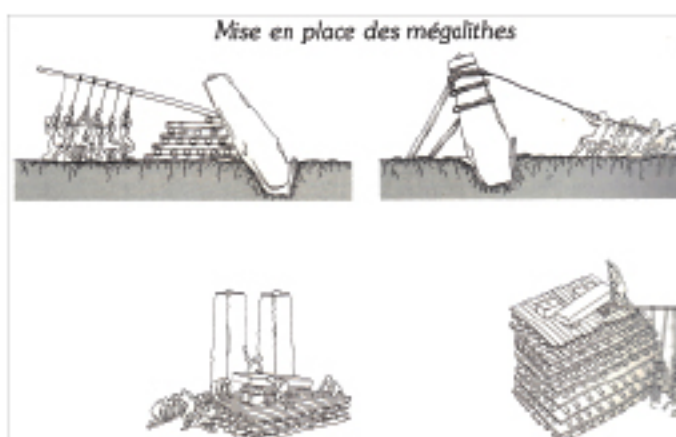
Le cas des cercles de pierres, dont Stonehenge est l'emblématique représentation, est encore plus mystérieux, mais prête à encore plus d'interprétations parce que les cercles de pierres combinent toutes ces hypothèses.

Les calculs nécessaires à la mise en place de Stonehenge emploieraient de nos jours une équipe de savants et des ordinateurs puissants. L'agencement des pierres permet en effet de prévoir les dates des éclipses, la précession des équinoxes, la date de notre fête mobile de Pâques⁹, premier dimanche après la pleine lune suivant l'équinoxe de printemps...

Selon le chercheur Robert Chalavoux, les bâtisseurs de mégalithes « *connaissaient la divine proportion et l'appliquaient avec une extraordinaire précision et ce avant les bâtisseurs de pyramides.* » Il nous donne en tout cas la preuve chiffrée que, par exemple, le dolmen en équerre du Goërem à Gâvres, dans le Morbihan, était construit selon les préceptes du nombre d'or. On pense que les mégalithes sont apparus 5000 ans avant notre ère ; la pierre dont ils sont constitués est extraite de carrières situées quelquefois à plusieurs dizaines de kilomètres du lieu d'érection,

alors même que des pierres d'une autre qualité abondent sur le site. Les archéologues ne s'embarrassent guère de réflexion et de bon sens pour expliquer les méthodes de déplacement et d'érection des pierres ; ils ont déterminé que ces peuples anciens ne disposant d'aucune connaissance scientifique évoluée utilisaient leurs bras, des cordes et des rondins pour ce faire.

Les « scientifiques » ont établi une règle : qu'il fallait trente hommes pour déplacer et ériger une tonne de pierre ; il suffit donc de multiplier le nombre de personnes affectées à cette tâche par le poids du mégalithe ; ainsi, le menhir (maintenant brisé) de Locmariaquer, qui pèse 347,5 tonnes¹⁰, a nécessité la



La technique de mise en place des mégalithes selon les archéologues officiels.



Cette grue est capable de lever jusqu'à 1200 tonnes, le poids du gros monolithe taillé de Baalbeck au Liban (à comparer avec les dessins « d'enfants » des archéologues.)

8. Syndrome obsessionnel, quand on songe que les seuls alignements de Carnac comptent 2934 pierres levées ?

9. Récupération chrétienne, comme le christianisme a coutume de le faire, d'une tradition païenne.

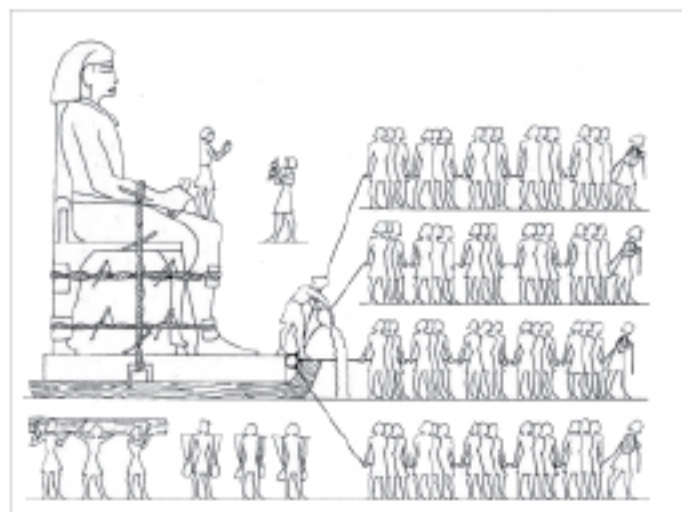
10. D'une hauteur de 20,50 mètres, le Grand menhir aurait été érigé pour servir de marqueur astronomique lunaire, vu de huit points d'observation. Kadath n° 49

force de 10500 personnes pour le lever ; simple, non ? Il suffit de ne pas se marcher sur les pieds, et d'avoir suffisamment de place sur son chemin (pour une foule de plus de 10 000 personnes !) pour transporter la pierre en orthogneiss provenant d'une carrière située à trois kilomètres de son lieu d'érection¹¹.

Ces « scientifiques » vont produire les mêmes stupides explications pour expliquer la construction des pyramides égyptiennes, et les autres. De tous temps, et plus encore de nos jours, les pouvoirs en place ont utilisé le mensonge et la propagande, même infantile, pour dissimuler leurs véritables objectifs, selon le principe : plus c'est gros, plus ça passe ; effectivement, nous sommes ici, avec les mégalithes et les pyramides, « dans du lourd ».

Le but poursuivi est de maintenir les peuples dans l'ignorance de leur passé pour les empêcher d'imaginer qu'ils ont été autrefois plus que ce qu'ils ne sont actuellement.

Ce n'est que par la recherche, le doute, la lucidité et l'esprit critique que nous pourrions faire tomber le mur de l'ignorance que les Titans construisent inlassablement autour de nous.



Le temps des pyramides

Nous allons nous intéresser plus spécifiquement aux pyramides de Gizeh en Egypte.

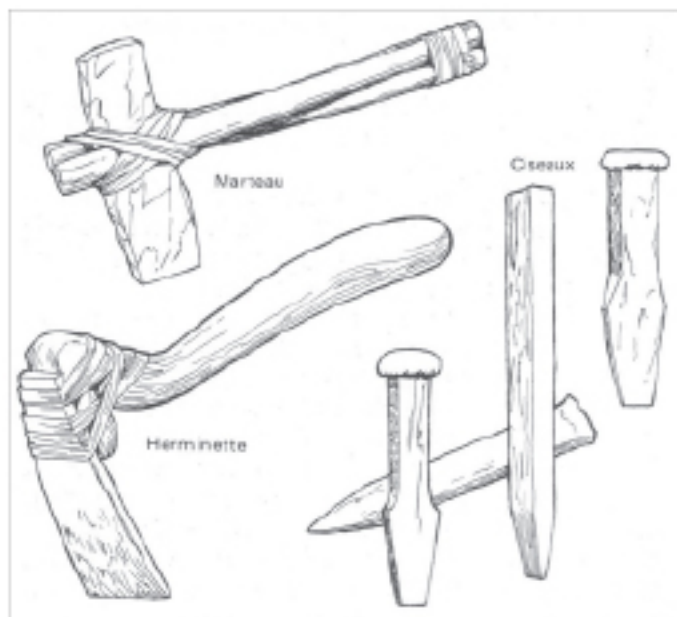
Le film *La révélation des pyramides*¹², en lecture libre sur internet, malgré ses premières minutes d'une approche un peu trop sensationnelle, voire grandiloquente, contient toutes les objections (vérifiées) qui vont à l'encontre de la doxa scientiste.

« D'un coup, je compris le problème », dit la

narratrice, après avoir interrogé un géologue : « Comment a-t-on pu ériger de telles statues [les colosses de Memnon, de 1800 tonnes chacune] et les sculpter avec des outils rudimentaires ? Cela est-il possible ? » - « Bien évidemment, que c'est possible, puisque c'est là », dit le géologue en montrant les statues. Et puisque, à cette époque, on n'avait que de l'outillage rudimentaire... Quel art de la dialectique ! Quelle finesse dans le syllogisme !

La pierre des pyramides est extraite des carrières d'Assouan, situées à 1000 km de leur lieu d'érection pour le granit, transportée par le Nil (seulement en période de crue, à cause du poids, en faisant bien attention de ne pas s'enliser dans les bancs de sable), par halage et rondins, selon le dogme archéologique.

La raison (celle qui porte des œillères, et qui, dans ce cas, s'appelle le rationalisme), n'est pas le bon sens et il est plus confortable de penser comme tout le monde, c'est-à-dire au ras des pâquerettes, plutôt que de se poser des questions, et d'invoquer le hasard plutôt que de tenter de comprendre le langage symbolique qui, lui, explique minutieusement que le cours des événements ne doit rien aux coïncidences.



Même plaisanterie pour la mise en place des colosses égyptiens et les outils rudimentaires (supposés) dont se servaient les ouvriers.

11. Les « scientifiques » avancent les mêmes explications débilés (cordes et rondins) pour les monolithes de Baalbeck au Liban dont le plus gros pèse 1128 tonnes ! (Kadath n°6 : le formidable trilith de Baalbeck).

12. <http://www.inexplique-endeat.com/article-la-revelation-des-pyramides-l-enquete-qui-change-le-monde-110920511.html>

Même si les diverses pyramides érigées dans le monde, en Egypte, en Amérique du Sud, en Europe, en Chine... ne sont pas contemporaines, elles ont toutes les mêmes caractéristiques qui ont accompagné leur érection : matériaux qui durent (comme le granit), écriture hiéroglyphique ou idéographique pour la plupart, momification des défunts, connaissances poussées en astronomie, mise au point d'un calendrier précis, apparente facilité pour transporter et ajuster au millimètre près des blocs qui peuvent dépasser les 100 tonnes, et surtout, maîtrise parfaite des connaissances mathématiques et géométriques qui permettaient à nos ancêtres de jongler avec le nombre d'or (1,618), le nombre pi (3,1416), telle la coudée employée comme mesure de construction des pyramides égyptiennes qui est calculée, à partir du système métrique qu'ils connaissaient aussi, comme suit : $3,1416 - 1,618^2 = 0,5236$ (valeur de la coudée).

Ainsi donc, la Tradition primordiale affirme sa permanence à travers les âges et jusqu'à nos jours, grâce au travail de la pierre, dont les plus modestes jusqu'aux plus gigantesques manifestations, s'est perpétué avec ce qui, en matière architecturale, constitue la référence ultime, le nombre d'or car nous verrons que, des mégalithes à la pyramide en verre (rupture moderne d'avec la pierre) érigée dans la cour du Louvre, en passant par la pyramide de Chéops, le Parthénon, les églises ou chapelles romanes, les

cathédrales, le château de Versailles, le fil conducteur est le nombre d'or, quelque soient les techniques employées. Rappelons que le nombre d'or est présent en abondance dans la nature (animaux et végétaux) et... dans le corps humain qui est à la mesure de toute chose (Pythagore, Vitruve et, plus tard, Vinci nous en ont apporté la preuve).

Géographiquement, selon *La Révélation des pyramides*, une ligne continue relie tous ces grands sites de l'Île de Pâques à Gizeh.

Le Parthénon de nos jours





Le Parthénon reconstitué

Les temples de l'Antiquité

Il serait ici fastidieux de recenser les monuments antiques, grecs et romains notamment, construits sur le principe du nombre d'or ; nous allons prendre en exemple celui qui, entre tous, est emblématique de la culture européenne : le Parthénon.

On peut voir sur internet un film très intéressant sur les différentes phases de construction et de restauration actuelle du Parthénon : *Les Secrets du Parthénon*, un documentaire Arte¹³.

« Ce n'est pas de la pierre morte » dit l'une des intervenantes, Cathy Paraschi, « il y a de la vie en elle, une vie qui palpite en elle ! »

Construit en marbre sous le « siècle de Périclès » de -447 à -438, sa caractéristique principale est de constituer une véritable illusion d'optique car il ne comprend aucune ligne droite, simplement pour le plaisir des yeux, pour l'harmonie, c'est en ce sens que Cathy Paraschi, a pu dire que « c'est le Parthénon dans son ensemble qui est une sculpture. »

Deux rapports mathématiques président à l'élaboration du Parthénon : le nombre d'or et le rapport 4/9.

Chaque bloc qui le constitue (et il y en a des dizaines de

milliers) est une pièce unique, qui n'est pas interchangeable, pesant plusieurs tonnes et qui s'ajuste avec les autres pièces au dixième de millimètre près.

Incendié, transformé en église puis en mosquée, les statues du fronton pillées par les Anglais au XIX^e

siècle avec l'accord de l'Empire ottoman (elles sont toujours exposées au British Museum), bombardé en 1687, quel est le sort du Parthénon aujourd'hui ? Les Titans¹⁴ ont déclaré la guerre à la Grèce, tentant, grâce à leurs banques européennes et à l'invasion migratoire, de ruiner le pays. La restauration du Parthénon, commencée il y a trente ans (alors que les travaux de construction, à l'origine, n'auront duré que huit ans !), pourra-t-elle être achevée dans ces conditions ? Là encore, cette attaque frontale n'est pas étonnante et fait partie des objectifs titanesques puisqu'il s'agit de détruire jusqu'au souvenir de nos cultures européennes dont la Grèce constitue le berceau.

13. <https://www.youtube.com/watch?v=jpUVSkopoqE>

14. C'est ce qu'on appelle pudiquement « La Communauté internationale », qui est le Nouvel Ordre Mondial, dirigé par quelques sociétés plus très secrètes (dont le dessein est de s'approprier le monde matériel, en ayant soin de détruire les manifestations résiduelles de l'Ancien monde), et dont leurs membres sont proprement les « Titans ».

L'art roman

La chute de l'Empire romain, conjointement avec la naissance du christianisme et la prolifération des invasions barbares marque, c'est vrai, une période sombre qui dure cinq siècles, en gros, entre le V^e et le X^e siècles. C'est l'époque où le christianisme triomphe et n'a de cesse d'éradiquer toute référence à l'Ancien monde païen. Les druides qui ont survécu aux persécutions se sont convertis pour assurer la continuité de la Tradition, dans le tréfonds même de ce qui va constituer l'essence spirituelle du christianisme européen. Dans le secret de leurs clairières, ils vont élaborer leur règle de survie tout entière consacrée aux symboles qui vont constituer l'armature de l'art roman et, plus tard, des cathédrales ; les druides qui n'écrivaient pas afin de conserver la beauté spirituelle de leur relation aux dieux, et dont les temples n'étaient que des forêts naturelles, vont apprendre la leçon : la pérennité de leur relation à Dieu se fera désormais par les symboles qu'ils vont graver sur les pierres des églises et des cathédrales.

« Ainsi, le symbole devient l'alpha et l'omega de l'expérience spirituelle, ou plutôt il constitue tout l'alphabet de ce langage mystérieux comparé à celui des anges. Il n'est plus seulement langage, il devient verbe transformant la terre d'ombre en une terre de lumière, c'est-à-dire en une terre transfigurée¹⁵ »

Au Moyen-Age, le sublime va côtoyer l'infâme ; le sublime qui s'insinue secrètement dans les volutes des chapiteaux des cloîtres et l'infâme qui se déchaîne dans les vengeances dogmatiques des clercs¹⁶. C'est à cette même époque que le génie créateur proprement gaulois et européen va faire sa réapparition car, dans la fusion qui s'est opérée alors entre l'ancien paganisme européen et un christianisme qui n'est pas encore sorti de ses limbes orientaux, il apparaît plus logique que ce soit le premier qui ait imprimé à cette véritable Renaissance sa marque inventive. Marie-Madeleine Davy qui situe l'apogée de la symbolique romane au XII^e siècle en parle ainsi : *« Ce siècle n'est pas uniquement voué à la philosophie, à la*

théologie, à la poésie et à la mystique. La mathématique exerce son emprise, la technique aussi. La force de l'énergie retient l'attention. Ainsi, l'eau est employée pour les moulins et les roues hydrauliques. [...] Il faudrait citer de nombreuses inventions, telles la boussole, l'horloge mécanique ou le gouvernail. »

15. Marie-Madeleine Davy, *Initiation à la symbolique romane*, Flammarion

16. C'est ainsi que le grand saint Bernard appellera à l'éradication des païens, sans « état d'âme » : *« Le soldat de Jésus-Christ tue donc avec sécurité et il meurt avec plus de sécurité encore quand il ôte la vie d'un méchant, il n'est pas homicide, mais « malicide », il est vengeur du Christ sur ceux qui agissent mal et le défenseur des chrétiens... Le chrétien se glorifie de la mort d'un païen parce que Jésus-Christ lui-même en est glorifié »*. (De laude novae militiae II.3.P.I.182.c.923 D) ou encore : *« Le démon a suscité une race maudite de païens, ces enfants pervers que, soit dit sans vous offenser, le courage des chrétiens a trop longtemps supportés, en se dissimulant leurs perfidies, leurs embûches, au lieu d'écraser du talon la bête venimeuse. »* Citations rapportées par Marie-Madeleine Davy. Il suffit de remplacer le mot « Jésus-Christ » par le mot « Allah » et le mot « païen » par le mot « infidèle » et vous avez le discours exact des islamistes actuels.

L'abbaye cistercienne de Sénanque à Gordes en Provence.



Les symboles vont éclore par la main des compagnons sur les façades des églises et des cathédrales mais, auparavant, des maîtres d'œuvres mystérieux, puisqu'anonymes, auront élaboré la structure même de ces prodigieux édifices dont on comparera, et pour cause, les colonnes à l'ordonnance des puissants arbres des plus vieilles forêts.

Dans un temps d'anarchie où l'on reconstruit avec difficulté les cabanes en bois paysannes, maintes fois brûlées par les vagues successives des envahisseurs, l'abbaye devient le symbole de l'ordre, *« l'image de la pérennité, car elle perpétuait dans ces royaumes barbares la grande tradition de l'architecture romaine et de sa stricte ordonnance¹⁷. »*

Au début du X^e siècle, le monastère bénédictin de Cluny allait donner naissance à plus de 2000 couvents dans toute l'Europe, chacun gardant ses spécificités régionales, comme la pierre locale ou les techniques des maçons du cru.

Mais le génie discret des héritiers de la sagesse druidique va se déployer dans la construction des abbayes cisterciennes qui, *« dans leur simplicité même, atteignent à la noblesse. Loin d'être, comme on pourrait le craindre, des répliques appauvries de celles de Cluny, elles sont marquées d'un style personnel, puissant dans sa sobriété. Par l'équilibre de leur masse, par la justesse de leurs proportions, par leur implantation, ces abbayes qui disent l'humilité de l'homme devant son créateur, le font dans la sérénité et la grandeur¹⁸. »*

Belle définition de l'esprit druidique, excepté que les Celtes païens avaient conscience de faire partie du cosmos et se considéraient à ce titre eux-mêmes

comme une part de Dieu, qui n'était donc pas leur « créateur ».

C'est précisément dans la construction de ces abbayes cisterciennes que nous retrouvons la trace de notre fil rouge : le nombre d'or. Robert Chalavoux va le déceler dans les structures des abbayes cisterciennes de Provence notamment (Le Thoronet et Sénanque) mais aussi dans l'agencement de la rosace à sept branches du portail de l'abbaye de Beaulieu dans le Tarn-et-Garonne (voir le dessin, très complexe, de sa mise en œuvre qui fait appel à la suite géométrique de Fibonacci).



Détails des colonnes du cloître de la cathédrale d'Aix-en-Provence.

17. Denise Basdevant, *L'architecture française des origines à nos jours*, Hachette.

18. *Ibid.*

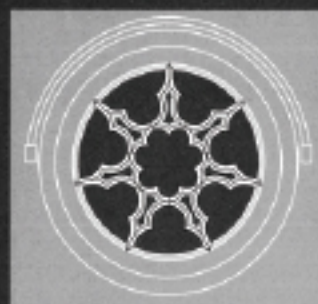
ABBAYE DE BEAULIEU EN ROUERGUE

Rosace à 7 branches, du 14^e siècle

L'abbaye du nombre 7

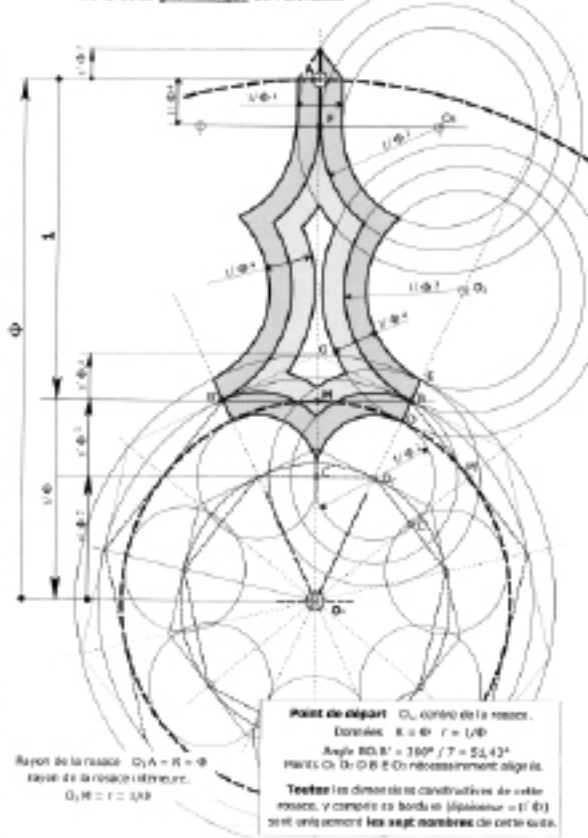
1 L'abbaye de Beaulieu, à Ginals dans le Tarn-et-Garonne possède au-dessus de sa porte d'entrée, cette magnifique rosace de près de 3 mètres de diamètre.

2 Le mètre et le compas de proportion ne suffisent pas pour déceler Φ dans le bras examiné seul, ... mais l'étude du bras dans l'ensemble de la rosace révèle la subtilité du tracé à la divine proportion de la page ci-contre.



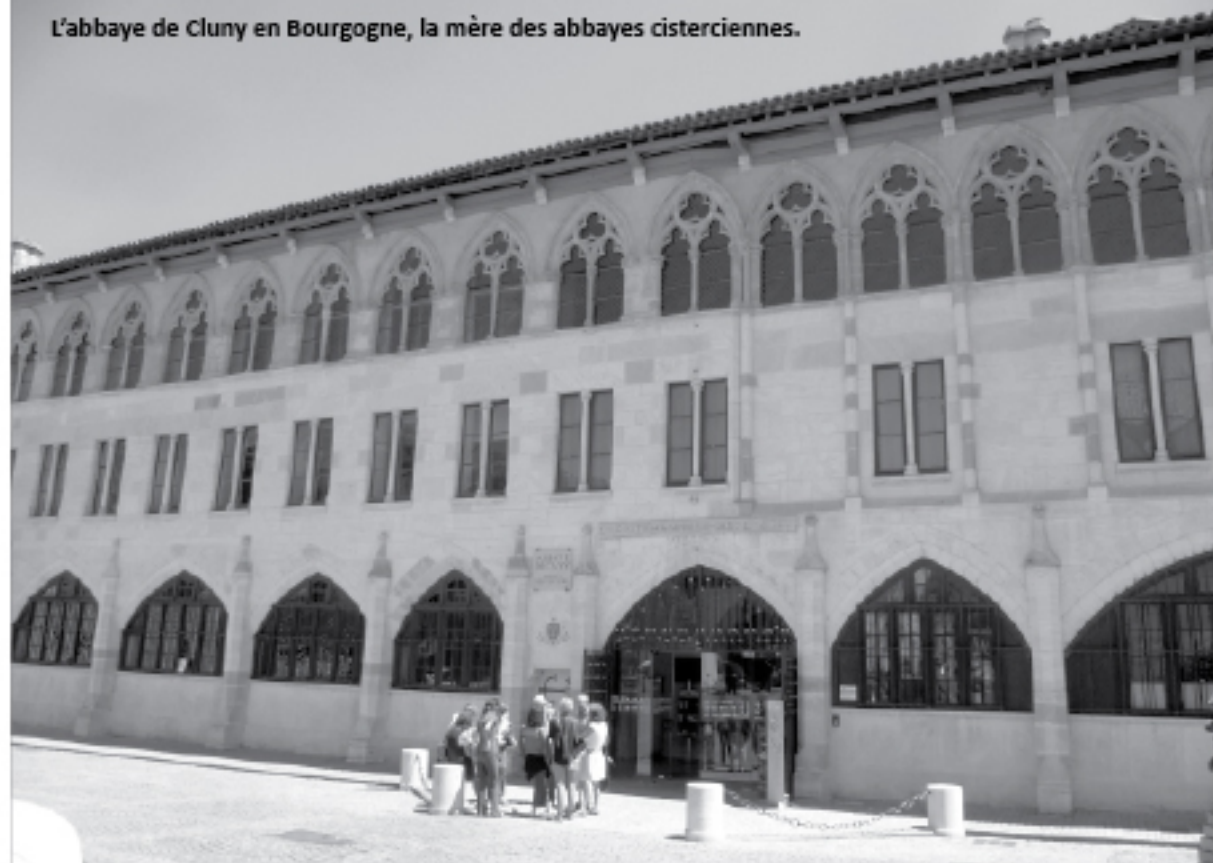
Le tailleur de pierre disposait de 7 blocs de pierre de 120 x 90 x 25 cm qu'il a dû tailler puis assembler sur la façade à 10 mètres de hauteur.

Tracé établi à partir de 7 nombres consécutifs de la suite géométrique de Fibonacci.



Extrait de l'ouvrage de Robert Chalavoux, *Nombre d'or, nature et oeuvre humaine*, Chalagam éditions.

L'abbaye de Cluny en Bourgogne, la mère des abbayes cisterciennes.



Les cathédrales

A la sobriété des abbayes cisterciennes va succéder la flamboyance de ces grands vaisseaux terrestres que sont les cathédrales¹⁹, qui sont devenues le symbole du génie européen, lançant leurs flèches vers les cieux comme des fusées silencieuses et immobiles.

« L'érudit le plus savant comme le visiteur le moins averti voient, dès qu'ils se trouvent face à l'univers sculpté des cathédrales, que le système rationnel et analytique est largement battu en brèche. Partout, des figures étranges, célestes ou diaboliques. Des théoriciens, des philosophes et des historiens ont tenté de gommer tout cela, de nous isoler de cette source en rejetant le Moyen Age des symboles dans la zone de « l'inconscient collectif », des délires de l'imagination. Il fallait montrer à tout prix, sans souci de rigueur scientifique, que les symboles et l'initiation des bâtisseurs de cathédrales faisaient partie de la « mentalité archaïque » et se trouvaient dépassés par le fameux « sens de l'histoire ».

Le portail principal de la cathédrale de Bourges



détail d'un des portails de la cathédrale de Bourges (Cher)

Malheureusement, tous les « sens de l'histoire » connus et leurs dialectiques diverses n'ont produit que de sinistres bâtiments administratifs et des camps de prisonniers. L'initiation et les symboles formèrent des hommes aptes à construire Chartres, Strasbourg, Amiens et à donner la lumière à ceux qui cherchent à percevoir le sens de la vie.... L'art des bâtisseurs n'est ni naïf ni folklorique. Ils avaient à lutter avec les éléments, avec le quotidien pour réussir, par l'œuvre accomplie, à mettre l'homme en harmonie avec l'univers²⁰. »

Cette citation de l'égyptologue Christian Jacq résume bien l'incompréhension du monde moderne qui ne voit dans le Moyen-Age qu'une période obscure jusqu'à réussir à imposer la formule populaire, et mensongère : « On n'est plus au Moyen-Age ! » Christian Jacq a reporté sur l'art des cathédrales celui qui a prévalu à la construction des pyramides dont il est fin connaisseur. « *Le Trait, la Divine Proportion, le Nombre d'Or* sont autant d'éléments tangibles d'une pratique qui devient Sagesse.

19. Chantées par Jacques Brel, qui les envoie traverser la mer : « *Prenez une cathédrale de Picardie ou de Flandre*

une cathédrale à vendre par des prêtres sans étoile, cette cathédrale en pierre débordante, traînez-la à travers prés jusqu'où vient fleurir la mer, hissez la toile en riant et filez sur l'Angleterre... »

20. Christian Jacq, *Le Message des constructeurs de cathédrales*, j'ai lu.



Une maison de village à Aubigny (Cher) dite Maison de François Ier (XVI^e siècle).

Chaque édifice devient un corps vivant, le corps de l'homme initié devient support d'une sagesse vécue. Le Nombre - et non le chiffre - permet de découvrir l'identité profonde des éléments qui composent l'univers [...] Si les cathédrales furent construites sur la base des Nombres sacrés, c'est parce que seuls ces derniers donnent la clef des proportions qui en assurent l'extraordinaire stabilité que nous constatons encore aujourd'hui. C'est aussi parce que ces Nombres traduisent géométriquement les principes de Création, c'est enfin parce qu'ils enregistrent, telles des antennes, les harmonies secrètes qui font chanter la pierre²¹. »

les Châteaux

En même temps que poussaient les abbayes cisterciennes au coeur des terroirs d'Europe, le pouvoir temporel élevait des châteaux ; ce fut d'abord des châteaux-forts pour protéger les villageois contre les incursions barbares ; le village formait alors une communauté, hiérarchisée, certes, mais solidaire. Puis, au sortir du Moyen-Age, les châteaux, comme ceux de la Loire, devinrent les symboles de la puissance des seigneurs – déjà pointait l'hubris titanesque²² – et la cible préférée de la folie destructrice des Révolutionnaires à la fin du XVIII^e siècle. Cependant, les architectes qui n'agissaient plus dans l'anonymat comme ce fut jusque-là la règle dans la construction des édifices religieux, se soucient de construire selon les règles héritées de l'Antiquité utilisant les nombres et symboles sacrés. Il faut voir le film passionnant consacré à l'étude de Didier Coilhac : *Le secret de François I^{er}*, concernant les châteaux que François I^{er} fit édifier : Chambord et Fontainebleau, alignés à l'église de Reims, Saint-Rémi, par une ligne de 259, 2 km, qui convoque le nombre cosmique : 25920. Et il faut aussi voir le film de Paul Barba-Negra, *Versailles, le palais-temple du Roi-Soleil*, entièrement dédié à la recherche de la géométrie sacrée qui a présidé à la construction du château.

21. Voir le film de Barba-Negra, *Notre-Dame de Paris*, rosace du monde.

22. On peut prendre en exemple la construction de Vaux-le-Vicomte par le surintendant Fouquet, dont le faste déployé finit par faire ombrage à celui du roi qui chassa et emprisonna derechef son ministre trop dispendieux.

Le village de Gordes en Luberon serré autour de son château.



Méfais de la Révolution : le château de la Tour d'Aigues était le plus grand château de Provence. Les révolutionnaires obligeaient les villageois à détruire eux-mêmes les châteaux de leurs seigneurs.



les vendant comme biens nationaux au profit du Trésor, en vidant de leur contenu les palais et les abbayes. Scénario courant: l'acquéreur du bien national, qui a payé en assignats, n'a généralement pas le moyen d'entretenir l'immeuble dont il est devenu propriétaire. Ou bien il le lotit et le dépece, pour le céder par fragments. Ou bien, ne tirant parti que des terres, il le laisse à l'abandon. Ou bien il le démolit, pour en revendre les matériaux. Dans tous les cas, l'immeuble est voué à la ruine. L'histoire imputera volontiers ces pratiques à des « bandes noires », qui continueront d'ailleurs leurs exploits après 1815, aux dépens des domaines acquis durant la bourrasque révolutionnaire. Mais les lotisseurs et les spéculateurs n'ont pas besoin de s'affilier à des compagnies pour démanteler la France²⁴. »

Il est impossible de faire un bilan statistique des dévastations accomplies par les Révolutionnaires. Disons que, du patrimoine, mobilier et immobilier, qui fait notre admiration et que l'on vient visiter du monde entier, il n'en reste vraisemblablement pas la moitié après le passage des hordes révolutionnaires et l'on voit bien que, de ce qu'il en reste, il n'en est pas la moitié qui soit véritablement intacte²⁵,

même si d'autres facteurs interviennent qui minorent, à grand-peine, la responsabilité des Révolutionnaires.

La Révolution

Mère de toutes les barbaries qui vont déferler sur le monde après son accession au pouvoir en France, la Révolution française n'a rien construit, elle n'a fait que détruire²³ ; « Ce qui constitue une république, c'est la destruction totale de tout ce qui lui est opposé. » En ces termes, Saint-Just pose le principe d'un anéantissement inexorable et délibéré. Il n'est pas question de détruire au hasard ou par caprice : mais d'une manière systématique, à des fins précises et selon des règles programmées. Les fins sont assurément politiques : il faut faire table rase, en finir avec l'héritage d'un passé haïssable. Mais elles sont aussi utilitaires: il faut procurer des ressources à la République, des matériaux à l'armée, voire des moyens de subsistance aux citoyens. Les finances de la République sont en difficulté. On viendra donc à leur secours en nationalisant les domaines de la couronne, de l'Église et des émigrés, en

23. En parlant des saccages subis par Notre-Dame de Paris, Jean Phaure s'exprime, par la voix de Michel Bouquet, dans le film de Barba-Negra : « saccages dont l'incompréhension et l'intolérance semblaient avoir voulu détruire surtout l'appareil symbolique de la cathédrale ; ces saccages annonçaient, au nom des Lumières, le refus moderne de toute pensée traditionnelle ; ce refus de la Tradition et de l'intuition spirituelle exprime l'incapacité de l'Homme moderne d'imaginer à quel point l'Homme du Moyen-Age vivait pleinement les symboles au cœur de sa vie quotidienne. »

24. René Sédillot, *Le coût de la révolution française*, Collection Vérités et légendes Librairie Académique Perrin, en lecture libre sur internet

25. Voir Louis Réau, *Histoire du vandalisme*, Bouquins Laffont.



**Hôtel Plaza Athénée,
Avenue Montaigne à Paris**

Haussmann

Le baron Haussmann fut sans doute le dernier grand promoteur à conserver un visage humain à nos villes françaises, en dépit de l'éradication, notamment à Paris, de plus de la moitié de la ville²⁶ qui, au XIX^e siècle avant son intervention, était constituée essentiellement par les ruelles étroites et tortueuses du Moyen-Age qui, restaurées, font maintenant le charme de nombreuses villes de « province ». Il s'avère que cette reconfiguration de Paris était une nécessité qu'on ne pouvait contourner à l'époque, notamment pour des raisons d'ordre hygiénique ; les perspectives ouvertes pour les grands boulevards, les places, les parcs et les grandes fontaines redonnait un poumon à Paris avec la

possibilité de planter des milliers d'arbres et de donner un cadre de vie, une « qualité de vie », dirions-nous aujourd'hui, moins oppressant à la capitale et dont

l'effet esthétique se révèle finalement très harmonieux. L'architecture haussmannienne constitua, sur la terre française, l'une des dernières manifestations d'architecture ordonnée, derniers sursauts de résistance contre l'anarchie après les saccages de la Révolution et avant la mise en place du processus de déstructuration par les Titans, processus qui allait englober toutes les expressions de l'œuvre humaine.

26. Plus de 18000 sur les 30000 maisons recensées.

l'architecture Contemporaine

Après la Révolution, l'Ancien monde eut encore quelques soubresauts d'ordre architectural, comme l'Art déco ou les architectures dites totalitaires, avant de succomber sous les assauts de l'architecture contemporaine dont le rôle était clairement de détruire le bel ordonnancement de nos villes, comme le rôle de la mode actuelle est de déstructurer les corps, celui de la philosophie de déstructurer les esprits, celui de l'agroalimentaire d'habituer les estomacs à manger des horreurs²⁷, celui de l'art ou de la musique, de rompre les liens avec le sacré, etc.

Les deux guerres mondiales firent beaucoup de ravages, pas seulement par les destructions accomplies (essentiellement par les bombardements anglo-américains de la seconde guerre mondiale) mais aussi par les reconstructions imposées dans la plupart des villes, qui virent l'érection des affreux HLM qui recevront plus tard en abondance les populations Pieds-Noirs - il fallait bien loger quelque part ces Français chassés de chez eux²⁸, chassés une seconde fois par les mêmes, les populations nord-africaines et sub-sahariennes - dans des quartiers dénommés « banlieues » ou tout simplement « quartiers ».



Architecture du XIX^e siècle : le casino de Monte-Carlo.

L'action de destruction des Titans va être spectaculaire et décisive (sinon irréversible) dans tous les domaines au XX^e et XXI^e siècles et dans celui qui nous intéresse : le domaine architectural.

Elle se caractérise par le déracinement, la déstructuration, le gigantisme, l'uniformité, l'hubris, la vanité.

Les constructions nouvelles, sauf exceptions, ne se rattachent en rien au terroir qui les accueille ; si nos maisons paysannes ne se sont pas exportées, viscéralement identifiées à leur sol, on a vu fleurir des cathédrales qui sentaient bon l'Espagne ou le Portugal en Amérique du Sud (le christianisme est un universalisme) et les artères de Saïgon, d'Alger ou de Dakar sont conçues à l'image des boulevards parisiens haussmanniens. Les maisons individuelles, dites d'architecte, sont hors-sol, elles sont belles et fonctionnelles mais se ressemblent toutes en ressemblant aux maisons de Le Corbusier ou de Mies Van der Rohe. Cette uniformité est encore plus criante dans les villes :



Immeuble d'architecture mussolinienne construit pour l'Exposition Universelle de Rome en 1942.

27. La dernière trouvaille du N.O.M : faire manger des insectes (blattes, scorpions, larves, etc.) à ses futurs esclaves (nous), ça coûtera moins cher à nourrir et il y en a en abondance... les médias font la promotion de ces plats grouillants de cafards avec des mines gourmandes.

28. Comme disait Ferhat Abbas, l'un des responsables du soulèvement arabe : « La France n'a pas colonisé l'Algérie, elle l'a fondée ».



A Anvers (Belgique), un immeuble contemporain qui s'adapte bien à son environnement.

les tours de Dubaï sont les mêmes à Shanghai, à Paris-La Défense, à Chicago ou à Mexico. Il faut se rappeler la phrase de Giono :

« A quoi bon aller là-bas si rien n'est différent d'ici ? »

Les villes de culture européennes ont accueilli jusqu'à nos jours avec une grande facilité les diverses époques d'architecture qui s'y sont harmonieusement, et humblement, fondues. A Aix-en-Provence, le centre médiéval côtoie le baroque du XVIII^e siècle du quartier Mazarin et les immeubles haussmanniens du boulevard de ceinture. Mais dès qu'on atteint la ville nouvelle avec le pôle

culturel, c'est un capharnaüm, un empilement de bâtiments tous plus dissemblables les uns que les autres, chacun des architectes responsables n'ayant pensé qu'à se distinguer, à poser son empreinte « originale » et arrogante à côté d'une autre ; il s'agit donc d'un alignement d'egos, d'une foire aux vanités.

Le problème est accru dans les mégapoles où les mêmes architectes n'hésitent pas à casser l'harmonie d'une rue pour y marquer leur passage comme les animaux le font pour marquer leur territoire...

Toujours à Anvers, la folie des grandeurs d'un architecte contemporain ; son « œuvre » est en disharmonie complète avec les immeubles environnants.





Le pôle culturel
d'Aix-en-Provence, un
alignement d'egos.

pas un « pur créateur », oubliant
qu'il n'y a jamais rien de nouveau
sous le soleil.

Et le nombre d'or dans tout ça ? La plupart de
ces architectes le connaissent, l'utilisent mais évitent
soigneusement de le dire, comme Pei avec sa pyramide
du Louvre, érigée selon ce principe, mais le dire, ce
serait se rattacher à une Tradition et avouer qu'on n'est

Le Corbusier aussi a utilisé le
nombre d'or dans ses projets, mais
on se rappellera celui qui, heureusement, n'a pas vu le
jour : détruire le centre de Paris pour y construire des
tours, ce que la maire actuelle de la capitale aimerait
bien pouvoir faire.

On notera que l'architecte catalan Ricardo Bofill,
l'exception qui confirme la règle, a construit un
quartier très harmonieux à Montpellier sur le principe
du nombre d'or et en le revendiquant puisque la
plus grande place de du quartier qu'il a créé
s'appelle « place du Nombre d'Or ».

Si l'architecture est un art, elle doit assumer
le rôle primordial qui est celui de tous les arts :
être l'intermédiaire entre les hommes et les dieux, une
émanation des terroirs comme une offrande au cosmos.



La nouvelle cathédrale de
Créteil qui ressemble à une
soucoupe volante échouée.

Le Musée des confluences
(tout un Programme!) à Lyon



Même architecte ou
mimétisme de mode ? L'église
d'Istres en Provence.



CRYPTAGE EN TERRE DU MILIEU

P-G. Sansonetti

On a vu quelle était la signification du nom Gandalf (« magie elfique »). Allons plus loin en écrivant son nom en runes anglo-saxonnes qui, précisément, sont celles dont s'inspire Tolkien dans ses récits. À l'origine cette écriture comportait vingt-huit caractères, on la dénomme *f u þ o r k* d'après les six lettres qui en constituent le commencement ; de la même façon que la première écriture runique est appelée *f u þ a r k*. L'ordre des runes est quasiment le même si ce n'est que certaines sont modifiées dans ce système anglo-saxon. Par exemple le *a*, quatrième lettre du premier *f u þ a r k*, remplacée par un *o*, se retrouve à la vingt-cinquième place et présente le graphisme suivant :

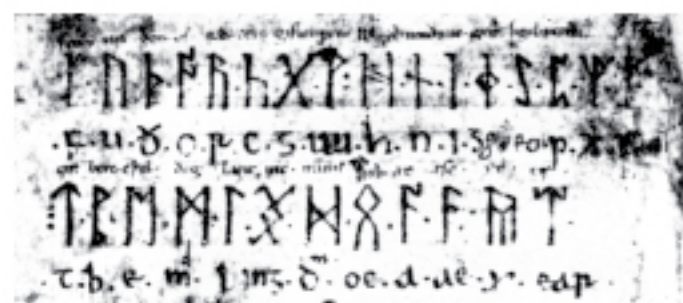


Le nom de Gandalf va donc s'écrire comme suit :



Redisons ce que savent déjà nos lecteurs : à chaque rune correspond un nombre conféré par la place qu'elle occupe dans l'ordre des lettres. Les sept runes du nom de notre magicien vaudront donc : $7 + 25 + 10 + 23 + 25 + 21 + 1 = 112$. Tiens ! Pour une fois, ce n'est pas 111, le nombre du Pôle énoncé par l'âge de Bilbo lorsque ce dernier accueille Gandalf (au début du *Seigneur des Anneaux*). Disons tout de suite que ce 112 se fait révélateur d'un cryptage. Il y a une unité de trop, le chiffre 1 qui s'ajoutant au 111 l'occulte. Et, la rune qui vaut 1 c'est évidemment la première, *f* (f). Or, il se trouve que ce signe qui ouvre l'écriture runique, *f u þ a r k* ou *f u þ o r k*, est la marque de Gandalf.

Paradoxalement, il ne signe pas, ou ne se signale pas, en usant de l'initiale de son nom mais en choisissant la dernière lettre le composant. On la voit au début du *Seigneur des Anneaux*, marquant les ballots amenés par le magicien¹ et, reproduit quatre fois, sur une lettre que ce dernier destine à Frodo². Gandalf se plaît à isoler cette rune ... comme pour la séparer des six autres lettres de son patronyme. Dans ces conditions, on l'aura compris, les runes restantes valent respectivement : $7 + 25 + 10 + 23 + 25 + 21 = 111$. Nous savons que Tolkien, en tant que philologue, avait une connaissance approfondie des caractères runiques et, maniant aisément la symbolique des nombres, il ne serait guère étonnant qu'il se soit essayé à ce qu'on nomme la « guématrie runique ». Dans ces conditions, il aura certainement poussé plus loin. Car, en *f u þ o r k*, la rune *f* est porteuse d'une symbolique cachée.




Le *f u þ o r k* à 28 caractères sur une page du manuscrit Cotton Domitianus A 9, datant du X^e-XI^e siècle et conservé au British Museum. Sous chaque runes on a son équivalent dans l'alphabet en usage à l'époque.

1. Op. cit., p. 42.
2. Op. cit., p. 216-217.

Tout comme pour le *f u b a r k*, les runes anglo-saxonnes sont chacune l'initiale d'un nom et la lettre *f* se nomme *feoh*.



Là encore, en faisant jouer la guématrie, nous obtenons un nombre : $1 + 19 + 4 + 9 = 33$, nombre également rencontré au début du récit, puisque l'on apprend que, conjointement aux 111 ans de Bilbo, Frodo³⁴ va célébrer ses 33 ans. Les âges de Bilbo (l'ancien porteur de l'anneau) et de Frodo (le futur porteur du même anneau) font écho à l'ésotérisme du nom Gandalf. Un ésotérisme ramenant, d'une part, au Pôle (synonyme de « Centre suprême », origine « princielle » de la civilisation) par le 111 et, d'autre part, au 33, présent dans diverses traditions où il revêt toujours une signification positive : celle de puissances divines tutélaires veillant à maintenir l'harmonie du monde. Ainsi, dans le *Rig Veda*, est-il question de 33 divinités. Même chose dans le *Yajur Veda* tandis que l'ancien monde iranien parle de 33 entités rassemblées autour du dieu solaire. Selon le Bouddhisme, cette religion fut diffusée par 33 *arhats* (terme signifiant « méritants » et désignant des êtres totalement accomplis sur le plan spirituel). Enfin, il faut rappeler que le Christ disparaît de ce monde à 33 ans (un même nombre d'années concerne le séjour de Krishna sur terre). Et, ainsi que le rappelle Vincent Ferré, les épreuves et les blessures de Frodo font écho à la Passion du Christ³⁵. Dans ces conditions, on ne s'étonnera pas que

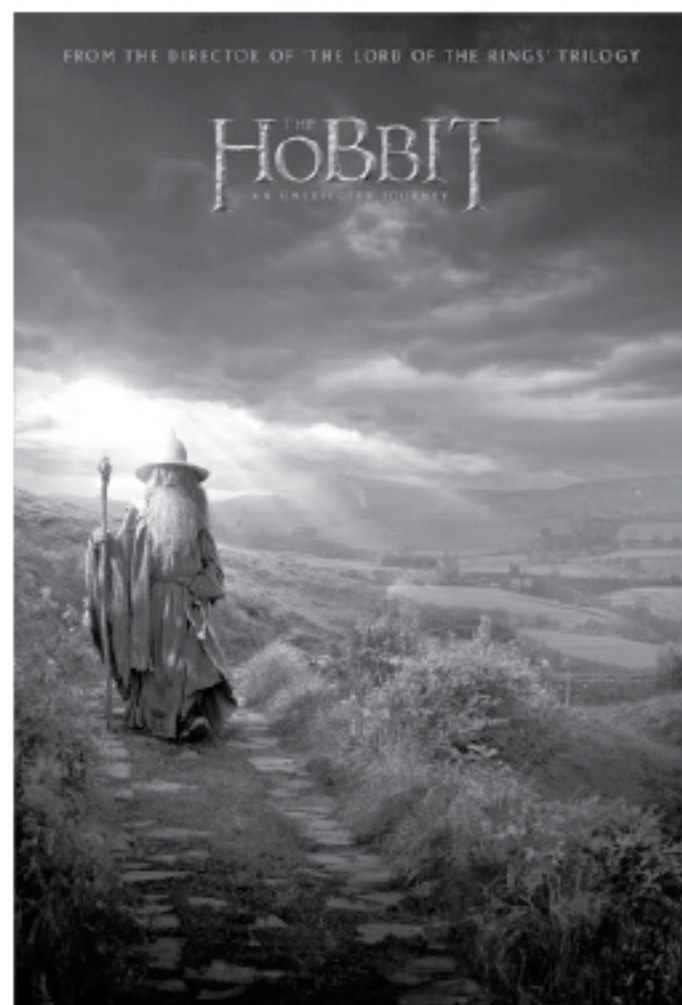
l'initiale de Frodo soit encore la rune  dont le nom a pour valeur 33. Quant au nom Frodo, écrit en runes saxonnes,



il donnera 37 en guématrie : $1 + 5 + 4 + 23 + 4$. Le 37 a pour particularité de diviser 111 en trois, révélant ainsi le rapport s'établissant entre ces deux nombres et, par conséquent, entre Gandalf et Frodon ; le premier étant le détenteur de la connaissance issue de l'origine et l'autre étant élu par le Destin pour porter l'anneau.

Ce 111 caché (sous un 112) dans le nom Gandalf montre que ce magicien est, en Terre du Milieu, le gardien et le transmetteur de ce qui vient du commencement. Semblablement, mais de façon non

dissimulée (sauf aux yeux des personnes ignorant tout de la guématrie), dans les romans de la Table Ronde, la désignation latine du célèbre enchanteur, Merlinus (et c'était la première fois qu'un auteur³⁶ faisait intervenir ce personnage), a pour valeur 111 dans notre alphabet dérivé du latin. Tolkien se serait donc amusé à transposer clandestinement la guématrie de ce nom dans celui de Gandalf et, du reste, les fonctions de ces deux magiciens sont identiques.



3. Le nom original est effectivement Frodo. Il devient Frodon dans la version française.

4. Cf. le Dr R. Allendy, *Le Symbolisme des Nombres*, Éditions Chacornac Frères, Paris, 1948, p. 382.

5. Dans son étude intitulée *Sur les rivages de la Terre du Milieu*, Éditions Christian Bourgois, Paris, 2001, p. 261.

6. Dans l'*Historia Regum Britanniae* de Geoffroy de Monmouth, auteur du XII^e siècle.

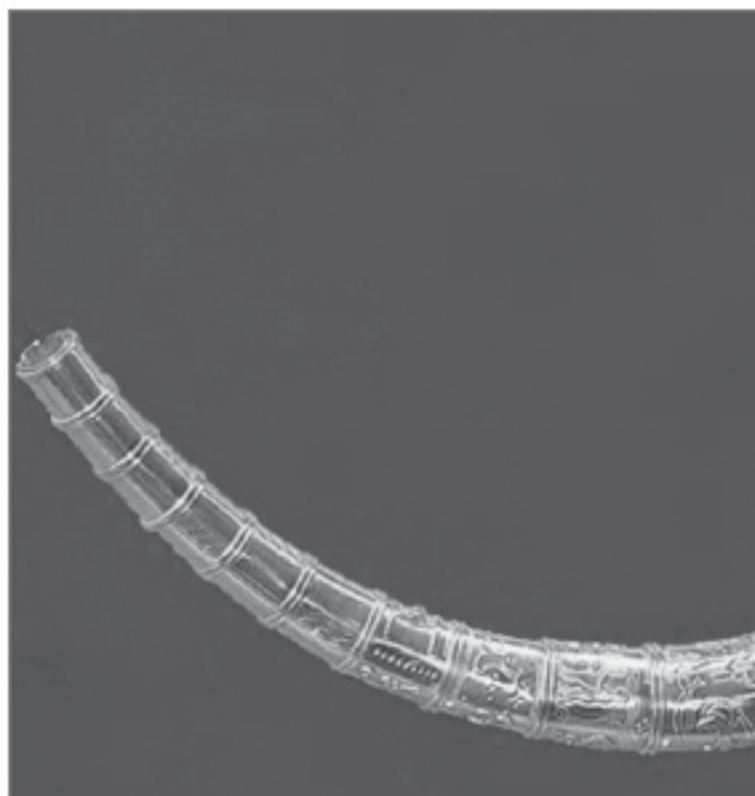
Puisque nous venons d'aborder le domaine très particulier des runes et afin de pousser plus avant notre interrogation sur de possibles cryptages de Tolkien, il convient d'étudier le nom du dieu suprême : Eru que les Elfes nomment Ilúvatar. Eru signifie l'« Unique » car le Créateur ne peut porter un autre titre. Parallèlement, on devine l'intention pernicieuse de Sauron en qualifiant d'« Unique » l'anneau de tous les maléfices. En runes anglo-saxonnes, Eru s'écrit de la façon suivante :

MRN

Il convient de rappeler ici ce qui a été dit dans d'autres études, à savoir que l'initiale du nom styliserait, en n'utilisant que des angles⁷, une colonne de lumière descendant du soleil de midi, moment où s'abolissent les ombres, ainsi que l'avait jadis explicité le runologue Helmut Arntz. Cette rune étant la dix-neuvième, dans le *fupark* comme dans le *fupork* anglo-saxon, sa signification solaire est évidente. Très intéressé par les runes, Tolkien ne pouvait choisir, en imaginant le nom du dieu suprême, qu'une initiale directement évocatrice de lumière ; et ce, d'autant plus que toute son œuvre de romancier repose sur la lutte permanente menée par le divin contre l'enténébrement du monde et des êtres. Nous ignorons (du moins jusqu'à présent) si notre auteur a tenté, comme il m'a été donné de le faire dans un ouvrage, d'expliciter la rune *R* (r), laquelle ne représenterait rien d'autre que le célèbre triangle de Pythagore dont les côtés - valant 3, 4, 5, et désignant respectivement la Providence, la Volonté et le Destin - sont déployés et rattachés à une haste verticale symbolisant l'Axe du monde⁸.



En supposant que Tolkien n'ait point médité sur le graphisme si particulier de ce signe (à propos duquel il nous faudra revenir prochainement), l'interprétation que nous tentons ici permet de rappeler que Providence, Volonté, Destin constituent l'équation existentielle fondamentale. Car, si quelqu'un est capable de percevoir que, sans cesse dans le cours de la vie, tout est signe providentiel afin d'avertir, de stimuler et de guider sa personne et qu'il fait intervenir la Volonté de façon permanente, alors un Destin digne de ce nom et manifestant l'ordre universel - instauré par le divin - lui sera imparti.



7. Rappelons que les courbes sont rarissimes dans l'écriture runique. Le u comporte un quart de cercle et, parfois, les tracés de j et de o se présentent arrondis.
8. Cf., éventuellement, P-G. Sansonetti, *Les Runes et la Tradition primordiale*, ouvrage en principe épuisé mais dont quelques exemplaires sont, en attendant une éventuelle réédition, disponibles aux Éditions Hyperborée.

Enfin, la troisième rune, \mathfrak{N} , appelée l'« aurochs » fait songer à une corne (là aussi très stylisée) de cet animal ; corne convertie en instrument à vent producteur de son. Et, précisément, c'est par la toute-puissance de sonorités harmonieuses qu'Eru créa l'univers puis Arda, la terre. Si le temps nous était donné, il faudrait insister sur l'importance du symbolisme du cor dans l'imaginaire tolkienien ; souvenons-nous du cor de Boromir résonnant pour un appel de détresse ou bien de la citadelle appelée Fort le Cor dont les remparts, assaillis par les armées des ténèbres, seront farouchement défendus et cet affrontement marquera la défaite de Saroumane. Passionné de mythologie nordique, Tolkien avait certainement connaissance des deux fameuses cornes d'or dites de Gallehus (nom du site danois où elles furent trouvées). Couvertes de figures énigmatiques



Les deux cornes d'or de Gallehus. Réalisées aux alentours de l'an 400, elles sont conservées au Musée National de Copenhague.

qu'accompagnent des étoiles au graphisme singulier, elles sont indéniablement considérées comme des objets

à caractère cultuel. Peut-être des images païennes de ce que le

Graal signifie avec la guématrie runique du nom $\mathfrak{M}\mathfrak{R}\mathfrak{N}$ Eru, $19 + 5 + 2$, apparaît le fameux nombre 26. Fameux parce qu'il est le seul à se trouver entre un carré (celui de 5) et un cube (celui de 3). Fascinant les mathématiciens, cette particularité est bien connue de la tradition hébraïque puisque 26 est la guématrie des quatre lettres composant le nom divin :

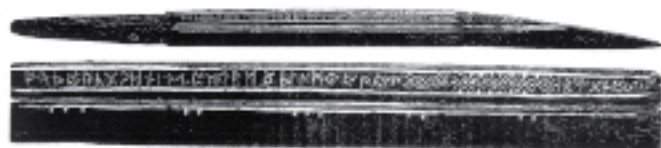
5 6 5 10
 \aleph \beth \daleth \yod

Un homme de la culture de Tolkien, grand connaisseur des langues anciennes, ne pouvait ignorer que l'alphabet hébraïque comportait un système de guématrie et, par conséquent, savait que le nom de la divinité se chiffrait par le 26. Il est donc loisible d'imaginer qu'il a voulu conférer un même nombre à la désignation du dieu suprême conçu pour son *Silmarillion*. Comme l'invention des runes intervient très tôt dans le monde imaginé par lui (après l'apparition des Elfes et des Nains mais avant la venue des Hommes), il était logique de transposer le nom Eru en caractères anglo-saxons. De plus, une particularité de cette écriture l'incitait fortement à introduire secrètement le 26. En effet, on a vu que, par rapport au *fubark*, la quatrième rune est changée dans le *fubork* : le \mathfrak{F} (a) est devenu le signe

\mathfrak{F}

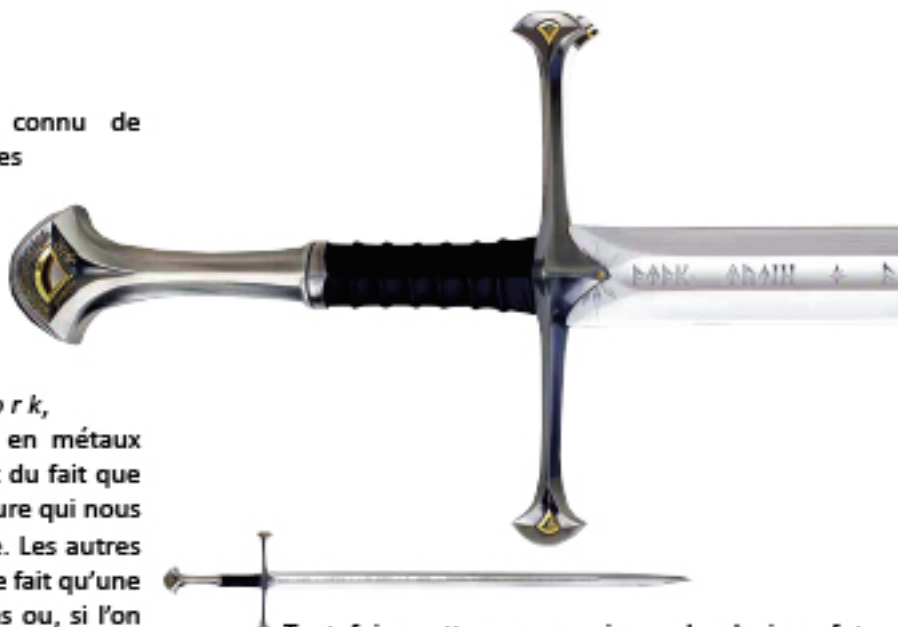
Mais, sous son graphisme ancien, le \mathfrak{F} perdure et, phonétiquement modifié (il correspond désormais à un æ), occupe la vingt-sixième place ! Sa signification en tant que \mathfrak{F} était la suivante : *ansuz, terme qui deviendra Ase et désigne le divin : dans les mythes vikings, les Ases sont les dieux. Certes, pour le système d'écriture anglo-saxon, \mathfrak{F} ne désigne plus le principe divin mais signifie « le frêne », arbre qui, d'après la religiosité germanique, représente l'Arbre du monde, autrement dit le lien vertical entre les hommes et les dieux. Tolkien a donc retenu le fait que la rune originellement associée au divin reçoit la valeur 26. C'est peut-être cela qui l'a motivé pour conférer à Eru le nombre que les kabbalistes attribuèrent à l'Éternel.

Autre document obligatoirement connu de Tolkien, l'une des pièces archéologiques les plus importantes concernant les runes anglo-saxonnes. Il s'agit du fameux scramasaxe⁹, daté de la seconde moitié du VII^e siècle et découvert (l'année 1857, pour être précis) en Angleterre, à Bettersea, dans le lit de la Tamise. Sur l'un des plats de la lame, les caractères du *futhork*, accompagné d'entrelacs, ont été incrustés en métaux précieux, or et argent. Son importance vient du fait que c'est le seul ensemble complet de cette écriture qui nous soit parvenu dans le domaine archéologique. Les autres *futhork* ont été tracés sur des manuscrits. Le fait qu'une arme se présentant comme un long coutelas ou, si l'on préfère, une courte épée porte, au complet, les signes constitutifs d'une écriture se révèle hautement significatif sur le plan symbolique. D'abord parce qu'il est question, dans un texte viking¹⁰, d'une épée appartenant aux Ases (les dieux) et gravée de runes. Ensuite de par le fait qu'un tel objet n'est pas sans rappeler ce passage de l'*Apocalypse* de Jean où le visionnaire de Pathmos évoque la venue d'un Rédempteur du monde. Il est appelé « le Verbe de Dieu » car « De sa bouche sort un glaive aigu »¹¹. Toute écriture manifeste le Verbe et, par cette image, le Verbe se change en glaive. Le scramasaxe de Bettersea serait la transcription germanique d'un tel concept.







Le scramasaxe découvert à Bettersea. Sur sa lame s'alignent les runes du *futhork* anglo-saxon. Après un motif se répétant, on voit d'autres runes tracées. On admet généralement qu'il s'agit du nom du propriétaire de l'arme.

Dans le *Seigneur des Anneaux*, il est question d'une épée prestigieuse, jadis brisée lors d'un affrontement sans-merci, que les Elfes sont tenus de restaurer en usant de toute leur science : « L'épée d'Elendil fut forgée à neuf par des forgerons elfiques, qui tracèrent sur la lame le dessin de sept étoiles placées entre le croissant de la Lune et le Soleil radié, et autour étaient gravées de nombreuses runes »¹². L'argent et l'or sertis dans le fer du scramasaxe sont, comme chez tous les peuples détenteurs de la Tradition, allusifs aux deux luminaires célestes, le nocturne et le diurne. Pareille pièce archéologique ne pouvait qu'inspirer Tolkien.






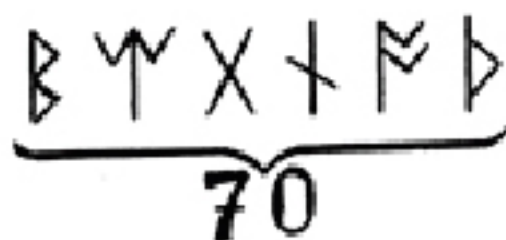
Toutefois, cette arme qui, on le devine, fut certainement la propriété d'un personnage important (un chef, un prince ou un détenteur du savoir fondé sur les runes) comporte une déconcertante anomalie dans l'ordre des lettres du *futhork* alignées sur sa lame. Anomalie qui ne peut, nous allons tenter de le démontrer, que résulter de la volonté de crypter une signification des plus conséquentes. En effet, les runes se présentent dans l'ordre jusqu'à la dix-neuvième incluse ; celle qui, selon ce qui a été dit plus haut, serait la

transcription graphique du soleil de midi : . Peut-être pour inciter à comprendre que l'on arrive à un « éclaircissement » et que ce qui suit cette lettre est une révélation, une « mise en lumière ». Les deux runes qui lui succèdent ne sont pas à leur place, il s'agit de la vingt-deuxième et de la vingt-troisième. Les runes devant normalement suivre  seraient , la vingtième et , la vingt-et-unième. Or, elles sont décalées et se retrouvent après les 22 et 23. Une maladresse commise par l'artisan n'est pas envisageable dès lors que ce travail de damasquinage nécessite du temps et de l'attention : tout le contraire d'une inscription tracée rapidement sur un parchemin et, comme telle, éventuellement sujette à erreur. L'intervention de quatre runes est donc volontaire. Mais pourquoi ?



9. Coutelas à la lame plus ou moins longue utilisé aussi bien dans les combats que pour des usages divers.
10. Il s'agit du *Voyage de Skirnir*, strophes 23 et 25, cf. Régis Boyer, *Les Religions de l'Europe du Nord*, Éditions Fayard-Denoël, Paris, 1973, p. 118.
11. *Apocalypse*, 19-13 et 15.
12. Op. cit., p.339.

Afin d'indiquer les deux runes qui ne sont pas à leur place, l'auteur de ce manquement volontaire non seulement les déplace mais encore les interverti. En effet, on a  alors que l'ordre logique serait l'inverse :  (= 20) et  (= 21). Il faut donc porter notre attention sur ces deux dernières. Leur somme donne 41 et, à priori, force est d'avouer que ce nombre n'indique rien de particulier. Sauf, peut-être, si on l'associait à un autre. Celui, par exemple, que composent, en dehors du *f u þ o r k*, six runes regroupées après la décoration formée d'un entrelacs suivi d'un motif répété centré par un point. Il s'agirait d'un nom – *b e a g n o þ* – désignant le détenteur de l'arme. La guématrie de ces runes est de 70 :

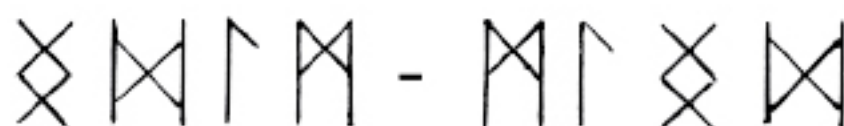


Additionné à 41 nous obtenons le 111 polaire. Coïncidence ? Allons donc ! Bien au contraire, il s'agit d'un cryptage subtil qui reconduit à la notion de Pôle ; et ce, en adéquation avec la plus éminente signification de l'épée dans la mythologie germanique.

En effet, celui d'entre les Ases que Georges Dumézil qualifie de « plus ancien des dieux » car « il est né à l'aube des temps »¹³, Heimðallr, a, dit un *kenning* (métaphore poétique dont usent les scaldes), une tête comparée à une épée. Magnifique image que celle évoquant cet Ase originel avec pour mental un clair acier tranchant. Ne parle-t-on pas d'« une pensée aiguisée », voire d'« un esprit acéré » ? De plus, c'est Heimðallr qui détient la connaissance des runes et les transmet à celui de ses fils incarnant la noblesse puis, sous l'apparence de l'immense frêne Axe du monde, à Óðinn. C'est lui encore qui réside à Himinbjörg¹⁴, nom signifiant « Mont du Ciel » et désignant la version scandinave de la Montagne suprême, le Meru de l'Inde, autrement dit le Pôle. En ornant sa lame du *f u þ o r k* au complet et en cryptant habilement le nombre du Pôle, le concepteur du scramasaxe, tout comme l'être destiné à le porter au côté (mais peut-être s'agit-il d'une seule et même personne), a voulu qu'un objet soit, pour qui saurait le voir, le rappel




de l'Ase occupant la cime polaire de toutes les terres et, ainsi, destiné à incarner le commencement archétypal de la civilisation (par les runes, à la fois symboles et instruments permettant de nommer ce qui existe).

Tolkien, comme d'autres auteurs avant lui et après lui, retrouve certaines des données essentielles qui constituèrent longtemps les arcanes de sociétés indo-européennes centrées par un ordre « principal » que l'on situait toujours à l'extrême nord et qui, du reste, se confondait avec le Pôle. Notre auteur, en prenant sa plume de romancier et de poète, voulait offrir à ses concitoyens anglo-saxons, un ensemble épique susceptible de combler un vide en matière de mythologie. Car, en dehors du fameux *Beowulf*, à la source de son désir d'écriture, rien n'existait pour l'Angleterre de comparable aux Eddas des Scandinaves, au *Kalevala* des Finnois et, bien entendu, à l'*Illiade* et à l'*Odyssée* ou encore à l'*Énéide* dans la culture gréco-romaine. Il a donc tenté de créer une véritable mytho-histoire peuplée de divinités et de héros, avec des territoires - minutieusement cartographiés - sur lesquels plusieurs peuples, appelés à s'affirmer par le courage et l'exaltation de la beauté, affrontent une ténébreuse puissance. Mais surtout, les récits de Tolkien témoignent d'une immense nostalgie pour une splendeur disparue dont le souvenir demeure en latence au plus profond de notre mémoire, à la fois génétique et spirituelle, d'Européens.



En désordre

En ordre

Notons que l'auteur de l'inscription a pris le soin d'indiquer que ce sont les runes  qui sont déplacées. et ce, en positionnant  devant  alors que, dans l'ordre, c'est l'inverse que l'on devrait avoir.



13. Dans *Mythe et Épopée*, Éditions Gallimard, Paris, 1968, p. 184.

14. Cf. Rudolf Simek, *Dictionnaire de la Mythologie Germano-Scandinave*, tome 1, Éditions du Porte-Glaive, Paris, 1996, p. 160.

DE LA GÉOMÉTRIE AU PÔLE ? IL N'Y A QU'UN LANCER DE DÉS

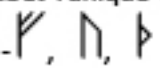





Jean-Paul Caillez
Norbert Cassagnes

« Que nul n'entre ici, qu'il ne soit géomètre », cet adage platonicien vient nous rappeler que notre discernement du monde manifesté ne doit pas se borner à une vision profane, bidimensionnelle et conceptuelle, de quelques traits sur une simple feuille de papier. En étudiant les pyramides, Pythagore permit l'ouverture de l'espace aux esprits réceptifs et enseignés : la divine création volumétrique se dévoilait enfin... La géométrie connut ainsi ses lettres de noblesse et devenait sacrée chez les Grecs comme, auparavant, chez les Égyptiens. De même, les lecteurs de cette revue savent pertinemment que les 24 signes runiques du *fupark* ne se réduisent pas à une simple et ancienne écriture germano-scandinave. Nous allons découvrir qu'ils ont la capacité ludique d'améliorer notre perception tridimensionnelle, voire ésotérique.

Prenons un simple dé à jouer représentant géométriquement le volume le plus basique : le cube. Il y a donc 6 faces cumulant 21 points. Puis, imaginons de le déployer en surface, en forme de croix chrétienne¹ : De haut en bas, quatre faces se superposent - de 2 à 1 point, en passant, au centre, par 6 et 5 points -, le bras

gauche est à 4 points et celui de droite, à 3 points.

Retournons à notre *fupark* de 24 runes et, comme pour le dé, divisons-le, dans l'ordre, en 6 sections numérotées. Chacune d'entre elles, appelée *tétrade*, comportera donc 4 runes.

L'idée consiste à fusionner ou à lier chaque tétrade à la face du dé qui lui correspond dans l'ordre des points et de l'alphabet runique : par exemple, les quatre premières runes -  et  - s'installent sur la face à 1 point, au pied de la croix et les quatre dernières - , ,  et  -, au cœur, en place de la face à 6 points... etc...

Chaque face du dé à jouer, a son opposé. En toute logique², les deux cumulent 7 points soit $7 \times (6 \text{ faces} / 2 \text{ opposés}) = 21$. La face à 2 points avec celle à 5 points, la 4 avec la 3 et la 6 avec la 1. De même, et selon la figure 3, chaque face ou tétrade runique a son opposé. Une fois la croix repliée en cube, la guématrie runique nous donnera cette remarquable harmonie :

1- Je vous renvoie à la théorie du métaphysicien René Guénon dans son ouvrage "le Symbolisme de la Croix" aux Éditions Guy Trédaniel.

2. Malheureusement, certains dés de fabrication asiatique, ne le sont pas... *Involution oblige...*

FIGURE 1

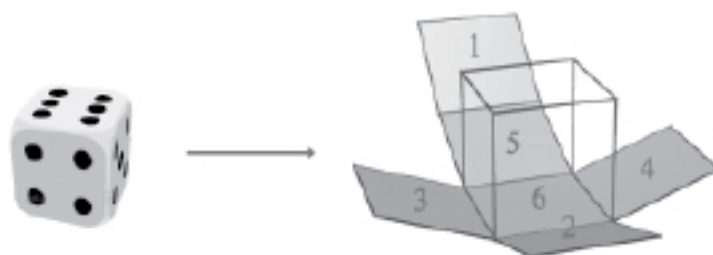
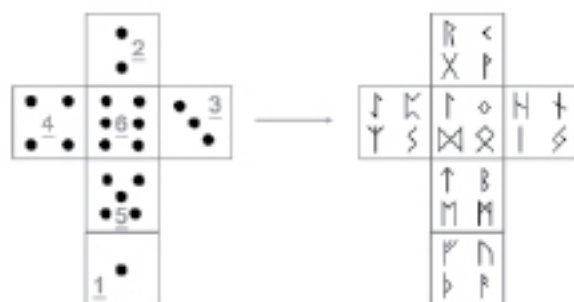


FIGURE 2



La valeur visible et totale du véritable Futhark à 24 runes est bien de 300, 3×100 .

Le dé ou le cube devient ainsi, *sacrement runique* par la révélation des 3 valeurs distinctes à 100 points, car si l'on « réduit théosophiquement » – c'est-à-dire qu'on additionne les chiffres d'un nombre – chacun des 100, nous découvrons le Nombre polaire : $1 + 0 + 0 = 1$, $1 + 0 + 0 = 1$ et, pour la troisième fois, $1 + 0 + 0 = 1$; d'où, trois 1 que l'on est très tenté de lire comme suit : 111⁴.

- La face 1, de F à F , et son vis-à-vis, la face 6 du centre, du cœur de la croix, de I à K , additionnent un total de 100 ($10 + 90$).

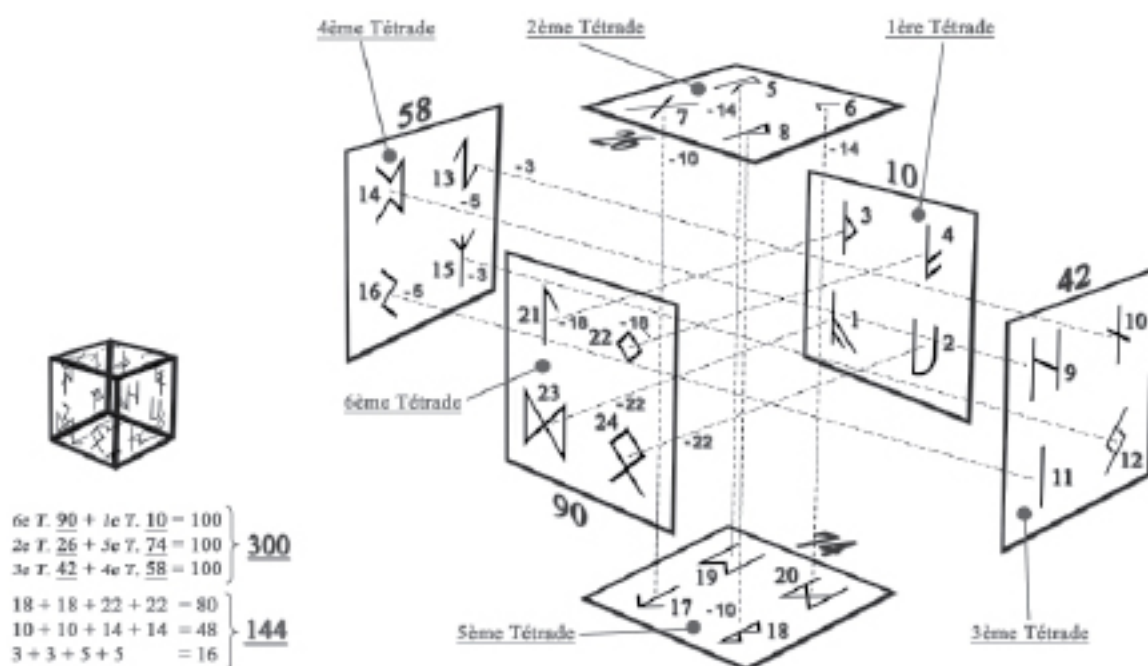
- La face 2, de H à P , avec la face 5, de J à M , nous donnent aussi 100 ($26 + 74$).

- Et évidemment, nous retrouvons les derniers 100 ($42 + 58$) avec la face 3, de N à S , associée à la face 4, de V à Z ...

3. Remarquons que les 4 dernières runes du futhark cumulent 90 de valeur visible (= Angle droit), juste après la 20ème, *Mannaz, la rune de ce que Guénon dénommerait « l'Homme véritable » dans son ouvrage *La Grande Triade*, Éditions Gallimard, chapitre XVIII. Voir également l'ouvrage de Paul-Georges Sansonetti "les Runes et la Tradition primordiale", pages 133 et 134.

4. Divisons les 21 points du dé par le Nombre du Pôle 111 $\Rightarrow 21 / 111 = 0,189$ soit $189 + 111 = 300$... amusant, non ?

FIGURE 3



Allons plus loin : les faces runiques opposées annoncent donc que chacune des 4 runes *faciales* regarde, à l'intérieur du cube, sa complémentaire d'en face. "C'est une évidence !" dirait Monsieur de La Palice... Et maintenant, si nous soustrayons la valeur totale de l'une (par addition des nombres attribués à chaque rune) à la valeur de celle d'en face, nous aurons 80 dès lors que la 1 vaut 10 et la 6 = 90 ; puis 48 distance qui sépare la 2, égale à 26, de la 5, chiffrant à 74 ; et, enfin, 16 entre la 4 et la 3. Par conséquent, $80 + 48 + 16$ donnera le Nombre **144**, c'est-à-dire, comme le rappelle Paul-Georges Sansonetti, « Le carré de 12. Jean l'évangéliste en fait, d'une part, le nombre des êtres choisis par le divin (144.000) et, d'autre part, celui constitutif de la Jérusalem céleste, surnaturelle cité symbolisant le Retour de l'Âge d'Or. »

Nous pourrions expliquer que, métaphysiquement, la Cité de l'Âge d'Or - le « Centre suprême » (selon la formule de René Guénon) ou Pôle - représentée en intérieur et au cœur du cube est encore *cachée* du monde profane en cette fin de cycle nommée Âge de Fer, à l'exemple de la secrète Shambalah des Tibétains ou de la supposée « souterraine » Agartha

dont parle Guénon... Le jeu de dés³ est donc là, parmi nous, afin de se souvenir qu'il fût une période très lointaine et oubliée de la mémoire collective moderne, où notre ancestrale civilisation boréale *prospérait* spirituellement... En fait, il suffirait de peu - mais un peu perçu comme capital - à la manière d'un petit jeu (de dés) ou, à l'inverse, d'un unique et grand événement, pour que cette période ressurgisse... Par le biais du discernement tri-dimensionnel ou *volumétrique*, la guématrie géométrique et runique dirige nos regards vers le « Centre suprême », le lieu « polaire », là où la Tradition primordiale agit en son sein.

De tous temps, il y a et il y a toujours eu, des hommes et des femmes intégrés dans une grande filiation, gardiens de la Vérité et de la Tradition, chargés par l'Initiation, de transmettre leur savoir. Souvent, cette transmission s'est faite par leur œuvres individuelles – signées Albrecht Dürer, Léonard De Vinci, mais aussi Hergé ou Dali...

5. Le jeu d'échecs et le jeu de l'oie permettent aussi de nous relier au Pôle...



- ou collectivement à l'exemple des grands monuments égyptiens mais plus particulièrement, et, en ce qui nous concerne dans cette étude : la sculpture haute intégrée à la Fontaine du Vert Bois à Paris édifée⁶ sur la Méridienne rouge (ou dite « de Paris ») à la demande de Louis XIV, en 1712, selon les plans de l'architecte Pierre Bullet (1639-1716).

Nous pouvons observer les éléments principaux constituant, à l'origine, le blason de Paris, une nef voguant sur des eaux tumultueuses⁷, avec pour particularité supplémentaire, sur le pont, une *marchandise emballée* sous forme d'une masse cubique par de grosses cordes divisant chaque face en 4 parties... à l'équivalent de notre cube runique ! On découvre parfois, sur ce qu'il est convenu de nommer des « tableaux de loge » maçonniques, un objet provenant des maçons « opératifs » bâtisseurs de cathédrales. Il s'agit d'un cube dont chaque face est divisée en quatre par une croix. Enscindé par une corde liée en croix, le ballot de marchandise transporté par la nef renvoie directement à cette figure. Le « cube de huit », puisque telle est sa dénomination, remonte au monde mythique grec.

En effet, une légende rapporte qu'à la suite d'une épidémie frappant Athènes, une délégation de citoyens se rendit à Delphes pour consulter l'oracle. Apollon – qui, rappelons-le, était dénommé « guérisseur » - fit savoir que l'épidémie cesserait lorsque l'on doublerait les proportions des autels qui lui étaient consacrés. Or ces

autels étaient parfaitement cubiques et, pour les doubler tout en gardant la forme générale, il fut nécessaire d'ajouter sept autres cubes. L'ensemble montrait un cube dont les six faces étaient divisées en quatre et, comme nous venons de le voir, chaque rune prend place sur l'une de ces subdivisions. Dans la tradition grecque, Apollon est surnommé « hyperboréen » et l'on considérait Pythagore comme son fils. Nous pouvons donc en conclure que ce « cube de huit » établit la jonction entre les mondes grec et germanique. D'où toute l'importance de la démonstration présentée ici. Démonstration révélant que le simple dé à jouer, sur lequel s'inscrit le verbe runique, est une émanation du « Centre suprême hyperboréen » (pour citer encore de René Guénon).

Serait-il trop audacieux d'affirmer que Pierre Bullet et ses disciples étaient des affiliés traditionnels, ayant la connaissance du message runique ou numératif ? Nous laissons à chacun le soin de répondre mais, pour notre part, cela ne fait aucun doute.

6. À l'époque devant le mur d'enceinte de Philippe Auguste et maintenant devant le Conservatoire des Arts et Métiers de Paris, dans le 3^{ème} arrondissement,

7. « De gueules à la nef équipée et habillée d'argent voguant sur des ondes du même mouvant de la pointe, au chef d'azur semé de fleurs de lys d'or ».



LA ROUE ET LE SABLIER

de Pierre-Émile Blairon

Un livre indispensable nous armant de vérités

Paul-Georges Sansonetti

Indispensable est bien le terme qui s'impose. En effet, pendant des années (au moins trois décennies), lorsqu'on me demandait quels ouvrages s'imposaient pour découvrir le domaine de la Tradition, je citais invariablement deux titres qui me semblaient complémentaires. En premier, rédigé en 1927 par René Guénon, *La Crise du monde moderne*. Texte montrant que l'on ne pouvait comprendre l'Histoire qu'en ayant connaissance de la doctrine des quatre Âges et que les sociétés modernes sont vouées à un échec certain à partir du moment où elles apparaissent en totale contradiction avec l'ancien monde fondé sur un « ordre principal », formule guénonienne pour désigner ce qui relève du divin et conduit au suprahumain. En second, mais complémentaire du premier, venait l'un des livres les plus connus de Mircea Eliade, *Le Sacré et le profane*, dans lequel cet auteur expliquait, en citant de multiples exemples tirés des civilisations antiques ou de peuples (longtemps qualifiés de) « primitifs », comment l'espace et le temps étaient sacrés et ritualisés ; et ce, par la projection d'un symbolisme très élaboré sur les

territoires que les hommes décidaient d'occuper. Ainsi découvrait-on qu'une même pensée présidait à la conception de la géographie et des cités, à la ronde des heures et aux activités humaines. Un modèle immuable, bien que diversement décliné, était appliqué partout. De la sorte, les facteurs circonstanciels pouvant intervenir dans le développement d'une collectivité se révélaient secondaires, voire anecdotiques, en regard d'une configuration prioritairement déployée.

Or, il se trouve que le livre de notre ami Pierre-Émile Blairon remplace allègrement les deux mentionnés. Désormais, si je conseillerai toujours Guénon et Eliade, sans oublier l'incontournable Julius Evola, il est évident que *La Roue et le sablier* vient en premier. Non seulement parce qu'il reprend, de façon plus concise et directement accessible pour un lecteur non préparé, les données énoncées plus haut mais aussi – mais surtout ! – pour une raison majeure qu'il nous faut expliciter.



Le temple de Borobudur dans l'île de Java construit vers l'an 800 de notre ère. En forme de montagne suprême (le mont Meru de l'Inde), ce monument illustre à merveille l'organisation symbolique de l'espace dont parle Mircea Eliade dans ses ouvrages.

La Roue et le sablier a pour principal mérite le fait que, par la formulation des concepts énumérés, sa lecture ne s'adresse pas seulement à quelqu'un qui, abordant ce qu'il est convenu de nommer l'« ésotérisme », serait en questionnement sur son existence, les mystères de l'univers et d'éventuels messages cryptés laissés par les vestiges grandioses de civilisations disparues. Ce texte concerne également – et je serais tenté d'écrire, au premier chef – l'être amené à s'interroger sur la société tragiquement défailante dans laquelle il vit ainsi que sur l'état général d'une planète en proie aux convulsions résultant, quand on le sait, de l'achèvement des quatre Âges et des prémices ardents d'un possible renouveau. Cela pour dire que *La Roue et le sablier* nous paraît prioritairement destiné à tout un public ressentant la nécessité urgente de comprendre pourquoi, dans nos nations d'Europe et d'Occident mais aussi ailleurs dans le monde, nous en sommes arrivés à un tel désastre moral. Parallèlement s'impose l'autre question que l'on pourrait, à un siècle de distance, emprunter à Lénine : « Que faire ? ». À la (grande) différence près que les propositions de ce théoricien du bolchevisme ne conduisirent qu'au sinistre entrepôt dans lequel, un jour, iront croupir le capitalisme, le libéralisme, les illusions de la démocratie ou encore la *permissive society*, le « politiquement correct » ainsi que nombre d'idéologies sorties fatiguées, usées, défraîchies et décrépies, du siècle dernier. Ajoutons que le début du présent siècle se révèle à leur égard plus corrosif encore de par l'accélération des événements consécutifs à la fin du cycle.

Le sous-titre du livre de Pierre-Émile répond explicitement à l'interrogation formulée par Lénine : il faut se constituer des *Bagages pour franchir le gué*. Car l'homme européen se trouve actuellement comme dans les flots tumultueux d'un cours d'eau, entre deux rives. Sur l'une règnent les dirigeants des pays et les institutions internationales, sans parler des collèges occultes chapeautant le tout. Sur l'autre se prépare une ère nouvelle débarrassée des innombrables mensonges, falsifications et tromperies en tous genres qu'élaborèrent les maîtres planétaires et leur domesticité médiatique pour aliéner notre liberté de penser et nous assujettir au service de seuls intérêts sordidement

matériels. Mais des intérêts ayant également pour pernicieuse fonction de détourner de ce que Guénon, encore lui, dénomma la « Tradition primordiale » et en laquelle il faut voir l'émanation de l'« ordre principal ». Or, la rive à atteindre est précisément le domaine où la Tradition attend les êtres aspirant passionnément à retrouver ce qui fit resplendir le commencement du cycle et conféra puissance et sagesse à des civilisations qui, bien qu'appartenant au passé, exercent toujours une indéniable fascination.

Toutefois, parvenir à franchir le gué en question implique un solide corpus de concepts – les bagages en question – non référencés dans le logiciel des professionnels de la politique. Ces derniers n'ont qu'une vision segmentée de l'Histoire et ignorent tout de ses soubassements. De plus, privilégiant le domaine de l'économie, ils sont dans l'incapacité d'accéder à la perception transcendante de l'être. Quel responsable gouvernemental ou de l'opposition proposerait aujourd'hui un programme ayant pour finalité que la société soit investie, ne serait-ce que partiellement au début, par le sentiment infrangible de faire corps avec des vérités transcrivant l'« ordre principal » que nous évoquons ? Semblablement, les concepts en question ne se rencontrent que très rarement dans les registres des philosophes, sociologues, psychologues et autres anthropologues chargés d'analyser humeurs et désirs d'une population durant une période donnée. Ils disséqueront doctement les tendances du moment sans jamais entrevoir ce qui, précisément, demeure immuablement « principal ».



Sur cette lithographie, saint Christophe représente la version chrétienne du voyageur entre deux rives. Son bagage est évidemment l'enfant Jésus figurant l'être solaire – apollinien – que nous portons en nous ou, si l'on préfère, le Soi immortel. Notons que Christophe prend appui sur un arbuste : il s'agit d'un palmier, arbre parfois appelé « phénix » et dédié à Apollon. Sur la rive vers laquelle il se dirige, un personnage tenant une lanterne semble l'attendre. On reconnaît l'« Hermite » (avec un H, initiale d'Hermès), l'un des arcanes majeurs du Tarot (dit de Marseille), autrement dit le sage initié détenteur de la tradition Primordiale et qui nous accueille sur la rive du sacré.

Enfin, salutairement, le livre de Pierre-Émile Blairon nous met en garde contre d'illusoires espérances surgissant dans l'entre deux rives. D'abord, héritage idéologique farfelu légué par la génération hippie, le new age dont le rôle consiste essentiellement à travestir les matériaux initiatiques propres à chaque ethnie afin d'effacer ce qu'ils réverbèrent de la Tradition primordiale. De la sorte, le lien avec l'origine s'estompant ou étant rompu, l'individu se retrouve retranché de sa lignée ancestrale et civilisationnelle pour devenir le citoyen déraciné d'un monde dans lequel la place qu'on lui attribue est à la fois n'importe où et nulle part. Une façon de préparer à un nomadisme généralisé dont, entre autres, rêve un certain Jacques Attali, chantre du déracinement et de l'abolition des identités. Plus redoutable apparaît le mouvement appelé « transhumaniste » et, afin qu'on en « appréhende » (au double sens du terme) toute la négativité, notre ami analyse pertinemment le Mythe de Prométhée. Le titan fut châtié par les Olympiens pour avoir, par orgueil (l'hubris, disaient les Grecs), transgressé les commandements divins. On ne vole pas impunément le feu jaillissant de la roue du char solaire. Et d'abord parce que la roue symbolise idéalement l'ordre animant le cosmos. « Sans la roue », comme le dit avec humour Pierre-Émile, « le monde ne tourne pas rond ». Même – et, semble-t-il, significativement – dans les domaines scientifiques. Car, très près de croire qu'ils remplaceront les dieux, certains émules de Prométhée commencent à glisser des cyber-circuits dans leur physiologie. Voilà sans doute des personnalités méritant le qualificatif de « branchées ».

L'horizon civilisationnel auquel ils aspirent et vers lequel ils n'auront aucun scrupule à nous entraîner sera donc peuplé d'hybrides hommes-machines.

Connectés à leurs ordinateurs, ces candidats à une hypothétique immortalité par microprocesseurs interposés se situent dans une spatialité minérale, à l'opposé du bouillonnement de la nature indissociable de ce que promet la nouvelle rive. C'est ici que le livre qui nous occupe insiste sur un point capital.



S'apparentant à la courbe de la roue, la tension de l'arc annonce une volonté triomphante outrepassant les fatalités existentielles. Sculpture de Jean De Roncourt, artiste des années 30.

En effet, s'extirper de la vieille rive et de ses domaines perçus comme morts dès lors que dévorés de béton, surencombrés de machineries polluantes où, bientôt (mais n'est-ce point déjà le cas ?), les paysages ne seront plus que des images virtuelles issues d'un logiciel 3D, implique de renouer les liens, évidents chez nos ancêtres, avec le fleuve et la forêt, la mer, la montagne et l'immensité du ciel, qu'il soit d'azur, nébuleux ou florilège de constellations. Aller au plus vivifiant du monde provoque dans la conscience la surrection de ce que les leurres, aussi frelatés que déstabilisants, de la modernité se sont efforcés d'enfouir : nos terroirs ! Et, avec ces lieux aux racines gauloises, remontant parfois jusqu'à la préhistoire, grandira le sentiment et bientôt la certitude d'une appartenance. Ainsi s'affirme la libération de l'individu en regard de tous les conditionnements savamment élaborés par les décideurs planétaires. De la sorte, celui qui tranchera ses entraves aura accompli l'action révolutionnaire la plus totale. En effet, le mot « révolution », Pierre-Émile insiste sur l'étymologie de ce terme, implique un mouvement rotatif. Logiquement, la « révolution » consiste à retourner (à ce qui fut) au commencement. La doctrine des quatre Âges et l'accomplissement d'un « cycle » (du grec *kúklos*, « cercle ») renvoie à cette notion qu'illustre exemplairement la roue.

On pourrait donc dire que, d'une certaine façon, La Roue et le Sablier fait figure de manuel révolutionnaire pour l'ère entre deux rives qui s'affirme chaque jour davantage. Le révolutionnaire qu'annonce Pierre-Émile Blairon n'a, certes, guère d'affinités avec un Lénine ou un Che Guévara et le Que faire ? qu'il propose consiste justement à opter pour la plus radicale des attitudes, celle nécessitant non seulement à refuser en bloc les soumissions de toutes sortes qu'exige la fameuse « pensée unique » régentant le globe mais encore d'œuvrer, sans trêve, à l'instauration de l'« ordre principiel ». D'abord mentalement, puis dans ses actes à chaque occasion possible. Ainsi se construira (se construit déjà), un état d'esprit s'harmonisant avec ce qui fut, lorsque la roue commença son mouvement destiné à voir la succession des quatre Âges, et ce qui

sera au moment où, le cycle accompli, la Tradition primordiale s'épanouira de nouveau sur le monde. Un tel esprit, capable de transmuier l'angoisse du temps qui s'écoule en sentiment d'éternité, se désensablant du sablier, reconnaîtra dans l'altière sérénité de l'originelle supra-humanité son propre visage.

Sur cette sculpture hindoue, remontant au premier siècle avant ou après notre ère (appartenant à la première école dite d'Amaravati) et conservée au Musée Guimet, le personnage principal représente un chakravartin, autrement dit un « roi à la roue ». Il s'agit de la « roue du Dharma », symbolisant l'ordre universel, « principiel » dirait René Guénon. La roue est figuré près de lui, sous sa main levée en un geste de commandement, tandis qu'à sa gauche ce qui ressemble à une hampe fait sans doute allusion à l'Axe du monde, symbole d'immuabilité.



HYPERBORÉE

Aux sources de l'Europe

Site : <http://www.hyperboree.fr>

Bulletin d'abonnement à *Hyperborée magazine*

Date :

Nom : Prénom :

Adresse :

Code postal : Ville :

Tél (facultatif) : Courriel (facultatif) :

☐ Format 21 x 29,7, 112 pages

☐ 1 an (2 numéros) : 36 euros pour la France, les DOM-TOM et l'étranger.

☐ 2 ans (4 numéros) : 72 euros pour la France, les DOM-TOM et l'étranger.

A partir du n°..... inclus.

Frais d'envoi pour les abonnements : inclus.

Chèque à l'ordre de : **HYPERBORÉE**

☐ Exemplaies à l'unité nouvelle série

format 21 x 29,7. 112 pages : 18 euros

+ Frais d'envoi : 1 ex. France : 4 euros + 2 euros par ex.sup.

DOM-TOM et l'étranger : idem

Numéro(s) :

☐ Anciens numéros. 60 pages (de n°1 à n°9) : 9 euros l'exemplaire

+ frais d'envoi : France 2 euros l'ex. + 1 euro par ex.sup.

DOM-TOM et l'étranger : idem

Numéro (s) :

☐ N° double 10-11. 112 pages : 18 euros (frais d'envoi idem nouvelle série)

Adresse postale : Hyperborée, B.P.1, Maison des associations, Le Ligourès,
place Romée de Villeneuve, 13090, Aix-en-Provence.

Domiciliation : **CREDIT COOPERATIF AIX-EN-PROVENCE**



RELEVÉ D'IDENTITÉ BANCAIRE

Titulaire du compte : **Hyperborée**

42559 00038 41020022217 20
Code Banque Code Guichet Numéro de Compte Clé RIB

Numéro de compte bancaire international (IBAN)

FR76 4255 9000 3841 0200 2221 720

CODE BIC : CCOPFRPPXXX



L'encyclopédie en images de
Grande Provence
www.grandeprovence.fr





n° 1 ancienne série



n° 2 ancienne série



n° 3 ancienne série



n° 4 ancienne série



n° 5 ancienne série



n° 6 ancienne série



n° 7 ancienne série



n° 8 ancienne série



n° 9 ancienne série



n° double 10-11
ancienne série



n° 1 nouvelle série



n° 2 nouvelle série



n° 3 nouvelle série



Abonnement et vente au numéro page 98
<http://www.hyperboree.fr>